

Université de Sherbrooke
Faculté des lettres et sciences humaines
Département des lettres et communications

HV
4493
• B86
1998
G-thèse

Le phénomène des journaux de rue
Étude des orientations rédactionnelles choisies pour parler d'itinérance

Mémoire présenté pour l'obtention de la maîtrise en études françaises
incluant le cheminement en rédaction-communication :

Jacinthe Bussièrès , 1971-
Décembre 1998

I-1636

BIBLIOTHÈQUE U.S.



HV
4493
• B86
1998
G-Thèse

Composition du jury

Le phénomène des journaux de rue

Étude des orientations rédactionnelles choisies pour parler d'itinérance

Jacinthe Bussièrès

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jacques Piette, directeur de recherche

André Marquis, membre du jury
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines

Suzanne Garon, membre du jury
Département de service social
Faculté des lettres et sciences humaines

Remerciements

Merci tout d'abord à Jacques Piette pour son support constamment renouvelé. L'énergie et la capacité d'émerveillement dont il a fait preuve nous ont aidée à nous rendre jusqu'au bout.

Merci à l'équipe du journal *L'Itinéraire*, qui nous a permis de consulter son centre de documentation. Nous avons trouvé à *L'Itinéraire* un accueil et une ambiance qui ont rendu notre travail de recherche plus qu'agréable.

Enfin, merci au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke et au Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la recherche (FCAR). Les bourses que ces deux institutions nous ont allouées nous ont permis de nous consacrer entièrement à nos études, et nous leur en sommes reconnaissante.

Résumé

Ce mémoire porte sur le phénomène des journaux de rue. Il s'intéresse à la nature du lien communicationnel que ces journaux établissent entre les itinérants et la société en général. Si les journaux de rue sont un phénomène économique et social, ils représentent aussi, pour nous, un effort en vue de créer un échange entre les itinérants et ceux qui achètent ou lisent le journal, un «pont» entre des exclus et la société en général.

Les journaux de rue constituent un phénomène récent et peu étudié. Quelques chercheurs français se sont certes penchés sur l'aspect sociologique de cette nouvelle réalité, mais ils n'ont pas exploré le phénomène dans son ensemble; ils n'ont pas abordé, notamment, l'aspect communicationnel. Ce mémoire cherche à pallier ce manque en étudiant la nature du lien communicationnel établi entre les itinérants et la société en général via les journaux de rue.

Les journaux de rue ne se présentent pas tous de la même façon; ils ne sont pas tous des journaux faits par les itinérants, pour les itinérants et traitant de leurs conditions de vie, comme on pourrait être portés à le croire. De ce fait, les journaux ne conçoivent pas tous de la même manière le lien communicationnel à établir entre les itinérants et la société en général. Certains laissent beaucoup de place aux itinérants, d'autres parlent en leur nom. Les uns publient des photographies illustrant des stéréotypes, d'autres montrent des itinérants actifs, optimistes et engagés dans un processus d'intégration sociale.

Les journaux ont des orientations rédactionnelles dévoilant leur conception du lien existant ou devant exister entre des exclus et la société en général. Nous avons conçu une grille d'analyse qui vise à révéler ces orientations. Cette grille comprend trois catégories. Nous avons tout d'abord cherché à savoir quelle place était réservée à l'itinérance dans le journal. Nous avons ensuite observé la manière dont sont représentés le phénomène de l'itinérance et les itinérants eux-mêmes. Enfin, nous nous sommes intéressée à la façon dont les journaux traitent des rapports entre les itinérants et le reste de la société.

L'application de cette grille à l'étude d'un échantillon de journaux de rue édités dans différents pays nous a permis de découvrir que certains journaux se ressemblaient de part leur manière générale de concevoir les liens communicationnels existant ou devant exister entre les itinérants et la société en général. Nous avons pu, ainsi, dégager de grandes tendances, puis regrouper les journaux de notre échantillon selon trois grands modèles caractérisés par ces différences de conception. Selon notre analyse, il y a trois grands modèles de journaux de rue. Un premier est réalisé par et pour les itinérants. Il traite de leurs conditions de vie et met l'accent sur les particularités de la communauté, qui est considérée comme une force. Ce modèle de journal est très revendicateur, mais parfois très fermé sur la communauté. Un autre modèle se trouve à l'opposé du premier. Il est rédigé en majeure partie par des professionnels qui parlent au nom des itinérants et emploient un langage éloigné de la réalité concrète des itinérants. C'est le modèle qui se rapprochent le plus des médias traditionnels. Enfin, un dernier type de journal de rue minimise la phénomène de l'itinérance en le reliant exclusivement au monde des camelots.

L'existence de différents modèles de journaux de rue nous amène à conclure que tous n'ont pas la même utilité. À la lumière de cette étude, il apparaît que seuls certains journaux de rue parviennent à établir un véritable pont entre les itinérants et la société en général. Ils ont la particularité, entre autres, de laisser les itinérants s'exprimer, et de les inviter à parler non seulement d'itinérance, mais de sujets divers; ils font généralement un lien entre l'itinérant et le citoyen ordinaire, montrant que l'un n'est pas si éloigné de l'autre, et se penchent sur la recherche de solutions à l'itinérance.

TABLE DES MATIÈRES

LE PHÉNOMÈNE DE L'ITINÉRANCE	1
1. LES JOURNAUX DE RUE, UNE RÉPONSE À L'EXCLUSION ?	11
1.1. L'état de la recherche	11
1.2. Un phénomène en expansion	18
2. LES ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES	22
2.1. Les objectifs de l'étude	22
2.2. Le choix du corpus d'analyse	22
2.2.1. Les critères de sélection	22
2.2.2. L'échantillon d'analyse	23
2.3 La grille d'analyse	30
3. LA DÉMARCHE D'ANALYSE	44
3.1 Premier exemple	46
3.2 Deuxième exemple	57
4. L'ANALYSE DES JOURNAUX DE RUE	70
A) <i>La Quête</i>	70
B) <i>L'Itinéraire</i>	78
C) <i>Our Voice</i>	88
D) <i>Street News</i>	95
E) <i>Real Change</i>	101
F) <i>Spare Change</i>	113
G) <i>Macadam</i>	121
H) <i>La Rue</i>	126
I) <i>Faim de siècle</i>	135
J) <i>The Big Issue</i>	139
K) <i>Homeless Talk</i>	146
L) <i>Ha DHe</i>	158
M) <i>La Farola</i>	164
5. UNE TYPOLOGIE DES JOURNAUX DE RUE	169
CONCLUSION	180
BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE	186

LE PHÉNOMÈNE DE L'ITINÉRANCE

Cette étude porte sur les journaux de rue, ce qui implique qu'elle traite aussi d'itinérance. Il n'est pas de notre propos de traiter du phénomène de l'itinérance dans sa globalité. De nombreux chercheurs de diverses disciplines, dont des sociologues, des intervenants en santé communautaire, des anthropologues et des travailleurs sociaux, l'ont fait avant nous, et de multiples ouvrages ont été écrits sur le sujet, le plus célèbre et le plus souvent cité étant sans contredit celui de Nels Anderson intitulé *The Hobo, the Sociology of the Homeless Man* (1923). Toutefois, il convient, avant de nous intéresser particulièrement aux journaux de rue, de présenter certains concepts qui sont liés à l'itinérance. L'exploration de ces concepts nous amènera à mieux saisir l'importance et l'intérêt des journaux de rue. Nous étudierons donc la notion d'exclusion, puis celle de réinsertion sociale.

L'exclusion sociale

Selon certains auteurs (Roy, 1988; Goffman, 1963; Castel, 1994), la société a adopté des normes et des modèles qui amènent l'individu à se définir socialement et à se réaliser d'abord par son travail. Également, c'est le travail, avec la famille et les études, qui permet à l'individu de tisser un réseau d'appartenance et d'amitié.

Or l'itinérance commence souvent par la perte d'un travail, donc par la perte d'un rôle et d'une identité au sein de la société. Si le nouveau chômeur ne retrouve pas de travail, il s'appauvrit, perd peu à peu confiance en ses moyens, se dévalorise et s'isole. Bien malgré lui, les rapports qu'il a avec le monde du travail commencent à s'effriter. Des circonstances particulières peuvent alors ajouter à ses difficultés et le mener vers l'itinérance; une crise familiale, par exemple, des dettes, une dépression, un abus d'alcool ou de drogues, etc. La première réaction d'un individu rendu à la rue est la plupart du temps de se révolter; il n'accepte pas sa situation et refuse de se dire itinérant ou de partager la moindre chose avec

«eux autres» (Cohen et Wargner, 1992); il ne va ni dans les refuges ni dans les soupes populaires, car il est convaincu que sa situation n'est que temporaire. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, pourtant, la personne commence à se détacher des institutions et de la structure sociale. Elle trouve de moins en moins de raisons de se comporter de manière conventionnelle, et les liens qu'elle entretient avec ses amis, connaissances ou même avec les membres de sa famille sont rompus ou fragilisés.

Dans la deuxième phase du processus menant à l'itinérance, la personne va soit continuer de se distancier des autres itinérants, soit s'allier à eux (Cohen et Wargner, 1992). Dans le premier cas, l'isolement augmente l'anxiété et le sentiment d'impuissance, de même que les risques de sombrer dans la dépression, l'alcoolisme ou la toxicomanie. Dans l'autre cas, les risques peuvent se trouver amoindris par la fréquentation des autres et l'identification à un groupe (il y a plusieurs types d'itinérants, donc plusieurs types de groupes). En effet, si la société ne donne plus de rôle et ne trouve plus d'utilité aux itinérants, le groupe auquel un individu appartient peut lui donner l'occasion de se réaliser, entre autres par l'entraide (Wargner, 1993, 1994 et 1995). Ainsi, la reconstruction de l'identité est facilitée par le partage de valeurs, de normes et de modes de vie différents de ceux qui ont mené à la dévalorisation à la fois personnelle et sociale. La différence devient alors le point d'ancrage de la nouvelle identité; cette différence se retrouve notamment dans la conception du travail, qui n'est plus défini par l'argent qu'il rapporte. (Goffman, 1963; Snow et Anderson, 1987)

Plusieurs auteurs, dont Goffman (1963) et Wargner (1993, 1995) pensent que les itinérants ont intérêt à se rassembler pour combattre leur exclusion. De fait, il existe aux États-Unis des regroupements d'itinérants fort actifs au plan politique qui réussissent à faire valoir leurs droits¹. Ces regroupements s'appuient sur l'existence d'un sentiment d'appartenance chez

¹ David Wargner y consacre un livre complet : *Checkboard Square; Culture and resistance in a homeless community*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1993, 200p.

les itinérants, ou du moins chez une partie d'entre eux. La création d'une association d'itinérants permettrait à une population exclue de partager des expériences de vie et des idées. C'est ce partage d'idées et d'expériences que les tenants de la recherche participante mettent à la base de toute action sociale. Les itinérants, qu'on prend habituellement comme objets d'études seraient les mieux placés pour définir, comprendre et résoudre leurs problèmes. Des expériences de ce genre ont été menées avec un certain succès, surtout aux États-Unis². Il reste que si des associations d'itinérants ont pu réaliser certains objectifs politiques, rien ne prouve que de telles associations peuvent survivre à long terme. Même si elles sont assez nombreuses et actives, les associations américaines ont de la difficulté à fonctionner dans les moments où il n'y a pas de cas précis à défendre ni d'actions ponctuelles à poser, et ce, en raison du manque d'engagement et de la mésentente entre membres.

Une association de sans-emploi a existé au Québec au début des années 1980³. La comparaison, certes, est boiteuse, car les sans-emploi ne sont pas nécessairement des itinérants. Pourtant, le fait que ces deux catégories de population vivent des situations d'exclusion nous permet tout de même de faire un parallèle intéressant. En effet, la dissolution du Syndicat québécois des sans-emploi en juin 1984 est dû en partie au manque d'engagement des membres et aux désaccords entre participants, raisons que nous avons déjà évoquées pour parler des problèmes des associations américaines d'itinérants. En outre, des facteurs d'échec plus importants ont été repérés : l'absence d'identification positive des sans-emploi envers leur propre statut, le fait qu'une conscience ou un intérêt commun n'entraîne pas nécessairement l'action, le manque d'alliés ainsi que le rapport coûts/gratifications insuffisamment élevé. Ainsi, si l'on veut pousser plus loin la comparaison, une conscience ou

² Pour des explications et exemples à propos de la recherche participante, voir S. Yeich, «Grassroots organizing with homeless people : A participatory research approach», *Journal of Social Issues*, vol. 52, no 1, janvier 1996, p.111-121, ainsi que P. Park et H. Budd, *Voices of change; participatory research in the United States and Canada*, Toronto, OISE Press, 1993, 203 p.

³ Marc Lesage y a consacré un livre intitulé *Les vagabonds du rêve; vers une société de marginaux?* Montréal, Boréal, 1986, 141 p.

une culture commune aux itinérants, même si elle était réelle, ne suffirait sans doute pas à provoquer un changement social. Les exclus ont des difficultés à entreprendre des actions qui soient durables et significatives. Le troisième facteur d'échec est le plus éclairant : si les sans-emploi ne s'identifient pas positivement à leur groupe, s'ils ne trouvent pas la force d'agir ou s'ils ne croient pas pouvoir obtenir de bénéfices par leurs actions, c'est avant tout parce qu'ils ne réussissent pas à intéresser massivement le reste de la société à leur sort. La raison en est qu'ils sont marginalisés, exclus de la société, tout comme les itinérants.

Selon Goffman (1963) et Wargner (1993, 1995), les itinérants ont des obstacles difficiles à surmonter avant de pouvoir faire évoluer les idées que les gens ont généralement sur eux. Leur stigma⁴, c'est-à-dire le lien qui est fait par les autres entre attributs (vêtements sales, haleine d'alcool, chevelure hirsute, figure rouge, démarche claudiquante, mauvaise odeur, etc.) et comportements stéréotypés (paresse, incapacité, violence, vol, maladie mentale, etc.), reste très difficile à éliminer. D'abord parce que les attributs sont très visibles, ensuite parce que les idées reçues sont ancrées très profondément dans l'esprit des gens, surtout en raison de l'image que donnent les médias des itinérants (comme nous le verrons au chapitre 1). Ce lien entre attributs et comportements stéréotypés constitue l'identité sociale de l'itinérant.

Les chercheurs insistent sur le fait qu'il existe plusieurs catégories d'itinérants, comportant chacune leurs caractéristiques. Le problème est que l'on se sert de ces caractéristiques pour faire correspondre à des groupes ciblés des compétences professionnelles spécifiques, plutôt que de penser le problème en termes de pauvreté globale. Cela a comme conséquence d'enfermer les gens dans une sorte de destin social et institutionnel. Les itinérants deviennent des assistés sociaux, des malades mentaux, des ex-détenus, sans qu'il soit possible pour eux de «casser» avant longtemps les stéréotypes qui

⁴ C'est Erving Goffman qui a le mieux défini le concept de stigma dans son ouvrage paru en 1963.

sont reliés à ces catégories. L'identité sociale de l'itinérant vient s'interposer à sa reconquête d'une identité personnelle. Car lui aussi finit par croire, au fil de ses rencontres avec des citoyens ordinaires et en raison de ce qu'il a appris sur les normes et les conventions dans la société, qu'il est un individu sans valeur et sans ressource (Corson, 1994).

Ces préjugés ont-ils toujours existé? Dans la société québécoise, on percevait traditionnellement les vagabonds étrangers, c'est-à-dire ceux qui n'appartenaient pas à la communauté, comme de dangereux criminels, des gens violents et oisifs qui jetaient des mauvais sorts et «incitaient au péché». Les autres vagabonds, ceux connus de la communauté, étaient perçus comme des conteurs d'histoires et, surtout, comme des gens envers qui il était même un devoir d'exercer la charité chrétienne; on s'empressait donc de les accueillir et de les aider. Si ce type d'itinérants avait autrefois un rôle social, s'il faisait partie du tissu social, les choses ont changé au fil du temps. En effet, les rapports entre itinérants et citoyens ordinaires ont évolué depuis l'abandon des pratiques religieuses, l'industrialisation, la montée du productivisme et l'arrivée des médias. Ainsi, s'est mis en place un système par lequel les gens peuvent donner de l'argent à des institutions et à des oeuvres charitables reconnues et bien médiatisées plutôt qu'aux pauvres eux-mêmes, ce qui permet d'éviter le malaise imputable à une rencontre entre «être stigmatisé» et «être normal». D'où vient ce malaise? Il vient, selon Guilbert (1987) d'une incapacité à accepter la différence, d'une incapacité à se défaire de modèles de réussite que la société impose en termes de production et de consommation.

Aujourd'hui, la réaction des gens face aux itinérants est reliée aux caractéristiques du groupe marginal. Cette réaction est aussi déterminée par la nature des services donnés (un simple vingt-cinq sous ou la construction d'un refuge) et par la proximité géographique. Ce dernier élément est le plus important. En général, les gens veulent bien aider les itinérants, mais tant que leur confort et leur sentiment de sécurité ne sont pas mis en cause. C'est ce que Dear et Gleeson (1991) appellent le syndrome *not in my backyard*.

En fait, les autres citoyens n'ignorent pas complètement le sort des itinérants. Selon les résultats d'une enquête menée par Toro et McDonell (1992), quelques préjugés semblent même avoir disparus : les itinérants ne sont pas tous perçus comme des malades mentaux, ils n'ont pas choisi ce mode de vie, ils ne proviennent pas d'un milieu unique mais d'un éventail de milieux. Mais d'autres préjugés persistent : on croit que les itinérants n'ont pas de contacts avec leur famille et que la plupart sont des criminels et des toxicomanes. Aussi, l'usage répandu de la drogue est un stéréotype fort tenace : il servirait à créer une distance, à se dire qu'on ne peut soi-même basculer dans le monde de l'itinérance si on se tient loin de la drogue. Quant au crime, la majorité des gens ne savent pas que les itinérants sont souvent arrêtés pour des raisons mineures (comme la nuisance publique ou la fréquentation non permise d'un lieu), dans l'exercice d'activités liées à leur survie. L'opinion selon laquelle un itinérant, et à plus forte raison plusieurs itinérants ensemble, est un être dangereux est donc bien ancrée. C'est en partie pourquoi les policiers, comme l'ensemble des autres citoyens, tentent le plus possible d'éviter les contacts avec les itinérants. Les préjugés contribuent donc fortement à l'isolement des itinérants, et les médias n'aident pas leur cause en les peignant de manière négative.

L'insertion sociale

Malgré tout, nombreux sont ceux qui croient qu'il est possible de réintégrer les itinérants dans la société. Un élément clé de cette réinsertion est le parcours individualisé (Chobeaux, Salon et Aliaga, 1994). Il permet une approche globale des problèmes d'un individu et vise, à long terme, la redécouverte d'une autonomie sociale, personnelle et professionnelle. Il convient en effet d'aider les itinérants à reprendre confiance en leurs capacités, au plan social et professionnel (la plupart des itinérants ont déjà connu une expérience de travail assez longue) avant d'essayer de les pousser à se trouver un emploi. Les premières étapes d'un parcours d'insertion individualisée consiste en l'accueil, en la prise en compte des besoins matériels, en la reconstruction de l'identité et au développement de liens

sociaux (avec des semblables, avec la famille, etc.). Une autre étape est l'exercice d'une activité professionnelle dans une structure d'insertion, donc parmi des gens qui prennent le temps de s'occuper des nouveaux apprenants.

En effet, la structure d'insertion est importante, car il y a, semble-t-il, des limites à ce que les Américains appellent «empowerment». C'est ce qu'a remarqué la fondatrice d'un journal collégial⁵. Selon la définition pratique qu'en donne Ninacs (1995), l'«empowerment» se base sur l'idée que les individus et les collectivités doivent avoir l'occasion d'exercer un pouvoir augmentant le degré de contrôle qu'ils ont sur leur destin. Les éléments clés en sont une plus grande confiance en soi, une prise en charge croissante de sa vie, la reconnaissance de la légitimité de son identité propre, la reconnaissance de ses compétences et la possibilité d'une démarche de conscientisation face à ses problèmes et à ses ressources. Or pour pouvoir développer confiance et compétences, il faut avant tout acquérir et développer les habiletés de base nécessaires à l'exercice de la réflexion, de la prise de décision et de l'argumentation, non seulement dans le cadre d'une expérience de travail particulière, le journalisme, par exemple, mais en toutes circonstances. L'établissement préalable d'une équipe, d'un environnement de travail et de principes de fonctionnement stables est essentiel à la bonne marche d'un projet d'«empowerment», de même que l'est l'aide apportée par des gens expérimentés qui sauront développer, structurer et mettre à profit les expériences et les capacités des gens impliqués. C'est pourquoi le travail en structure d'insertion est si important.

Après l'étape du travail en entreprise d'insertion, la dernière phase est la recherche d'un emploi dans une entreprise. Le problème est qu'elle ne peut être atteinte si des efforts ne sont pas faits pour éliminer les préjugés reliés à la stigmatisation de la pauvreté ou de l'itinérance, c'est-à-dire, la paresse, la violence, l'alcoolisme, la malhonnêteté, etc. dans le monde du travail.

⁵ Keith Hefner, «The evolution of youth empowerment at a youth newspaper», *Social Policy*, vol. 19, no 1, été 1988, p.21-24

C'est entre autres dans le but de combattre ces préjugés, tout en fournissant un travail aux itinérants, que les journaux de rue, sujets de notre étude, ont été créés.

Le premier journal de rue, *Street News*, est vendu dans les rues de New York dès 1989. Il vise exclusivement à offrir un revenu de subsistance aux itinérants. Ce journal a par la suite inspiré la création du plus important journal du genre, *The Big Issue*, produit à Londres depuis 1991. En mai 1994 paraissait à Montréal le journal *L'Itinéraire*, premier journal de rue à être vendu au Québec par des personnes itinérantes. Depuis lors, l'Archipel d'entraide, un organisme d'aide aux itinérants, a démarré, à Québec, *La Quête*, un journal qui est vendu surtout par des jeunes itinérants en difficulté. On assiste de nos jours à une extension importante du phénomène: des journaux de rue éclosent en effet un peu partout dans les grandes villes d'Amérique du Nord, d'Europe, d'Australie et d'Afrique du Sud; ils sont vendus près des stations de métro, à la sortie des magasins, le long des grandes artères commerciales. Ils font maintenant partie du paysage urbain de bon nombre de pays.

L'apparition des journaux de rue est aussi un phénomène économique. Ces journaux représentent en effet une réalité économique non négligeable: plus d'un million d'exemplaires sont vendus chaque mois. L'entreprise est même parfois lucrative; les éditeurs font des profits, de même que les vendeurs qui, auparavant sans emploi, reçoivent un salaire constitué généralement par la moitié des revenus de la vente du journal.

Si l'apparition des journaux de rue est un phénomène économique, elle constitue également un phénomène social. La vente de ces journaux crée en effet un lien d'échange (vendeurs-acheteurs) entre les itinérants et les autres citoyens. On tente donc d'établir un lien de communication entre les exclus et le reste de la société. Enfin, un métier oublié, celui de vendeur à la criée, est ressuscité. On peut en effet percevoir les camelots en tant que descendants des colporteurs ambulants qu'ont connus les sociétés traditionnelles, et ces

individus avaient une fonction reconnue dans ces sociétés. Les camelots itinérants des journaux de rue peuvent donc aujourd'hui exercer une fonction sociale. Pour toutes ces raisons, les journaux de rue sont vus aujourd'hui par plusieurs comme un moyen innovateur de créer un lien entre les itinérants et la société qui les a exclus ou, plus rarement, qu'ils ont eux-mêmes voulu quitter.

Les journaux de rue ne constituent pas un phénomène monolithique, bien qu'ils partagent le même objectif, soit de favoriser la réinsertion sociale des itinérants. La lecture des différents journaux de rue amène à constater des dissemblances à plusieurs niveaux : le format et la présentation, le ton, le contenu, etc. En fait, s'ils disent poursuivre la même mission, les différents journaux ne s'y emploient pas de la même façon. Certains chercheurs en sciences sociales ont commencé à s'intéresser au phénomène. Toutefois, l'intérêt pour le sujet semble pour le moment se concentrer en France, et il retient surtout l'attention des sociologues. Julien Damon (1995), Béatrice Mesini (1995) et Françoise Tujague (1996) ont ainsi étudié le phénomène des journaux de rue français d'un point de vue sociologique, c'est-à-dire dans le but soit de définir le groupe social constitué par les itinérants, soit d'analyser le type d'interactions sociales produites par l'avènement de ce type de journaux. Les journaux de rue existant maintenant un peu partout dans le monde, nous croyons pertinent d'en étudier les particularités à un niveau plus global, et surtout, selon un point de vue communicationnel. Comment se construit le discours sur l'itinérance? Quelle image des itinérants et de l'itinérance présente-t-on dans ces journaux? Quel lien établissent-ils entre les exclus et le reste de la société? Telles sont les questions auxquelles nous chercherons à trouver réponses tout au long de ce mémoire.

CHAPITRE 1

LES JOURNAUX DE RUE : UNE RÉPONSE À L'EXCLUSION?

1. LES JOURNAUX DE RUE, UNE RÉPONSE À L'EXCLUSION ?

1.1. L'état de la recherche

Bien que certains chercheurs se soient déjà intéressés aux journaux de rue, il existe une certaine carence de la recherche, considérant l'ampleur actuelle du phénomène. Nous avons donc cru utile, avant de parler des quelques études traitant spécifiquement des journaux de rue, de présenter brièvement certaines recherches sociologiques ayant adopté une optique communicationnelle intéressante. Nous avons séparé ces études en deux groupes : un premier type d'études aborde le thème de la représentation dans les médias; un deuxième type d'études s'intéresse à la notion de culture et de communauté itinérante.

La représentation des itinérants dans les médias

Plusieurs des études que nous avons consultées au sujet de la représentation des itinérants font état de nombreux préjugés : les itinérants seraient la plupart du temps présentés comme des malades mentaux, des alcooliques et des toxicomanes; on les décrit violents, paresseux, amoraux et, qui plus est, trop enfoncés dans leurs problèmes et trop désireux d'y rester pour que quiconque puisse les aider. Selon Campbell et Reeves (1989) et Penner et Penner (1994), les médias seraient en grande partie responsables de la mauvaise opinion du public à l'égard des itinérants. Les médias véhiculeraient des faussetés sur l'itinérance, d'une part parce qu'ils ne se donnent pas la peine d'approfondir le sujet, d'autre part parce qu'ils hésitent à donner la parole aux itinérants, préférant s'en tenir aux discours des spécialistes. Mis en marge des grands débats sociaux, les itinérants n'auraient pas le pouvoir de faire évoluer les perceptions que le grand public a de l'itinérance. Certes, on les interroge parfois, lors de reportages ponctuels sur l'itinérance, mais ils ne profitent pas véritablement d'une tribune, leurs témoignages étant le plus souvent circonscrits dans le temps et ramenés à des banalités. La représentation de l'itinérance retient désormais l'attention de plusieurs

chercheurs que la question de l'exclusion préoccupe, comme en fait foi l'organisation récente d'un colloque tenu à Metz, en France, en mars 1996. Ce colloque réunissait des chercheurs en communication, en sociologie, en éducation et en politique. On peut lire au sujet de la représentation des itinérants dans les médias, les études de McNulty (1989 et 1992) de même que celles, déjà mentionnées, de Campbell et Reeves (1989) et de Penner et Penner (1994). Le lecteur curieux trouvera les références complètes dans la bibliographie thématique.

L'étude de McNulty (1992) nous a particulièrement intéressée. L'auteure analyse la façon dont les journalistes de la presse écrite et de la télévision parlent des itinérants et de l'itinérance, pour ensuite se demander de quelle manière les orientations communicationnelles forment le sens social donné à ce problème. McNulty a réalisé une analyse narrative à partir d'un échantillon de 92 articles de journaux parus dans *Time*, *Newsweek* et *US News* et de 111 bulletins d'information télévisés diffusés sur les chaînes ABC, NBC et CBS. Son étude englobe également une analyse de la fréquence d'utilisation du terme «itinérance» ou des termes rapprochés dans les grands médias, ceci, dans le but de mesurer leur intérêt pour la problématique selon les époques. Elle a utilisé pour ce faire le *Reader's Guide to Periodical Literature*, le *Television News Index and Abstracts*, de même que le *Social Science Index* couvrant les années 1976 à 1990.

McNulty base son observation des journaux et des bulletins télévisés sur des paramètres intéressants. Elle fait à la fois une analyse textuelle et une analyse iconographique. Les dimensions auxquelles elle porte attention sont les suivantes :

- 1) De quelle manière les journalistes présentent les itinérants du point de vue social et comportemental?
- 2) De quelle manière les journalistes définissent l'itinérance et quelle importance quantitative ils lui donnent?

- 3) Quelles causes les journalistes donnent à l'itinérance et de quelle façon ils relient ce problème aux autres problèmes sociaux?
- 4) À qui revient selon les journalistes la responsabilité de solutionner le problème de l'itinérance?
- 5) L'attitude des journalistes est-elle pessimiste ou optimiste face au problème de l'itinérance en général? Promeuvent-ils ou non l'action sociale?
- 6) Quel portrait font les journalistes des attitudes du grand public face à l'itinérance?

L'analyse de McNulty révèle, premièrement, que les journalistes ne présentent pas de définition claire de l'itinérance, qu'ils rattachent à d'autres problèmes (la pauvreté, la maladie mentale ou la violence familiale, par exemple) sans pour autant être précis quant aux causes, aux effets, aux symptômes ou à la manière dont ces problèmes sont interreliés. Il en résulte l'impression que l'itinérance est une problématique insaisissable, incompréhensible et sans solution. Deuxièmement, les résultats de l'étude montrent que les journalistes catégorisent les itinérants selon cinq grands modèles. Dans les journaux ou les bulletins télévisés compris dans son corpus, les itinérants sont toujours décrits comme appartenant à l'une des catégories suivantes : ce sont des «échappés d'institution», des malades mentaux, des familles pauvres, des jeunes fugueurs ou des orphelins, ou encore des «vilains». Ainsi, le portrait fait des itinérants met l'accent sur les problèmes individuels et contribue à transmettre une attitude de résignation face à l'itinérance. En général, les journaux et bulletins télévisés analysés ne présentent pas ou peu d'appel à l'action ou de pistes de solution pouvant mener à une amélioration du sort des itinérants.

La notion de culture itinérante

Comme nous l'avons indiqué au début de cette section, l'autre type d'études à orientation communicationnelle portant sur l'itinérance s'intéresse plus particulièrement à la notion de culture et de communauté itinérante. Il y a, au niveau sociologique, un débat assez

important autour du concept de culture appliqué à l'itinérance : existe-t-il ou non une culture itinérante, qui serait caractérisée, entre autres, par la résistance aux normes établies? Nous avons rencontré, au cours de nos lectures, des gens qui croient en son existence (Fiske, 1991; Wargner, 1993 et 1995) et d'autres qui n'y croient pas (Correiteiro, 1993; Prolongeau, 1993). Pour Fiske et Wargner, les itinérants formeraient ainsi une communauté certes marginalisée, mais qui possède ses propres valeurs et normes de comportement. En outre, selon ces mêmes auteurs, et comme nous l'avons vu en introduction, les itinérants formeraient un groupe politiquement organisé, qui a à coeur la défense de ses droits. Correiteiro et Prolongeau nient pour leur part l'existence d'une communauté et d'une culture itinérante. Selon eux, les itinérants sont des êtres individualistes, qui n'aspirent qu'à rejoindre la société de masse. La résistance que ces auteurs voient face à l'ordre établi se résumerait à l'adoption de comportements violents. Pour eux, les itinérants sont faibles et isolés, et la quête quotidienne qu'ils font pour leur survie ne leur laisserait tout simplement pas le loisir de développer une culture d'appartenance.

Comme nous le montrerons plus loin, nous avons choisi, dans notre étude de la représentation des rapports entre les itinérants et le reste de la société, de relever l'expression du sentiment de résistance afin d'alimenter nous-mêmes ce débat et d'apporter peut-être quelques éléments de réflexion au niveau communicationnel. Le lecteur intéressé à approfondir la notion de culture et de non-culture itinérante est invité à consulter la bibliographie thématique.

Le phénomène des journaux de rue

Nous avons recensé seulement trois recherches portant spécifiquement sur les journaux de rue : «Les journaux de rue, usage social d'un handicap économique ou usage économique d'un handicap social?», de Damon (1995); «Les "exclus" à travers la presse de rue, structuration endogène d'un groupe mobilisé», de Mesini (1995) ainsi que «Les journaux de

rue, processus d'institution d'un groupe social?», de Tujague (1996). Les trois auteurs ont limité leurs études aux principaux journaux de rue français.

Le débat autour de la vocation des journaux de rue

Damon (1995) s'est penché sur plusieurs aspects du contenu et de la production des journaux de rue. Il s'est également interrogé sur le principe même de l'existence de ces journaux. Son questionnement prend la forme d'une double interrogation : «l'initiative de la création des journaux de rue correspond-elle à un usage avant tout économique du handicap social que constitue la situation des SDF⁶?» et «le handicap économique de la situation de SDF peut-il trouver une solution dans l'insertion sociale proposée par cette initiative?» (p.53). Pour répondre à ces questions, Damon a effectué une analyse du contenu de quatre titres publiés à Paris (*Macadam, Le Réverbère, La Rue et Faim de siècle*) sur une durée d'un an, de mai 1993 à juin 1994. Il s'est intéressé à la surface rédactionnelle occupée par trois grands types d'articles : les articles ayant trait à la problématique de l'exclusion sociale, les articles consacrés à la forme d'insertion que proposent les journaux (donc l'énoncé de mission) et les autres articles, que l'auteur appelle «pages magazines» parce qu'elles réunissent les textes qui pourraient paraître dans des publications traditionnelles. En complément de cette analyse, Damon a effectué un relevé de la littérature se rapportant aux rapports entre les exclus et le reste de la société.

Damon a remarqué tout d'abord que les différents journaux n'accordaient pas la même importance aux thématiques de l'exclusion et de l'insertion sociale. Certains en parlent, d'autres pas, et, plus important encore, les journaux ne s'engagent pas tous de la même façon à remplir leur mission commune qui est, pour Damon, celle de favoriser l'insertion sociale. La moitié des journaux qu'il a analysés n'offrent qu'un apport économique à leurs vendeurs, alors que l'autre moitié leur proposent un véritable service d'aide à l'insertion par

⁶ SDF est un terme employé en France pour désigner les «sans domicile fixe».

l'intermédiaire de services créés en périphérie de l'entreprise de presse. Les journaux français ne partagent donc pas tous le même point de vue en ce qui concerne la vocation des journaux de rue. Pour les premiers, les journaux de rue constituent un produit ordinaire soumis à la vente et ne sont là que pour fournir une source de revenus aux itinérants, l'argent étant de toute façon, selon les éditeurs de ces journaux, l'unique élément qui préoccupe les itinérants. Pour les autres, l'existence même d'un journal de rue doit avoir comme principe l'aide réel aux itinérants et le réinvestissement des profits dans des projets sociaux qui les aident à reconstruire leur vie.

La vente d'un statut et non d'un produit

Selon Damon, un journal de rue ne pourra jamais être un produit ordinaire, car il suppose la vente d'un statut et non pas d'un objet. Pour lui, vendre un journal de rue est de la mendicité déguisée. Le seul avantage réside en la renaissance d'un dialogue disparu entre démunis et citoyens ordinaires. Selon lui, il n'y aurait pas d'autres avantages : premièrement, vendre un journal de rue représente encore en beaucoup d'endroits un travail au noir, donc non valorisé socialement; deuxièmement, l'existence de journaux de rue ne permettrait pas plus qu'avant d'entendre la voix des laissés-pour-compte, étant donné qu'ils sont en grande partie produits par des professionnels. Selon Damon, il y aurait de plus une contradiction entre la mission que se donnent les journaux, celle de l'intégration sociale, et la volonté de donner un lieu d'expression aux itinérants. Si ces derniers disaient ce qu'ils pensent vraiment, ils se situeraient alors bien loin des idées établies, ce qui nuirait à leur réinsertion sociale. Finalement, l'expression d'idées dans un journal de rue ne conduirait pas à des changements sociaux. Elle correspondrait tout au plus à une prise de parole horizontale, entre les itinérants eux-mêmes et avec les acheteurs, et non verticale, c'est-à-dire entre les itinérants et les décideurs, or c'est cette dernière qui devrait selon Damon être recherchée.

Les exclus à travers la presse de rue

Mesini (1995) s'est précisément intéressée à l'expression des itinérants dans la presse de rue. Selon elle, les itinérants utilisent les pages qui leur sont offertes pour construire de nouveaux modes d'appartenance collective. Elle a analysé les textes écrits par des itinérants comme «champ de représentation d'une culture populaire ayant peu accès aux grands moyens de diffusion» (p.88), désirant découvrir quel sens les itinérants prêtent à leur exclusion, quelles relations ils instaurent avec la société; en bref, quelles types d'identité ils se donnent. Pour réaliser son étude, Mesini a réuni les numéros des journaux de rue français *Macadam*, *Le Réverbère* et *La Rue* parus durant un an, soit entre décembre 1993 et novembre 1994. Elle a fait l'analyse de contenu des témoignages, poèmes, portraits et réflexions rédigés par des itinérants et publiés dans ces journaux.

Mesini établit que les itinérants se construisent une identité à trois niveaux : virtuel, latent et mobilisé. L'identité virtuelle se construirait autour des témoignages qui mettent l'accent sur le vécu, les normes et les valeurs. Elle informerait des coutumes et des pratiques collectives de résistance à l'exclusion, la résistance se manifestant soit par la réaffiliation (les itinérants tentent d'effacer leurs stigmates en montrant que peu de chose les sépare des citoyens ordinaires) soit par la désaffiliation (les itinérants ne tentent pas de réduire la distance entre eux et les autres, mais l'accroissent volontairement). L'identité latente est celle qui précéderait l'identité mobilisée. Elle vise à définir les idéaux collectifs et à faire état de ses propres interprétations du monde social. Enfin, l'identité mobilisée serait constituée des revendications et des critiques du groupe conscient de ses droits face aux institutions et aux politiques des groupes dominants.

L'institution d'un groupe social?

Tujague (1996), quant à elle, pense que «les journaux de rue vendus à la criée par des personnes sans abri peuvent être considérés à la fois comme le reflet et comme l'acteur de la

construction d'un "collectif de pensée"» (p. 2). Elle cherche à démontrer, à l'aide d'une analyse de contenu du journal de rue *Macadam*, dont elle a rassemblé les numéros parus entre juin 1995 et juin 1996, et aussi à l'aide de quelques numéros des journaux *Le Réverbère*, *Le Lampadaire* et *La Rue*, tous quatre publiés à Paris, que les itinérants sont en voie de constituer un groupe social mobilisé dans la défense d'un intérêt collectif. Mesini a analysé les éditoriaux, le courrier des vendeurs et des lecteurs et les sommaires, ainsi que les dessins humoristiques. Son but était de mettre à jour les thèmes récurrents, de rechercher l'expression de «mutations culturelles, de nouvelles pratiques de citoyenneté ou de remise en cause de la société majoritaire» (p.33).

Tujague conclut à la difficulté de ne pas confondre lutte revendicatrice et action collective. En effet, il y aurait davantage d'actions ponctuelles favorisant un seul groupe d'itinérants, la réquisition de logements, par exemple, que de mouvement agissant globalement dans l'intérêt de toute la collectivité. C'est du moins ce qu'elle a perçu en analysant les textes écrits par des itinérants et publiés dans les journaux de rue français.

Les trois auteurs que nous venons d'évoquer ont étudié des aspects du phénomène des journaux de rue qui rejoignent nos propres intérêts. La démarche de recherche que nous comptons employer recoupe d'ailleurs à maints égards celle utilisée par Damon. Nous souhaitons toutefois aller plus loin et élargir notre étude au phénomène global des journaux de rue du point de vue communicationnel et non pas du point de vue sociologique, c'est-à-dire centré sur le phénomène social de l'itinérance et de l'exclusion.

1.2. Un phénomène en expansion

Notre premier contact avec un journal de rue s'est fait à Boston, au printemps 1995, par l'intermédiaire de *Spare Change*. Ce journal compte 16 pages, dont la plupart sont

réservées à la publication de récits, de témoignages et de poèmes écrits par des itinérants. Il nous est tout de suite apparu que *Spare Change*, à l'instar de *L'Itinéraire*, que nous avons découvert plus tard à Montréal, constituait une oeuvre utile dans une société où presque aucune place n'est laissée, dans les médias traditionnels, à l'expression des itinérants et autres marginaux. Les journaux de rue nous semblaient être le moyen idéal de favoriser la rencontre entre les exclus et le reste de la société. Or la lecture d'un autre journal, le journal français *Faim de siècle*, est venue bousculer nos conceptions. En effet, une page seulement de ce magazine, qui en compte 24, était consacrée à l'itinérance! *Faim de siècle* s'annonçait à la une comme un journal fait pour les itinérants, mais il traitait surtout d'arts et de culture. Ce constat a suscité un questionnement; pour nous, le problème se posait en ces termes : étant donné que la situation dans laquelle vivent les itinérants est généralement la même partout et que les journaux de rue devraient partager un même objectif global de créer un pont entre les itinérants et les autres membres de la société, comment se fait-il que les journaux de rue soient différents? Qu'est ce qui fait qu'on produit un certain type de journal de rue plutôt qu'un autre dans un contexte donné? Le processus de communication que l'on veut instaurer pourrait-il ainsi prendre plusieurs formes? Si oui, pourquoi privilégie-t-on une forme plutôt qu'une autre?

Notre intuition de départ était que les différences entre journaux de rue pourraient être reliées à deux éléments principaux : la conception qu'ont les journaux de l'itinérance et des itinérants, ainsi que l'idée qu'ils se font des types de liens communicationnels qui doivent exister entre ce groupe et le reste de la société. Nous croyions que c'étaient ces éléments qui prédestinaient les journaux de rue à opter pour un certain format, un certain ton et un certain contenu, donc à proposer leur propre définition du journal de rue et à l'opérationnaliser dans un certain style et une certaine pratique rédactionnelle. De même, ce sont ces éléments qui les pousseraient à opter pour un mode de production particulier au journal. C'est donc à partir

de ces réflexions que nous nous sommes intéressée à l'étude des journaux de rue. Notre but était de comprendre leurs différences et de les expliquer.

CHAPITRE 2

LES ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES

2. LES ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES

2.1. Les objectifs de l'étude

En vue de rendre compte de la diversité des conceptions expliquant les différences entre les journaux de rue, nous allons procéder à une analyse du contenu rédactionnel et iconographique d'un échantillon de ces journaux. Nous avons choisi de constituer un corpus représentant un certain nombre de pays pour avoir une vision plus large du phénomène. En effet, aucune des recherches scientifiques que nous avons consultées n'examinait le phénomène des journaux de rue à l'extérieur de la France. Or le problème social de l'itinérance est généralisé dans bon nombre de pays, et il nous apparaît important d'élargir le champ d'étude.

2.2. Le choix du corpus d'analyse

2.2.1. Les critères de sélection

Nous avons constitué notre corpus selon des critères de sélection bien précis. Premièrement, les journaux retenus devaient être vendus pas des itinérants; ce mode de vente et de distribution étant à la base de l'idée même des journaux de rue, il est primordial d'en faire notre premier critère. Deuxièmement, le journal devait avoir comme objectif de chercher à rapprocher les itinérants des autres membres de la société, que ce soit en leur fournissant un travail ou en les amenant à communiquer leur réalité. Troisièmement, les journaux choisis devaient être rédigés dans une langue que nous maîtrisons suffisamment pour en faire une analyse détaillée, soit le français, l'anglais, l'espagnol et le russe. Nous devions, quatrièmement, disposer de plusieurs numéros d'un même journal, afin d'avoir une idée précise de son style et de son type de contenu. Nous avons décidé que quatre exemplaires

représentait un échantillon suffisamment représentatif. Enfin, nous voulions constituer notre échantillon de journaux parus au cours d'une même période de temps - nous avons choisi l'année 1996 - et dont les numéros couvraient autant que possible les différentes saisons de l'année. En effet, les attitudes des gens envers les itinérants peuvent changer d'une période de l'année à l'autre⁷, et comme nous prenions en compte ces attitudes dans notre analyse, nous tenions à inclure des numéros parus en hiver et en été dans notre corpus.

2.2.2. L'échantillon d'analyse

Notre objectif étant d'établir et d'expliquer les différences entre les journaux de rue, l'idéal aurait été de pouvoir analyser chacun des quelque soixante-dix journaux de rue existants à travers le monde que nous avons recensés. Cependant, les journaux de rue n'atteignent pas tous un large public. Ils ne respectent pas tous, non plus, les critères que nous avons déjà définis. D'une part, certains journaux de rue sont vendus seulement en région (c'est le cas en France), ne touchent que les membres d'une association (comme le journal de la *National Coalition on Homelessness*, aux États-Unis) ou sont publiés à intervalles irréguliers. En outre, certains journaux ne sont pas vendus mais distribués gratuitement, ce qui ne respecte pas l'idée première des journaux de rue qui était de fournir un revenu aux itinérants en les impliquant dans le processus de diffusion du média.

Toutefois, outre la langue, l'obstacle majeur à la constitution d'un large corpus était la disponibilité des journaux. En effet, les journaux de rue n'étant pas répertoriés dans les bibliothèques, ils ne sont pas facilement accessibles. Nous avons dû nous limiter aux journaux de rue que nous pouvions consulter aux locaux du journal *L'Itinéraire* de

⁷ Selon Maurice et Susan Penner (1994), les gens ont des attitudes plus positives envers les itinérants en hiver et durant le temps des Fêtes.

Montréal⁸, à ceux disponibles via Internet (ils ne sont pas nombreux!) et à certains autres que nous avons pu recueillir lors de notre participation au Congrès international des journaux de rue, tenu à Londres, en novembre 1997.

Les difficultés liées à la langue et à la disponibilité des journaux, de même que les raisons liées aux circonstances de publication et de distribution déjà expliquées, nous ont amenée à restreindre notre étude à un certain nombre de journaux de rue. Nous nous sommes toutefois efforcée d'étendre notre corpus au plus grand nombre de pays possible. Ainsi, notre corpus se compose de treize journaux de rue produits au Canada, aux États-Unis, en France, en Belgique, en Angleterre, en Afrique du Sud, en Russie et en Espagne. Les pays mentionnés représentent les lieux où sont produits les journaux, et non les lieux où ils sont vendus. Il arrive assez souvent, en effet, qu'un journal de rue soit produit dans un pays et vendu dans un autre. C'est le cas, par exemple, de *Macadam-Info*, qui est produit en Belgique, mais vendu aussi bien dans différentes villes de Belgique, que de France et de Suisse. Dans les pages qui suivent, nous présentons la liste des journaux de rue qui composent notre corpus et expliquons les raisons de ces choix.

Canada

La Quête, publiée dans la ville de Québec, et *L'Itinéraire*, publié à Montréal, font tous les deux partie de notre corpus, car ils dépeignent le phénomène des journaux de rue au Québec. Nous avons également inclus un journal de rue anglophone, *Our Voice*, édité à Edmonton (Alberta), afin de présenter un exemple canadien-anglais.

La Quête est un bimestriel qui tire à 10 000 exemplaires. Il est publié, depuis l'année 1995, par l'Archipel d'entraide, un organisme sans but lucratif d'aide aux démunis. Le journal

⁸ Faisant partie de l'Association nord-américaine des journaux de rue, *L'Itinéraire* entretient des contacts avec d'autres journaux de rue et a conclu avec eux des ententes permettant l'échange d'abonnement.

se présente en format magazine et compte 28 à 32 pages, assez abondamment illustrées. Nous avons retenu les numéros de janvier-février, avril-mai, juin-juillet et décembre 1996. *L'Itinéraire* a été créé par un groupe communautaire du même nom. Il paraît tous les mois depuis 1994, à environ 25 000 exemplaires. Il a aussi un format magazine et compte 24 à 32 pages en couleurs. Nous avons retenu les numéros de février, mai, juillet, août et octobre 1996. *Our Voice* est apparu pour la première fois en 1992 (sous le nom de *Spare Change*). Il paraît tous les deux mois et est vendu à Edmonton, à Calgary, à Saskatoon et à Winnipeg; 15 000 exemplaires sont en circulation dans chaque ville. Il se présente sous un format tabloïd et contient entre 12 et 24 pages noir et blanc. Nous avons retenu les numéros des 1^{er} avril, 1^{er} mai, 1^{er} juillet, 15 septembre et 15 novembre 1996.

États-Unis

Il existe plus de trente journaux de rue américains. Nous avons retenu trois journaux parmi les plus importants en termes de tirage et de visibilité. Le premier est *Street News*, produit à New York; c'est à l'initiative de ses éditeurs qu'a commencé ce qu'on appelle le phénomène des journaux de rue. Le deuxième est *Real Change*, de Seattle, dont l'éditeur est l'un des fondateurs de l'Association nord-américaine des journaux de rue (NAASP). C'est aussi le premier journal de rue à s'être doté d'un site sur le réseau Internet. Nous avons aussi choisi *Spare Change*, publié à Cambridge, pour des raisons plus personnelles : c'est la lecture de ce journal qui nous a mise en contact avec le phénomène des journaux de rue, et nous voulons vérifier si nos impressions initiales concernant ce journal vont s'avérer être les mêmes après analyse.

Street News paraît en format tabloïd, sur du papier journal noir et blanc depuis 1989. Il s'en vend entre 20 000 et 35 000 exemplaires à chaque parution à New York et dans les grandes villes du New Jersey. Le journal compte de 28 à 44 pages. Nous avons retenu le numéro de janvier et d'octobre, de même que les troisième et quatrième numéros (la fréquence

de parution n'est pas indiquée). *Real Change* propose aussi un format tabloïd de 16 à 20 pages. Il est vendu tous les mois à Seattle et à Tacoma, à environ 25 000 exemplaires. Nous avons retenu les numéros de juin, août, septembre, octobre et novembre 1996. *Spare Change*, quant à lui, existe grâce à l'appui du *Homeless Empowerment Project*, un organisme à but non lucratif qui travaille sur le terrain avec les itinérants de Boston. 30 000 exemplaires du journal sont publiés deux fois par mois et vendus à Boston et à Cambridge. Les numéros du 15 janvier, 15 mars, 1^{er} avril, 1^{er} mai et 15 août ont été sélectionnés dans notre corpus d'analyse.

France et Belgique

La France, et surtout sa capitale, Paris, constitue le seul endroit où il y a une forte compétition entre les journaux de rue. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs disparu après seulement quelques mois de publication. D'autres ont attiré les scandales. *Le Réverbère* faisait face en novembre 1996 à des accusations d'antisémitisme et de propagation de propos haineux. Nous n'avons pas retenu ce journal en raison de la violence verbale qui y est manifestée et qui n'est vraisemblablement pas représentative des autres journaux de rue. Notre corpus comporte un journal de rue belge vendu en France et deux journaux de rue français : *Macadam*, le premier journal de rue francophone, fortement critiqué à ses débuts en raison des profits enregistrés par ses éditeurs⁹; *La Rue*, un journal hautement respecté des journalistes français et souvent cité dans les médias traditionnels; enfin, *Faim de siècle*, un journal qui se veut d'intérêt général avant d'être un «journal d'itinérants».

⁹ *Macadam* est le premier journal de rue à être apparu en France. La nouveauté et l'absence de concurrence aidant, il a récolté à ses débuts, soit durant l'année 1993, des bénéfices faramineux qu'il n'a pas réinvestis dans des projets sociaux d'aide ou de réinsertion. Cet état de fait a soulevé de vives critiques en France, surtout de la part de *La Rue* qui lui se fait un point d'honneur de montrer une complète transparence financière et de réinvestir tous ses profits dans la lutte à l'exclusion et à l'itinérance. Mais *La Rue* n'a pas été la seule à réagir. Des propos accusatoires ont été tenus contre *Macadam* dans divers médias français tels *Libération*, *Esprit libre*, *L'Événement du jeudi* et aussi dans des émissions diffusées à la télévision sur la chaîne Canal +. *Macadam* a multiplié, durant les années 1994, 1995 et 1996, les mises au point et les recours en justice pour diffamation.

La Rue date de 1993. Elle paraît en format magazine, sur papier glacé, et compte 32 pages. Elle est vendue tous les mois, à Paris et dans d'autres grandes villes de France. Nous avons retenu les numéros de janvier, avril, juin, septembre et octobre 1996. *Faim de siècle*, apparu en 1993, était vendu à Paris non seulement par des itinérants mais aussi par des étudiants en situation précaire. À son apogée, ce journal en couleurs de 24 pages, abondamment illustré, était tiré à 50 000 exemplaires. Il a cessé de paraître en juin 1997. Nous avons sélectionné les numéros de juin, septembre, octobre et novembre 1996. Enfin, *Macadam*, le journal belge, paraît depuis 1993. Il est vendu dans plusieurs villes de Belgique, de France et de Suisse française. Il présente un format tabloïd, en deux couleurs, contenant un nombre de pages variable. Les numéros de juin, septembre, octobre et novembre 1996 ont été retenus.

Angleterre

The Big Issue est le premier journal de rue publié en Europe. Il a maintenant cinq ans et fait figure d'incontournable. En effet, le journal de Londres sert de modèle à des publications produites par des équipes basées à l'extérieur de la capitale et même du pays. Il paraît donc à Londres, mais est aussi publié en Écosse (Édimbourg), en Australie (Sydney) et en Afrique du Sud (Cape Town) sous des versions différentes. Ces publications se présentent sous le même format magazine (même logo, même mise en pages, mêmes chroniques), mais sont rédigées par des équipes de rédaction indépendantes. *The Big Issue* est publié deux fois par mois dans les villes mentionnées (une fois par semaine à Londres) et est vendu chaque fois à près d'un million d'exemplaires. En outre, le journal a été l'instigateur d'un réseau international qui réunit une quinzaine de journaux de rue d'Europe. Il propose également des sessions de formation à ceux qui veulent lancer de nouveaux titres. Dans le cadre de notre étude, nous analyserons la publication originale, celle produite à Londres, en retenant les numéros du 22 au 28 janvier, du 18 au 24 mars, du 29 avril au 5 mai, du 19 au 25 avril et du 25 novembre au 1^{er} décembre 1996.

Afrique du Sud

Qu'ils soient américains, européens ou africains, les itinérants des grandes villes vivent dans des conditions semblables. C'est pourquoi nous avons choisi d'inclure *Homeless Talk* dans notre corpus, car il montre qu'une ville comme Johannesburg présente les mêmes problèmes que les grandes villes du Nord. *Homeless Talk* est apparu en 1994, avec l'appui du *Johannesburg Trust for Homeless*. C'est un journal de 16 pages, en deux couleurs, de format tabloïd. Il est vendu à Johannesburg et à Pretoria. Son tirage est d'environ 25 000 exemplaires par mois. Nous avons choisi les numéros de mai, juin, août, octobre et novembre 1996.

Russie

Ha DHe (Les Bas-fonds), le journal de rue de Saint-Petersbourg, fait également partie de notre corpus. Le phénomène de l'itinérance est relativement récent en Russie, car il n'était pas réapparu depuis la révolution de 1918-1921. Il est donc intéressant de voir, par l'intermédiaire du journal, comment le problème de l'itinérance est traité dans un pays qui a vécu des transformations sociales importantes, des transformations qui l'ont rapidement mené à l'économie de marché. *Ha DHe* paraît depuis 1994 et offre aux citoyens de Saint-Petersbourg un mensuel de quatre pages, de format tabloïd, en noir et blanc, qui tire à 30 000 exemplaires. Deux organismes appuient le journal russe, *The Big Issue Écosse* et une oeuvre de bienfaisance russe pour itinérants qui administre un refuge, une banque alimentaire de même qu'un service d'aide médicale et juridique. Nous avons sélectionné les numéros 14, 17, 18 et 19 de l'année 1996 (les mois de parution ne sont pas indiqués).

Espagne

Nous avons choisi d'ajouter à notre corpus *La Farola*, qui est publiée à Barcelone, afin d'inclure un exemple de la vision latine du phénomène de l'itinérance. Ce journal de format tabloïd, comptant 24 ou 32 pages, a été publié pour la première fois en 1993. Il paraît depuis lors deux fois par mois, à environ 35 000 exemplaires, et est vendu dans une quinzaine de

grandes villes espagnoles. Les numéros du 1^{er} au 15 novembre, du 16 au 30 novembre, du 1^{er} au 15 décembre et du 16 au 31 décembre 1996 ont été retenus.

Ceci complète la description des journaux composant notre corpus d'analyse; le tableau 1 en reprend les treize éléments et en résume les caractéristiques.

Tableau 1 : Caractéristiques des journaux composant le corpus

Titre	Lieu d'édition	Fréquence	Tirage	Numéros analysés (année 1996)
<i>La Quête</i>	Québec (Can.)	bimestriel	10 000	janv.-fév., avril-mai, juin-juillet, déc.
<i>L'Itinéraire</i>	Montréal (Can.)	mensuel	25 000	févr., mai, juillet, août, oct.
<i>Our Voice</i>	Edmonton (Can.)	bimestriel	15 000	1 ^{er} avril, 1 ^{er} mai, 1 ^{er} juillet, 15 sept., 15 nov.
<i>Street News</i>	New York (É.-U)	mensuel (?)	20-35 000	janv., 3 ^e édition, 4 ^e édition, oct.
<i>Real Change</i>	Seattle (É.-U)	mensuel	25 000	juin, août, sept., oct., nov.
<i>Spare Change</i>	Cambridge (É.-U)	bimestriel	30 000	15 janv., 15 mars, 1 ^{er} avril, 1 ^{er} mai, 15 août
<i>Macadam</i>	Lille (Belgique)	mensuel	-	juin, sept., oct., nov.
<i>La Rue</i>	Paris (France)	mensuel	-	janv., avril, juin, sept., oct.
<i>Faim de siècle</i>	Paris (France)	mensuel	50 000	juin, sept., oct., nov.
<i>The Big Issue</i>	Londres (Angl.)	hebdomadaire	-	22-28 janv., 18-24 mars, 29 avril-5 mai, 19-25 avril, 25 nov.-1 ^{er} déc.
<i>Homeless Talk</i>	Johannesburg (Afr. du Sud)	mensuel	25 000	mai, juin, août, oct., nov.
<i>Ha DHe</i>	St-Petersbourg (Russie)	mensuel	30 000	numéros 14, 17, 18, 19
<i>La Farola</i>	Barcelone (Esp.)	bimestriel	35 000	1 ^{er} -15 nov., 16-30 nov., 1 ^{er} -15 déc., 16-31 déc.

2.3 La grille d'analyse

Nous nous sommes appuyée sur la démarche méthodologique de l'étude de Damon dont nous avons parlé précédemment pour constituer notre grille d'analyse. Nous avons étudié, comme lui, la place réservée au thème de l'itinérance à l'intérieur de l'espace rédactionnel. Nous avons aussi repris des éléments méthodologiques de l'étude menée par McNulty (1992) sur la représentation des itinérants dans les médias et les avons adaptés au cas particulier des journaux de rue. À l'instar de McNulty, nous avons étudié les orientations communicationnelles choisies par les journaux pour parler de l'itinérance en analysant le contenu des textes et des illustrations.

La grille d'analyse nous sert à établir les différences et les ressemblances entre les journaux de rue, en prenant comme points de comparaison la place laissée à l'itinérance et aux itinérants au journal ainsi que la façon dont on parle de l'itinérance, des itinérants et des liens entre ce groupe d'individus et la société en général. Cette analyse des orientations rédactionnelles des journaux de rue nous permettra de révéler quel type de dialogue chacun des journaux cherche à établir entre les itinérants et le reste de la société. La grille est composée de trois grandes dimensions:

- 1) la place réservée à l'itinérance et aux itinérants;
- 2) la manière dont on représente l'itinérance et les itinérants;
- 3) la manière dont on présente les rapports entre les itinérants et le reste de la société.

Chacune des dimensions se divise en plusieurs catégories d'observation. Des indicateurs - qui prennent la forme d'éléments textuels ou iconographiques directement observables - fournissent des informations nous amenant à découvrir comment les journaux traitent chacune des catégories appartenant aux dimensions qui nous intéressent.

1) PLACE RÉSERVÉE À L'ITINÉRANCE ET AUX ITINÉRANTS

Cette première dimension de notre grille visera tout d'abord à établir le rôle que l'itinérant tient dans le processus de production du journal et, deuxièmement, à comptabiliser l'espace consacré à l'itinérance. Un découpage en quatre catégories d'analyse va nous permettre de mieux diriger nos observations. D'une part, nous allons chercher à savoir quel statut a l'itinérant au journal et dans quelle mesure il collabore à sa conception en termes quantitatifs. D'autre part, nous chercherons à délimiter, également du point de vue quantitatif, la traitement réservé au phénomène de l'itinérance lui-même, autant du point de vue textuel (articles, billets, commentaires, poésie, etc.) qu'iconographique (photographies, caricatures, dessins, etc.).

1.1. Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

L'itinérant peut occuper différentes positions dans le processus de production du journal. Il peut écrire des articles, de façon occasionnelle ou régulière (son statut est alors celui de collaborateur, de chroniqueur ou de reporter), faire des caricatures ou des bandes dessinées, prendre des photographies, faire de la promotion ou de la vente ou encore s'occuper de la distribution ou de l'administration.

Plusieurs éléments peuvent nous indiquer quel statut a l'itinérant au journal, tels la bulle technique, le titre des pages-thème, la présence ou l'absence de signature ou de la mention «collaboration spéciale», les introductions présentant les textes, le portrait de l'auteur d'un article, d'un dessin ou d'une photographie (ainsi que la légende accompagnant celle-ci), les témoignages d'ex-vendeurs devenus membres de l'équipe du journal, les appels d'articles destinés aux vendeurs ou aux autres membres de la communauté itinérante, etc.

1.2. Collaboration des itinérants

L'itinérant peut occuper, au journal, le rôle de rédacteur, que ce soit occasionnel ou régulier; il peut aussi détenir celui d'illustrateur. Cette deuxième catégorie est importante car elle donne une idée, au même titre que la première mais sous un aspect quantitatif, de la place réservée à l'itinérant au journal.

L'indicateur permettant de rendre compte de cette catégorie d'analyse est le nombre de pages contenant des textes ou des illustrations produits par des itinérants par rapport au nombre de pages total contenues dans le journal. Pour chacun des journaux, nous ferons donc le décompte des pages où figurent les réalisations des itinérants (ces «réalisations» peuvent prendre la forme d'un texte, d'une caricature, d'une photographie ou d'une bande dessinée) et nous comparerons ce résultat au nombre de pages réservées aux professionnels, aux bénévoles ou aux différents intervenants.

1.3. Traitement réservé à l'itinérance

Comme l'a fait Damon (1995), nous nous intéresserons également à l'espace qui est consacré, dans le journal, au thème spécifique de l'itinérance¹⁰. L'observation de cette catégorie vise à relever le nombre de pages réservé spécifiquement au thème de l'itinérance par rapport au nombre de pages total contenues dans le journal¹¹. Les informations recueillies

¹⁰ Nous considérons que le journal traite de l'itinérance lorsqu'il en est fait mention, de manière explicite, dans le texte.

¹¹ Nous considérerons, dans la deuxième catégorie, le nombre de pages rédigées par des itinérants et nous relevons ici le nombre de pages traitant de l'itinérance. Si les deux catégories semblent se rejoindre, leurs objets d'étude ne sont toutefois pas les mêmes. On pourrait en effet penser que les itinérants n'écrivent que sur l'itinérance, donc que la troisième catégorie englobe la deuxième, mais ce n'est pas le cas. Les itinérants parlent souvent des problèmes qu'ils vivent, mais ils écrivent aussi sur d'autres sujets. En outre, les textes portant sur l'itinérance peuvent être rédigés par des personnes qui ne vivent pas cette situation, donc par des journalistes professionnels.

sont donc d'ordre purement quantitatif. Les éléments servant à déterminer si un article a bien pour thème l'itinérance sont les titres et sous-titres, ainsi que le contenu textuel de l'article. Le nombre de pages, lui, est l'indicateur de l'importance relative accordée au thème de l'itinérance par rapport aux autres sujets traités dans le journal.

1.4. Représentation iconographique de l'itinérance

Nous irons plus loin que Damon en étendant notre analyse non seulement au contenu textuel mais à l'aspect visuel, donc aux photographies, caricatures, dessins et bandes dessinées, car ils sont très présents dans les journaux de rue. Nous avons ainsi voulu savoir combien de photos, de dessins, de caricatures ou de bandes dessinées par rapport au total présentent des itinérants. Les éléments permettant de déterminer si les illustrations montrent bien l'itinérance sont les légendes accompagnant les photographies, les caricatures ou les dessins, de même que les phylactères. Comme dans le cas du dénombrement des textes, le nombre d'illustrations représentant l'itinérance par rapport au total indique l'importance accordée au thème de l'itinérance en terme quantitatif.

2) MANIÈRE DONT ON REPRÉSENTE L'ITINÉRANCE ET LES ITINÉRANTS

Cette deuxième dimension permet d'aborder le volet qualitatif de notre travail; elle porte essentiellement sur l'analyse des textes et des illustrations. Étant donné que nous voulons aussi étudier la manière dont les journaux présentent l'itinérance, nous n'avons retenu que les textes qui reflètent la ligne éditoriale du journal. Ainsi, nous n'avons pas considéré les lettres de lecteurs, les témoignages ponctuels d'itinérants¹² et les poèmes ou billets rédigés par des

¹² Les catégories 1.1 et 1.2 de la grille prennent évidemment en compte les textes que nous ne retenons pas ici, étant donné que nous nous intéressons dans ces sections au statut de l'itinérant au journal et à la place qui est réservée à ses écrits.

personnes n'appartenant pas à l'équipe éditoriale régulière, à moins qu'il ne s'agisse d'une personnalité du domaine social ou communautaire qui écrit à l'invitation du journal (une note de l'éditeur doit dans ce cas le préciser). Nous avons considéré comme faisant partie de l'équipe éditoriale régulière toute personne qui a signé des textes parus dans au moins deux numéros d'un même journal. C'est à partir de ce moment que nous pouvons considérer que le style et la façon de voir d'un rédacteur définissent en partie le ton et le style propres au journal.

La dimension de la représentation de l'itinérance et des itinérants se divise en cinq catégories : la présentation de l'itinérance et de ses causes, la présentation des itinérants aux plans physique, psychologique, comportemental, ainsi que social.

Pour constituer cette partie de la grille d'analyse, nous nous sommes référée à l'étude de Bernadette McNulty (1992), dont nous avons déjà parlé, qui propose d'étudier les orientations rédactionnelles servant à construire le discours sur l'itinérance en observant, entre autres, la description que l'on donne du phénomène, de même que le portrait que l'on fait de l'itinérant autant à l'intérieur des textes qu'au moyen des photographies. Cette dimension de la grille vise à déterminer quelle image rendent les journaux de rue de l'itinérance et des itinérants. Elle vise à établir, entre autres, si les journaux de rue véhiculent des représentations stéréotypées des itinérants telles que celles relevées par plusieurs auteurs dans les médias traditionnels.

2.1. Présentation de l'itinérance et de ses causes

Nous chercherons à établir comment le journal décrit l'itinérance et comment il parle de ses causes dans les textes que nous aurons déjà relevés comme traitant de l'itinérance. Nous

viserons surtout à déceler le type de description et d'explication données, en nous demandant si celles-ci se rattachent à la société ou à l'individu. Autrement dit, nous voulons savoir si le journal rend l'individu responsable de sa situation, ou s'il met plutôt en cause le fonctionnement social.

Les indicateurs de cette catégorie se retrouvent bien sûr dans le corps des textes; ce sont des mots ou expressions employés explicitement pour décrire l'itinérance ou en expliquer les causes. Bien souvent, les définitions sont faciles à repérer, parce qu'elles sont souvent précédées des expressions «est», «constitue», «représente», «signifie», etc. Quant aux causes, elles sont souvent amenées dans les entrevues ou lors de la présentation d'organismes d'aide.

2.2. Présentation des itinérants au plan physique

Cette catégorie vise à repérer les orientations rédactionnelles choisies par les journaux pour parler des itinérants au plan physique : de quoi ont l'air les itinérants dont on parle ou que l'on montre au moyen des illustrations? Deux aspects seront observés, soit l'apparence de l'itinérant et l'environnement dans lequel il est présenté. Par apparence, nous entendons les traits, l'habillement et la présentation de soi. Par environnement, nous entendons les objets à proximité, l'état des lieux fréquentés, les biens personnels, etc. Les indicateurs sont les expressions textuelles ou des éléments des illustrations qui sont employés explicitement pour décrire l'apparence de l'itinérant ou l'environnement dans lequel il se trouve.

2.3. Présentation des itinérants au plan psychologique

Une deuxième catégorie vise à déterminer la manière dont le journal présente les itinérants au plan psychologique : quels sont les traits de caractère, les qualités, les défauts

attribués au itinérants? Les indicateurs de cette catégorie comprennent seulement des éléments textuels. Les illustrations pourraient éventuellement donner elles aussi des renseignements à ce sujet, mais l'exercice mènerait, selon nous, à un degré trop élevé d'interprétation comparativement aux autres catégories.

2.4. Présentation des itinérants au plan comportemental

Nous nous intéresserons ici à l'image que rend le journal des itinérants au plan comportemental. Nous avons inclus sous l'aspect du comportement les attitudes et les valeurs (la vision de la vie, la manière d'aborder les problèmes, etc.), les habitudes de vie (les activités quotidiennes et autres) de même que le rapport au travail (l'expérience de travail, la vision du travail, etc.).

Les indicateurs de cette catégorie se trouvent dans le corps des textes. Il s'agit le plus souvent de phrases employées explicitement pour faire référence aux itinérants et à leur rapport au quotidien. L'illustration (photographies, dessins, caricatures) constitue elle aussi un indicateur, surtout en ce qui a trait aux habitudes de vie.

2.5. Présentation des itinérants au plan social

La représentation des itinérants au plan social se résume à l'image que rendent les journaux de la réalité itinérante au plan des populations touchées. Ainsi, des expressions contenues dans les textes ou des éléments des illustrations fournissent des renseignements quant à la composition des populations itinérantes, que ce soit en termes d'âge, de sexe, d'appartenance ethnique ou autres.

3) MANIÈRE DONT ON PRÉSENTE LES RAPPORTS ENTRE LES ITINÉRANTS ET LE RESTE DE LA SOCIÉTÉ

Cette dernière dimension de la grille d'analyse nous permettra de voir de quelle manière les journaux rendent compte des relations entre les itinérants et le reste de la société : quels types d'interactions ont les itinérants avec les individus, groupes et institutions qui les entourent? La dimension des rapports des itinérants avec le reste de la société comprend trois catégories : les rapports avec le milieu immédiat, les rapports avec les instances gouvernementales et les rapports avec la société en général. Ici encore, nous n'avons retenu que les éléments textuels ou iconographiques présentant la ligne éditoriale du journal, pour les raisons évoquées plus tôt et qui concernent la dimension «manière dont on représente l'itinérance et les itinérants».

3.1. Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Nous chercherons ici à savoir comment les journaux présentent les itinérants dans leurs relations avec les gens qu'ils côtoient quotidiennement, soit les représentants des organismes ou les autres itinérants. Quels éléments d'information les journaux donnent-ils sur les organismes d'aide, sur les services offerts, sur le fonctionnement ou la fréquentation de ces organismes? Que disent-ils de la perception des itinérants quant à ces organismes et vice-versa? Comment rendent-ils compte des interventions du milieu, des différents types d'approche, des actions entreprises, des résultats encourus? De quelle manière les journaux parlent-ils des relations mutuelles entre itinérants?

Plusieurs indicateurs se retrouvant à l'intérieur des textes permettront de répondre à ces questions. Il s'agira par exemple de phrases, d'expressions qui révèlent une façon particulière de parler des efforts que font ou que ne font pas les individus ou les organismes

pour trouver des solutions aux problèmes de l'exclusion. Des éléments textuels nous renseigneront également sur la manière dont les itinérants se comportent les uns vis-à-vis des autres. Quant aux illustrations, elles seront également d'un apport important, surtout en ce qui concerne le fonctionnement et la fréquentation des organismes, de même que les relations entre itinérants.

3.2. Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Cette deuxième catégorie nous amènera à nous interroger sur la façon dont les journaux représentent les rapports entre les itinérants et les autorités municipales, provinciales et fédérales ainsi que leurs principales institutions telles le système judiciaire, la police ou encore les centres hospitaliers. Nous chercherons tout d'abord à caractériser le mode d'expression qu'emploie le journal pour parler de ces rapports, en relevant la présence ou l'absence de critique. Nous nous intéresserons aussi à la nature des relations entre itinérants et gouvernement dépeintes par le journal, en relevant des exemples de ces relations et l'image qui en est rendue. Enfin, nous relèverons ce qui est dit en rapport avec les interventions du gouvernement auprès des itinérants et vice versa.

Le journal dépeint certains types d'approche qui favorisent l'intégration des itinérants; il décrit les actions entreprises et les résultats de ces actions; nous voulons aussi voir de quelle façon. Les indicateurs de cette catégorie sont soit des éléments des illustrations soit des expressions contenues dans les textes.

3.3. Rapports des itinérants avec le reste de la société

Une dernière catégorie se rapporte aux rapports des itinérants avec la société en général. Par le terme «société en général», nous entendons les médias d'information, les entreprises, les employeurs et les salariés, le citoyen ordinaire, ainsi que tout autre groupe de personnes ou entité non compris dans les deux catégories précédentes. Dans ce cas-ci, nous nous intéresserons également à la manière dont les journaux rendent compte des relations entre les itinérants et ces groupes sociaux. Nous chercherons à répondre à certaines questions. Quel mode d'expression les journaux emploient-ils pour parler des relations entre les itinérants et le reste de la société? Quel type de relations décrivent-ils et quelle image en rendent-ils? Comment présentent-ils les interventions de la société en général ou de groupes en particulier auprès des itinérants¹³? De quel type d'approche parlent-ils et de quelles actions? Ces actions ont-elles pour eux des résultats?

De nouveau, ce sont les expressions contenues dans les textes et certains éléments des illustrations qui rendront compte de la manière dont les journaux traitent de la question des rapports entre les itinérants et le reste de la société.

Nous vous présentons dans les pages qui suivent un tableau reprenant les éléments essentiels de la grille d'analyse.

¹³ Il arrive que les journaux traitent des rapports entre les itinérants et la société prise dans son sens global. Aucun groupe n'est alors pointé, et on parle alors d'une entité représentée par l'expression «la société» ou par les pronoms «nous», «on» ou «elle».

Tableau 2 : Composition de la grille d'analyse

Dimensions	Catégories	Indicateurs
1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants	1.1. Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal (vendeur, rédacteur occasionnel, reporter, chroniqueur, illustrateur, administrateur, etc.)	bulle technique, textes d'introduction aux articles, énoncé de mission du journal, signature des articles, titre des chroniques ou des sections du journal, portrait de l'auteur, appel de collaboration
	1.2. Collaboration des itinérants	nombre de pages contenant des textes ou des illustrations produits par des itinérants
	1.3. Traitement réservé à l'itinérance	nombre de pages spécifiquement réservées à l'itinérance
	1.4. Représentation iconographique de l'itinérance	nombre de photographies, de bandes dessinées et de caricatures portant sur l'itinérance

Tableau 2 : Composition de la grille d'analyse (suite)

Dimensions	Catégories	Indicateurs
2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants	2.1. Présentation de l'itinérance et de ses causes type d'explication: peut faire intervenir le social, l'individu ou les deux	nature des expressions contenues dans les textes
	2.2. Présentation des itinérants au plan physique - apparence (traits, habillement, présentation de soi, etc.) - environnement dans lequel est présenté l'itinérant (objets à proximité, état de lieux, biens personnels, etc.)	éléments des illustrations et nature des expressions contenues dans les textes
	2.3. Présentation des itinérants au plan psychologique traits de caractère et de personnalité (qualités, défauts, etc.)	nature des expressions contenues dans les textes
	2.4. Présentation des itinérants au plan comportemental - attitudes et valeurs (vision de la vie, manière d'aborder les problèmes, etc.) - habitudes de vie (activités quotidiennes liées aux besoins de base ou autres) - rapport au travail (expérience de travail, vision du travail, etc.)	éléments des illustrations et nature des expressions contenues dans les textes
	2.5. Présentation des itinérants au plan social éléments d'information décrivant les populations itinérantes (âge, appartenance ethnique, sexe, etc.)	éléments des illustrations et nature des expressions contenues dans les textes

Tableau 2 : Composition de la grille d'analyse (suite)

Dimensions	Catégories	Indicateurs
3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société	3.1. Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat - éléments d'information sur les organismes d'aide (services, fonctionnement, fréquentation, etc.) - nature des relations entre les itinérants et les organismes (perception) - nature des relations mutuelles entre itinérants (perception) - modes d'intervention (type d'approche, actions entreprises, résultats, etc.)	éléments des illustrations et nature des expressions contenues dans les textes
	3.2. Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales - mode d'expression (présence ou absence de critique, type de critique, etc.) - nature des relations (perception) - modes d'intervention (type d'approche, actions entreprises, résultats, etc.)	éléments des illustrations ou nature des expressions contenues dans les textes
	3.3. Rapports des itinérants avec la société en général (médias, employeurs, salariés, etc.) - mode d'expression (présence ou absence de critique, type de critique, etc.) - nature des relations (perception) - modes d'intervention (type d'approche, actions entreprises, résultats, etc.)	éléments des illustrations et nature des expressions contenues dans les textes

CHAPITRE 3
LA DÉMARCHE D'ANALYSE

3. LA DÉMARCHE D'ANALYSE

L'application de cette grille d'analyse s'est effectuée d'une manière systématique à l'ensemble du corpus. Pour démontrer comment nous nous y sommes prise, nous avons cru utile d'ajouter une section présentant des exemples concrets de notre démarche. Nous apportons donc dans cette partie deux exemples de l'application de la grille d'analyse, de façon à rendre compte de la manière dont nous avons dépouillé, codifié et interprété le contenu des journaux. Nous avons choisi de ne présenter que deux exemples parce que nous ne voulions pas étirer inutilement une démonstration qui aurait pu devenir lassante pour le lecteur. Aussi nous n'avons pas, pour la même raison, reproduit les journaux en entier. Les quelques extraits que le lecteur sera invité à considérer sont toutefois très représentatifs du contenu habituel du journal, et l'on retrouve dans ces exemples des renseignements en quantité suffisante pour donner une idée précise de la manière dont a été menée l'analyse.

Pour le profit du lecteur, nous avons synthétisé, au moyen de deux tableaux, correspondant aux deuxième et troisième dimensions de notre grille, notre manière d'interpréter le contenu des textes et illustrations. Nous croyons en effet important de faire remarquer au lecteur, avant qu'il n'entreprenne la lecture des extraits de journaux, qu'un système de codification a été utilisé pour le classement des données dans les cas où nous étudions des éléments qualitatifs. Nous ne parlons pas ici de la première dimension de notre grille, qui comportait comme indicateurs des éléments quantitatifs tel le nombre de pages, mais des deuxième et troisième dimensions, qui comportaient, elles, l'analyse d'éléments textuels et iconographiques. Le système de codification est présenté à la page suivante et, à la lecture des exemples, le lecteur verra comment ce système de codification nous assiste dans notre analyse.

Tableau 3 : Le système de codification des données correspondant à la dimension de la grille : «Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants»

CATÉGORIES D'OBSERVATION	CODES UTILISÉS ¹⁴
1.Présentation de l'itinérance et de ses causes	«I» pour individuel «S» pour social
2.Présentation des itinérants au plan physique	«A» pour apparence «E» pour environnement
3.Présentation des itinérants au plan psychologique	«C» pour trait de caractère personnel
4.Présentation des itinérants au plan comportemental	«H» pour habitude de vie «Q» pour qualité personnelle «A» pour attitude et valeur «T» pour rapport au travail
5.Présentation des itinérants au plan social	«E» pour composition de la population

Tableau 4 : Le système de codification des données correspondant à la dimension «Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société»

CATÉGORIES D'OBSERVATION	CODES UTILISÉS ¹⁵
1.Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat	«O» pour informations sur l'organisme «D» nature des relations «M» pour mode d'intervention
2.Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales	«C» pour critique générale «CP» pour critique précise ou orientée «D» pour nature des relations «M» pour mode d'intervention
3.Rapports des itinérants avec la société en général	«C» pour critique générale «CP» pour critique précise ou orientée «D» pour nature des relations «M» pour mode d'intervention

¹⁴ Dans tous les cas, un signe positif «+», négatif «-» ou un «P» peuvent être ajoutés si l'élément rend un point de vue positif, négatif ou empreint de préjugés. D'autres symboles peuvent aussi être utilisés à l'occasion pour départager des informations au moment de l'analyse.

¹⁵ Idem.

3.1 PREMIER EXEMPLE

L'itinéraire, le journal de rue publié à Montréal, servira de premier exemple. Nous avons reproduit ici la page d'introduction, la page réservée aux camelots, ainsi que trois pages de contenu textuel général. Les pages 2 et 9 sont tirées du numéro de juillet et les pages 7, 11 et 24, du numéro d'octobre 1996. Les numéros indiquent bien entendu l'ordre de présentation des pages dans le journal.

Un camelot au repos

Comme plusieurs le savent, je suis camelot au journal *L'itinéraire* depuis le 1er mai 1994, à la station Berri-UQAM. J'ai cessé de vendre le 1er mai 1996 pour m'occuper de moi-même. Je suis à la Maison du Père et, maintenant, en route pour la ferme de la communauté religieuse.



En effet, j'ai fait une demande pour une thérapie qui se passe à D'Israëlie dans les Cantons de l'Est, sur une ferme. On s'occupe des animaux; on fait différents travaux. Je suis né à la campagne, alors c'est pas si dépayçant. Je me suis aperçu que j'avais besoin de retrouver ma santé physique et morale. Mes clients m'ont toujours encouragé à continuer mon travail, mais ce n'est pas toujours facile.

Le journal me permet aujourd'hui d'avoir beaucoup d'amis qui m'acceptent tel que je suis. Ça me permet de retrouver ma famille, mes enfants, d'avoir des buts dans la vie. J'ai toujours travaillé par périodes de quelques mois à cause de mes problèmes d'alcool. Je suis tanné de tourner en rond et j'ai hâte de travailler sur la ferme. Je reviendrai à mon poste du métro Berri-UQAM vers la fin du mois d'août.

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont permis de garder espoir, les travailleurs et travailleuses, les collaborateurs et collaboratrices du journal, les vendeurs les vendeuses, les lecteurs et les lectrices. Je vais essayer de vous écrire sur ce qui se passe à la ferme. Bon été à tous.

Mario Lanthier
Camelot au métro Berri-UQAM

La Place Émilie-Gamelin devient un parc Tasse-toé l'jeune!

En terme de réglementation municipale, il y a plus qu'une simple différence de sémantique entre les mots «place» et «parc».

Ce que l'on appelait la Place Berri, au moment de son inauguration, est devenue l'année dernière la Place Émilie-Gamelin, en souvenir de la religieuse surnommée la «Providence des pauvres», et qui avait fait construire à cet endroit, au siècle dernier, un accueil pour les plus démunis.

En mai dernier, la Ville a décidé que la Place serait désormais le Parc Émilie-Gamelin. Pour les autorités municipales, cela est un simple détail technique: le lieu public sera maintenant géré par le services des parcs.

Pour la plupart des gens, il est évident que le but de la Ville était de nettoyer l'endroit de la masse de jeunes itinérants qui s'y rassemblent toute la journée jusque tard dans la nuit. En transformant la place en parc, les jeunes doivent «vider la place» à minuit sous peine de se faire tasser par les «mononcles» du Service de police de la CUM.

Encore une fois, la Ville «déplace» les itinérants vers d'autres lieux publics jusqu'à ce que de nouvelles plaintes surgissent. Dans le tout premier numéro de *L'itinéraire*, en mai 1994, les architectes de la Place Émilie-Gamelin avaient précisé que cet endroit, compte tenu de sa localisation dans la ville et de la population qu'il dessert, ne serait fonctionnel que si la Ville prévoyait une programmation d'activités.

Parce qu'il ne se passe jamais rien à cet endroit, une foule de jeunes désœuvrés si rassemble, au grand dam des employés de bureau de la Place Dupuis. Ne serait-il pas plus judicieux d'utiliser cet espace public pour y organiser des activités qui rejoindraient ces jeunes, les occuperait, et attireraient leur attention vers des choses plus constructives?

Comme le dit l'expression populaire, Émilie Gamelin doit se «r'virer dans sa tombe» en voyant son nom associé à un lieu public marqué par l'intolérance sociale et l'abandon des jeunes à leur propre sort.

Serge Lareault, rédacteur en chef



1223, rue Ontario Est
Montréal (Qué.) H2L 1R5
Tél.: (514) 597-0238
Fax: (514) 597-1544
E-mail: itiner@cam.org
Site internet:
<http://www.v-planet/itineraire>

Le Journal *L'itinéraire* est produit et vendu en majeure partie par des personnes itinérantes, ex-itinérantes ou toxicomanes, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion future sur le marché du travail. Les articles écrits par des journalistes pigistes professionnels portent la mention «collaboration spéciale».

La formation professionnelle des travailleurs(euses) au journal *L'itinéraire* a été rendue possible grâce au support de la SQDM et de la CDEC du Plateau Mont-Royal/Centre-Sud.

Comité de direction: Alain Demers, Serge Lareault, Josette Bouchard. Rédacteur en chef: Serge Lareault. Adjoints à la rédaction: Richard Hétu, Nathalie Labonté, Christian Dupuy. Collaborateurs: Julie Leduc, Robert Beaupré, Gabriel Bissonnette, Gabrielle Girard. Illustrateurs: Pol Mail. Graphisme: Giroflée Ash, Serge Lareault. Promotion: Éric Climon. Relations publiques: Gabrielle Girard, Suzanne Caissy. Distribution: Josette Bouchard, Michèle Wilson, Gabriel Bissonnette, Claude Dubuc, François Thivierge. Adjoint administratif: Alain Demers. Photographe: Serge Lareault. Révision: Marie-Nicole Climon, Jean-Paul Baril. Mots-croisés: Denis Blanchard.

Imprimeur: Hebdo Litho. Tirage: 20 000 exemplaires vendus par des itinérants au coût de 1\$ dont 50¢ reviennent directement au vendeur.

Un abri sur Internet pour les itinérants

L'itinéraire veut créer un café-électronique pour les plus pauvres

Par
SERGE LAREAULT
RÉDACTEUR EN CHEF



L'itinéraire, c'est déjà un journal auquel collaborent les plus démunis. Dans ces locaux, apprentis-journalistes et camelots ont accès à Internet, peuvent entrer en contact avec plusieurs journaux de rue à travers le monde et consulter le site web du groupe. C'est aussi un Café sur la rue qui offre la chance aux démunis de se créer un nouveau réseau social. Le groupe communautaire à la base de tous ces projets caresse maintenant le projet de doter le Café d'ordinateurs branchés à Internet, ce qui permettrait aux pauvres d'avoir un lieu adéquat et abordable pour se familiariser avec cette nouvelle technologie qui est en train de changer le monde.

À L'itinéraire, il ne fait plus de doute que les nouvelles technologies aident les gens à se sortir de la misère et provoquent même des changements remarquables dans le comportement et le moral de bien des gens défavorisés. Nous avons vu des angoissés devenir plus calme et serein en apprenant à utiliser un ordinateur. Tout en reprenant confiance en elles, certaines personnes agressives ou déprimées, à force de se concentrer sur un appareil, oublient leur problèmes personnels et envisagent l'avenir d'un angle nouveau.

De plus, avec Internet, les collaborateurs du journal ont pu apprendre une foule de choses, s'initier au courrier électronique, s'ouvrir au monde quoi!

Fort de toutes ces réalisations, le groupe L'itinéraire veut rendre accessible à plus de gens les nouvelles technologies, spécialement le réseau Internet qui a tant à offrir.

Le projet «Un abri sur Internet» vise à installer trois ou quatre ordinateurs dans le Café sur la rue et offrir de la formation et de l'animation autour des différentes applications d'Internet.

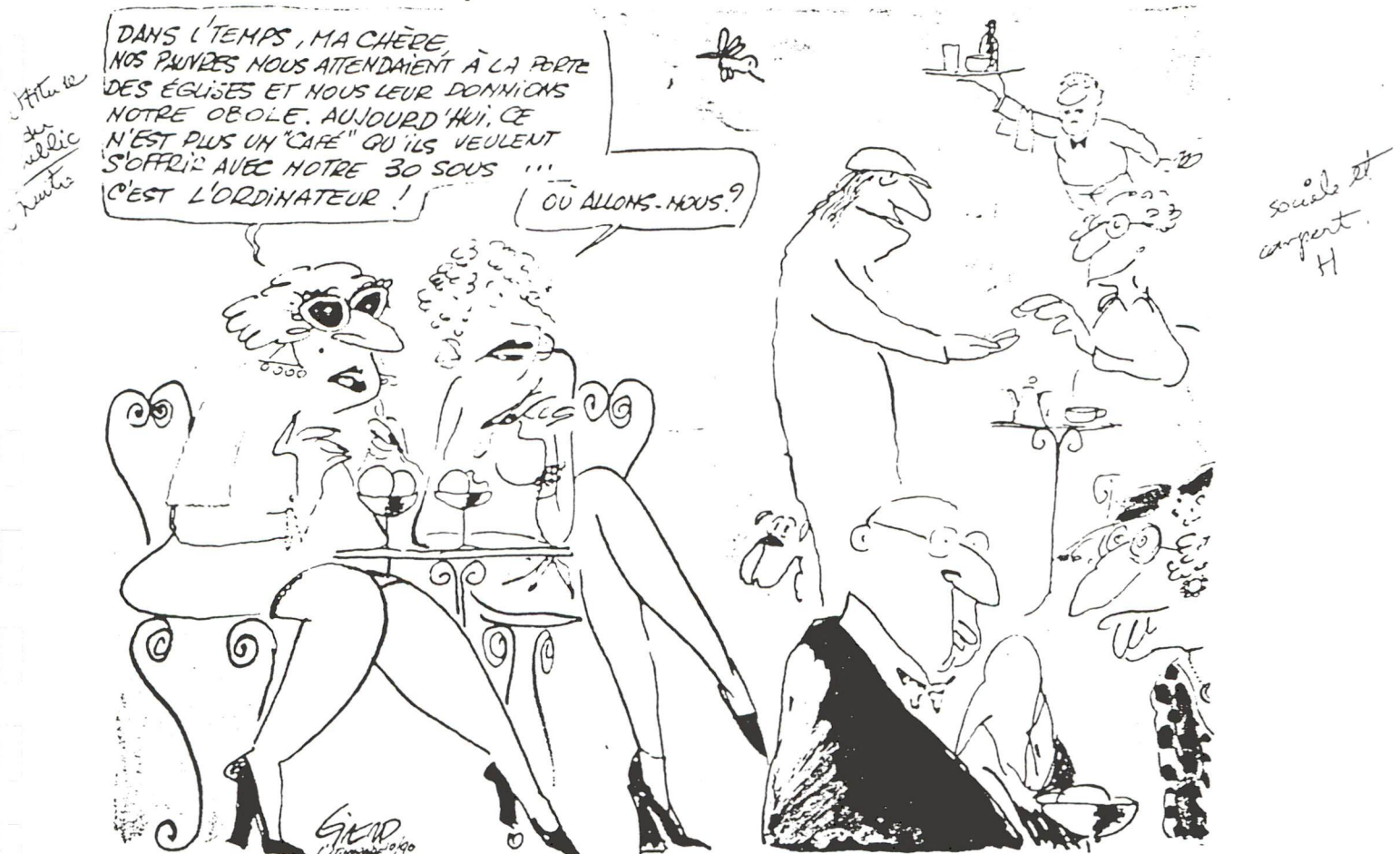
Il n'est pas évident pour une personne pauvre et qui se sent «nounoune» face à Internet de déboursier beaucoup d'argent dans un café-électronique traditionnel, luxueux, archi-branché.

L'itinéraire veut offrir ce service pour presque rien dans un lieu où les personnes démunies se sentiraient à l'aise.

Les camelots de L'itinéraire sont impatientes de voir ce projet se concrétiser, car ils aimeraient bien recevoir la formation qui pourrait briser leur isolement en leur permettant de communiquer avec le monde entier.

Notons qu'aux États-Unis, des itinérants sont devenus de véritables experts d'Internet grâce aux bibliothèques municipales et leurs programmes de formation au réseau Internet.

Suite page suivante



Grandeur des idéaux et démesure architecturale

Allô toit

Par
JEAN-MARIE TISON

«Y'a de la lumière dans le loyer, mais y'a pu, personne.» C'est par cette savoureuse expression (qui ne manque pas d'urbanité) que le grand Lucien, un des camelots de L'Itinéraire, a coutume de désigner une «soucoupe» ou si vous préférez quelqu'un qui en a perdu des «bouttes» et qui n'est plus que l'apparence de lui-même.

Les châteaux

Étrangement, je me fais la même réflexion lorsque je contemple les merveilles architecturales de certaines de nos institutions. La démesure qu'elles imposent au regard en arrive à me faire douter des valeurs réelles qu'elles sont censées incarner et qui ont présidé à leur construction. C'est un peu comme ces boîtes de céréales tellement plus attrayantes que les céréales qu'elles renferment.

Les maisons des horreurs

Les édifices à bureaux et les centres commerciaux, par exemple, témoignent, par leur prolifération et leur dimension de l'importance de la plus noble et accaparante activité humaine de notre civilisation : gagner et dépenser de l'argent, dans la mesure où nous dépensons dans l'un ce que l'on gagne dans l'autre. Ces géants incarnent de façon optimale l'utilisation de l'espace et le souci d'économie aux dépens de toute considération artistique. Mais se préoccupe-t-on de ce détail lorsqu'on va magasiner chez RONA?

Les prisons

Par contre, l'élaboration de certaines autres structures forcent l'interrogation. Je pense à ces forteresses immenses, à ces antimondes que sont les prisons. Sont-elles à la mesure de la grande valeur que nous accordons à l'honnêteté ou reflètent-elles au contraire son absence manifeste ou sa relative rareté dans notre société?

Je pense aussi à notre fameux «Palais» de justice. Mais comment en sommes-nous venus à nous persuader que la Justice nécessitait un palais avec sa cour? Il me semble qu'un HLM de la justice aurait bénéficié davantage de la confiance populaire...

C'est à croire que certains édifices renferment des univers clos, fonctionnant de façon autonome, selon leur propre logique, sans nous, en dehors de nous. Leur démesure force le respect et tient lieu d'argument. La gloire dont nous les auréolons nous leurre sur l'idée que nous nous faisons d'eux et nous rassurent sur nous-mêmes.

Les sanctuaires

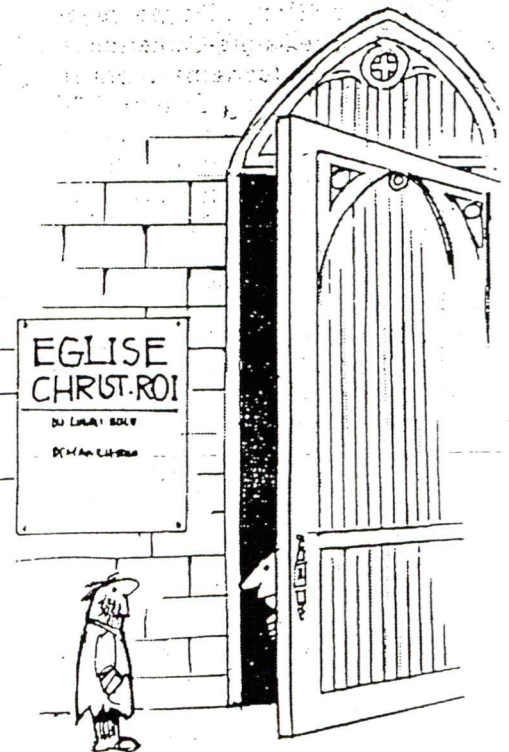
La démesure des stades (avec ou sans toit) sanctifie le sport et les dieux qui s'y ébattent, tout comme la démesure des centres commerciaux défie l'objet. Les colosses de briques et de béton nous illusionnent sur leur signification, un peu comme le parlement d'Ottawa tente de nous donner l'impression que le Canada est notre pays.

Y'a de l'espoir en ce qui concerne les cathédrales et les églises. Elles se vident, car Dieu n'y réside plus à temps plein, dit-on. Ça ne peut sûrement pas lui faire du tort de sortir prendre l'air, et de toute façon n'est-il pas chez lui partout?

Sans-abri

La plupart des peuples nomades ont été rapidement assimilés ou exterminés par les peuples sédentaires qui les considéraient primitifs en raison de l'absence apparente d'imposantes constructions semblables aux nôtres. Les pauvres nomades n'ont jamais pu convaincre les «civilisés» qu'ils vivaient une spiritualité au cœur de leur quotidien, que leur savoir se transmettait de façon naturelle et spontanée et qu'ils étaient habités par un sens de l'équité, où le «cambriolage» ne trouvait pas d'équivalent dans leur langage.

Aujourd'hui, au cœur de la ville, le sans-abri, l'itinérant, est devenu un nomade déphasé. Il hante le parvis de NOS églises, traîne dans NOS centres commerciaux, erre dans NOS parcs, s'endort dans NOTRE métro, congestionne NOS trottoirs et encombre NOS prisons. Bien qu'il soit un pur produit de NOS cités, nous considérons souvent qu'un être qui n'a plus de toit n'a plus de MOI non plus. Il n'est même plus un citoyen et à peine un être humain. Il n'est plus des nôtres et il jette une ombre sur nos vénérables monuments. Pourtant, certains d'entre eux ont l'audace de prétendre que ces monuments leur cachent le soleil. Peut-on les contredire?



C'est fermé. Si vous voulez
LUI parler, vous le trouverez
partout ailleurs!

nouvelle entente a été signée, cette fois-ci, avec le groupe Halte-Ressource. Enfin cette année, le Centre a choisi comme partenaire Au Coup de Pouce Centre-Sud. Au dire de Francine Gagnon, les diverses collaborations ont toutes été satisfaisantes. Là aussi, on affirme que le taux de placement des participants est en moyenne de 80%.

Une volonté politique contre l'exclusion

En dépit de ces succès tangibles, des nuages se pointent à l'horizon. Le désengagement progressif des fonds gouvernementaux à ces organismes en inquiète plusieurs. Pour Francine Gagnon, «le soutien de l'État est indispensable. Avec les résultats qu'on a, ce serait dommage de tout laisser tomber.» Même son de cloche pour Louise Saint-Jacques de La Puce. Celle-ci estime qu'un État qui abdique ses responsabilités sociales, coûte en bout de ligne beaucoup plus cher à la société qu'une volonté politique forte en faveur de ceux et celles qui luttent contre l'exclusion sociale.

Par ailleurs l'arrivée des nouvelles technologies de télécommunication (babillards électroniques, Internet, etc.) risque de provoquer une autre forme d'exclusion, dix ans après la première révolution informatique. Selon Louise Saint-Jacques, il faut craindre le pire, «une société à deux vitesses: ceux qui sont informés et ceux qui ne le sont pas. Il faut que ces réseaux-là soient investis par le milieu communautaire pour faire contre-poids, créer un contre-pouvoir, promouvoir une vision différente des choses.» Bref à l'heure où les gouvernements imposent des coupures aveugles

dans les budgets des groupes populaires, est-il raisonnable de leur demander sans cesse de faire de l'éducation et de la formation professionnelle, tout en limitant considérablement les moyens financiers indispensables à leurs missions? Poser la question, c'est y répondre.



Bonjour,

Afin de pouvoir toujours continuer à mieux vous servir, veuillez prendre note que nos bureaux sont maintenant situés au:

1012, avenue du Mont-Royal Est
Bureau #102
Montréal, Qc H2J 1X6
Tél.: (514) 521-9846
Télécopieur: (514) 521-0147

Nos heures d'ouverture sont du lundi au vendredi, de 9h00 à 12h00 et de 13h30 à 17h00.

Amicalement

Robert Perreault
Député de Mercier et
Ministre de la Sécurité publique



Le réseau d'aide

Aux personnes seules
et itinérantes de Montréal

94, rue Ste-Catherine Est
Montréal (Québec)
H 2 X 1 K 7
Téléphone: (514) 879-1949

Programme de
nutrition santé



Si vous êtes décidé
à perdre du poids, être
plus agile et fonctionnel!

Appelez-moi

Noëlla au (514) 975-9495

SALON JEANNINE

2112 AMHERST
MONTREAL

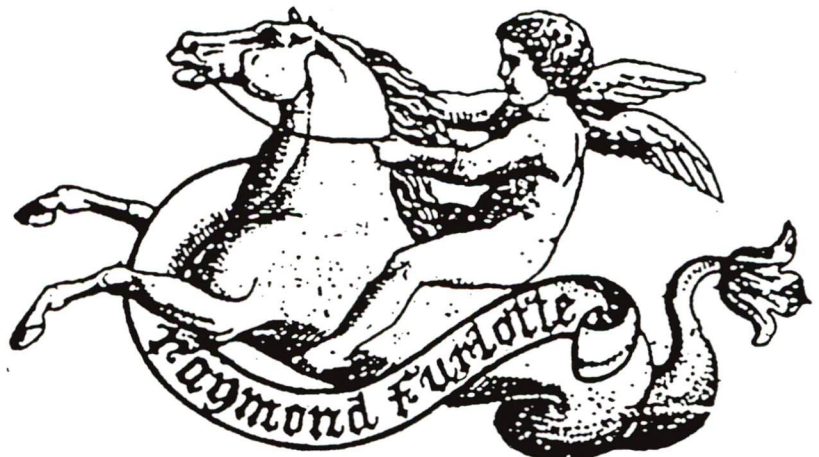
- Pose d'ongles
- Manucures
- Électrolyse
- Maquillage

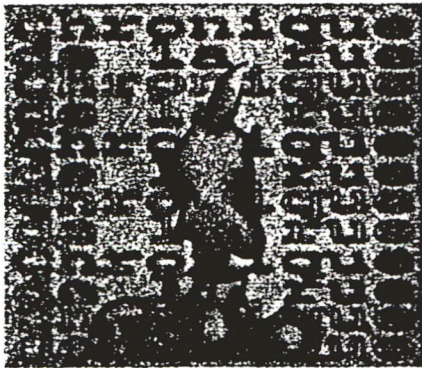


Ouvert du Lundi au Samedi

Coiffure à Domicile

521-4863





Ces pages sont
spécialement
réservées aux
écrits
des camelots de
L'itinéraire

Vendre *L'itinéraire* me redonne confiance

Mon nom est Gina et ça fait six mois que je vends le journal. J'ai maintenant mon petit spot, c'est le carré St-Louis et la rue Prince-Arthur. Avant, j'ai quêté pendant une bonne dizaine d'années sur la rue St-



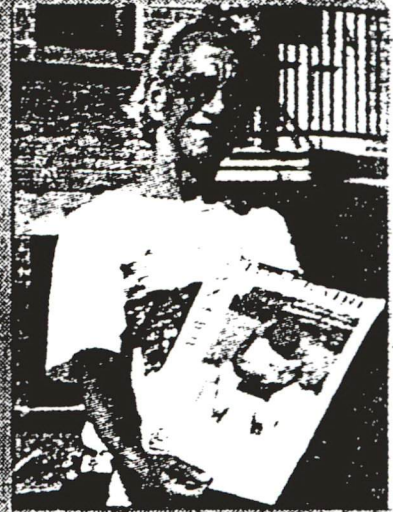
Denis. Je l'avoue: je vends le journal un peu partout. J'habite Pointe-aux-Trembles et j'essaie de le faire connaître dans mon quartier. Depuis que je vends *L'itinéraire*, j'ai une plus grande confiance en moi. Le journal m'aide beaucoup dans ma désintoxication. Je me sens plus autonome. Dès qu'une nouvelle parution sort, je la lis du début jusqu'à la fin sans passer aucune ligne. Ainsi je peux informer comme il faut ma clientèle sur le contenu de *L'itinéraire*. J'adore mon petit journal. Il me fait sortir de mon isolement. À 28 ans, c'est mon premier vrai travail et j'en suis très fière. Il me permet de communiquer avec le monde. Je vends parfois à des artistes comme Jean Leloup, Rock Larue et Michel Tremblay. Je travaille à mon compte car je commence quand je veux et je termine quand je veux, mais je dois avoir mes journaux à l'avance, soit avant 4 heures. J'aime beaucoup toute l'équipe du journal et aussi le Café sur la rue qui est notre centre de distribution. Je remercie particulièrement Mickey, car elle m'a fait connaître l'histoire du journal et du café.

Gina
Camelot Carré St-Louis

Le plus à l'ouest de l'île

L'itinéraire m'a rendu un fier service. Il m'a responsabilisé et m'a redonné ma fierté d'homme. Maintenant, je vois des portes s'ouvrir devant moi et j'ai découvert un nouveau sens à ma vie. Merci de votre encouragement précieux et de m'avoir attendu en grand nombre au coin des rues Peel et St-Catherine.

Votre ami, Rosaire



Richard n'a pas de «boss derrière lui»

Voilà plus de deux ans que Richard vend *L'itinéraire*. Avant d'être camelot, il a travaillé à plusieurs endroits. «Le plus longtemps que je suis resté à la même place, c'est huit mois. J'ai déjà posé des néons et des coupe-froid, fait du transport, de l'ouvrage général, de l'emballage de médicaments, du recyclage de métaux, etc. Souvent, on me prenait pour un robot, on me donnait des horaires de fou». À *L'itinéraire*, Richard se sent privilégié, il n'a pas de «boss» derrière lui. Il décide lui-même de ses heures de travail. «Je vends presque tous les jours, de 10 h à 16 h, au coin des rues Mont-Royal et Bordeaux».



C'est un camelot qui a conseillé à Richard de vendre *L'itinéraire*. «À cette époque, je me dopais et je buvais pas mal, parce que je sentais que ma famille me laissait tomber. Je recevais mon chèque chez un chum. Aujourd'hui, j'habite en appartement avec ma blonde et je fais partie de la fraternité des Alcooliques Anonymes avec ma soeur». Richard est pas mal fier de sa soeur qui, elle aussi, s'est sortie de la rue. Au sein des AA, on lui a confié des responsabilités: «C'est moi qui va chercher les nouvelles aux services généraux et je les retransmets au groupe. J'aimerais beaucoup devenir animateur et faire venir des conférenciers».

En vendant *L'itinéraire*, Richard reçoit plus de félicitations que de mauvais commentaires. «Malheureusement, y a encore des gens qui connaissent mal le journal et qui s'apitoient sur notre sort». Il essaie de lire *L'itinéraire* avant d'aller le vendre, pour mieux informer ses clients du contenu. «J'ai beaucoup de clients réguliers, qui me demandent souvent quand sortira le prochain numéro». Notre camelot aime aussi protéger son territoire et ne tolère pas beaucoup les vendeurs des autres journaux de rue.

«Si je me trouve un autre boulot, je vais avertir mes clients, indique Richard. Ne soyez pas inquiets».

1.Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal¹⁶

La partie en noir, comprise dans la bulle technique, à la page 2, indique que les itinérants peuvent avoir un rôle de vendeur ou de rédacteur à *L'Itinéraire* : «le journal *L'Itinéraire* est produit et vendu en majeure partie par des personnes itinérantes, ex-itinérantes ou toxicomanes [...] Les articles écrits par des journalistes professionnels portent la mention collaboration spéciale». Cette page d'introduction nous présente par ailleurs un texte rédigé par un itinérant, que l'on identifie et décrit en tant que camelot, mais que l'on publie en dehors de la page réservée habituellement aux camelots. Par contre, l'auteur de ce texte ne peut être considéré comme un membre de l'équipe éditoriale, car il est tout de même confiné au rôle de camelot et de rédacteur-témoin d'un jour. D'autres vendeurs de *L'Itinéraire* écrivent sur une base plus régulière. Ils signent leur texte de leur nom, parfois accompagné ou non du titre de camelot. La page 9 fournit un exemple de la publication d'un texte d'un itinérant.

Collaboration des itinérants

Les pages 2 et 9 du journal présentent un exemple de collaboration des itinérants au journal.

Traitement réservé à l'itinérance

Les pages de *L'Itinéraire* que nous avons reproduites présentent toutes des textes, des illustrations et, dans une moindre mesure, des messages publicitaires traitant du phénomène de l'itinérance.

¹⁶ Il est à noter que nous ne reprendrons pas, à partir d'ici, le système de numérotation rattaché aux catégories de la grille afin de ne pas alourdir le texte.

Représentation iconographique de l'itinérance

Nous voyons qu'un certain nombre d'illustrations montrées ici représentent l'itinérance. Les photographies reproduites en pages 2 et 24 présentent des camelots, des hommes et une femme, de différents groupes d'âge; les caricatures mettent en scène des itinérants, à l'apparence plus stéréotypée, dans deux situations différentes de relations avec leur entourage.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation des itinérants au plan physique

Au point de vue physique, deux aspects sont à étudier : l'image rendue par les illustrations et l'image rendue par les textes. Les photos des pages 2 et 24 montrent des camelots, surtout des hommes. Ils ont l'air fier, sont bien habillés et généralement souriants. Dans cet exemple, les itinérants ont une bonne apparence (A+), même s'ils se trouvent dans la rue, comme en font foi les photographies qui montrent des détails de leur environnement. Les caricatures, de leur côté, présentent un portrait physique des itinérants légèrement différent. Les personnages que l'on voit aux pages 7 et 9 sourient eux aussi, mais ils sont représentés d'une façon un peu plus négative et stéréotypée : cheveux longs ou visage mal rasé, grand pardessus un peu élimé. Dans ce cas, nous avons coté les illustrations AP parce qu'on fait appel, en décrivant l'apparence des itinérants, à des préjugés. Pourtant, les personnages gardent un air souriant, bien portant, même si l'un d'entre eux est confronté à un environnement plutôt hostile (E-), contrairement au deuxième (E+).

Présentation des itinérants au plan psychologique

Deux énoncés rendent l'image d'un certain isolement. À la page 7, dans la dernière colonne du texte, on parle d'une personne pauvre¹⁷ qui se sent «nounoune» face à Internet et qui n'a pas envie d'aller dans un café électronique luxueux et branché. Plus loin, on parle aussi du désir qu'ont les camelots de briser leur isolement et de communiquer avec le monde. Ces énoncés donnent des informations sur les traits de caractère et de personnalité des itinérants.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Certains extraits de textes nous donnent des indications quant à la manière dont sont représentés les itinérants au plan comportemental. L'encadré du bas, sur le côté droit de la page 24, présente le camelot Richard en ces termes : «il a travaillé à plusieurs endroits», «il se sent privilégié, il n'a pas de "boss" derrière lui [et] décide lui-même de ses heures de travail». Dans notre analyse, nous avons codifié ces énoncés T+, parce que le journal aborde l'aspect du rapport de l'itinérant au travail de façon plutôt positive par rapport aux idées reçues. Le journal propose en effet que les itinérants ne sont pas nécessairement des gens sans expérience. Ils ont un souci d'indépendance, certes, mais ils sont prêts à travailler.

Présentation des itinérants au plan social

La page 9 présente un aspect des caractéristiques sociales des itinérants telles que rendues par le journal. À gauche de la caricature, tout à côté de l'affiche, l'itinérant est décrit comme un «nomade déphasé» qui erre dans des lieux qui ne lui appartiennent pas. Selon notre analyse, cet énoncé porte le code «E», à laquelle nous avons ajouté un «I» parce qu'en plus de donner une information sur les caractéristiques de la population itinérante, il évoque

¹⁷ Le lecteur pourrait objecter ici qu'on ne parle pas directement d'itinérants, mais de personnes pauvres. Pourtant, il s'apercevra, à la lecture complète du texte, que le journal parle d'un projet de Café Internet conçu par le groupe communautaire L'itinéraire, qui oeuvre auprès des itinérants.

l'isolement. Nous avons considéré que le journal présentait ici les itinérants comme des êtres isolés, en marge de la société.

Par ailleurs, la dernière phrase, comprise dans ce même texte, apporte une image différente. On dit qu'aux États-Unis, des itinérants sont devenus des experts d'Internet, ce qui signifie qu'ils ont en quelque sorte vaincu leur isolement. La caricature de la page 7 évoque la même idée, présentant un itinérant qui n'est pas seul, mais dans un café, parmi des gens à l'allure sympathique. Ces exemples montrent à quel point l'analyse de contenu peut être fine. Il reste que dans l'analyse globale de *L'Itinéraire*, nous cherchons à faire ressortir des tendances, et non des détails et des nuances. Or, comme nous le verrons plus loin, *L'Itinéraire* ne véhicule pas, dans son ensemble, de contradictions importantes quant au portrait qu'il dresse des itinérants.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapport des itinérants avec leur milieu immédiat

La page 7 présente un exemple de la façon dont *L'Itinéraire* traite des rapports entre les itinérants et leur milieu immédiat, représenté ici par un organisme d'aide, soit le groupe communautaire qui est à la base de la création du journal lui-même. On présente d'abord l'organisme (O), en expliquant ses objectifs et en apportant un exemple concret d'une action entreprise (M pour mode d'intervention). Cette action a des résultats positifs, comme on le montre dans le deuxième paragraphe. Ainsi, on apprend que les itinérants qui ont la chance de se familiariser avec Internet deviennent plus calmes et plus sereins; ils oublient leurs problèmes et envisagent mieux l'avenir. Ce n'est pas tout, car il semble important pour le journal de préciser - il en parle deux fois dans le même texte - que, grâce à Internet, les itinérants peuvent reprendre contact avec le monde. Ainsi, on parle dans *L'Itinéraire* du

travail utile que fait un organisme, travail qui s'organise dans la communauté, mais qui permet une ouverture sur le reste de la société.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

L'éditorial de la page 2 fait état d'un type particulier de relations (D¹⁸) entre les jeunes itinérants et les autorités municipales. Il pose un regard critique sur une situation bien particulière (CP). On reproche à la Ville de vouloir «nettoyer» certaines places publiques où les itinérants se rassemblent, utilisant pour ce faire les services de police. Le journal critique cette façon d'agir, mais il propose également une solution (M pour mode d'intervention), celle de se servir des places publiques comme de lieux de réunions et d'activités pour les jeunes.

Rapports des itinérants avec la société en général

On parle, dans ce même éditorial de la page 2, des rapports entre les itinérants et la société dans son ensemble. Un glissement s'effectue, vers la fin, qui fait qu'on ne pointe plus la Ville, mais la société en tant qu'entité abstraite. Ainsi, on dit qu'un lieu public est marqué par «l'intolérance sociale et l'abandon des jeunes à leur propre sort», ce qui correspond à une critique générale négative (C-). Un autre article, à la page 9, rend compte de la même intolérance, voire du mépris ressenti face aux itinérants. La nature des relations est donc vue comme étant négative (D-). L'auteur du texte utilise le pronom de la première personne du pluriel pour signifier que la possession des choses et des structures ne saurait revenir à des gens sans toit. Ainsi, l'auteur reproche à la société - cette fois aussi de manière générale - de placer les itinérants complètement en marge (C-). La caricature à la droite de ce texte fournit d'ailleurs un exemple de cette attitude.

¹⁸ Nous utilisons ici la lettre D de façon arbitraire, parce que la lettre R est déjà employée en référence à la résistance, comportement que nous tenons à relever à part, pour les raisons que nous avons déjà expliquées.

Enfin, il y a dans cet exemple une représentation particulière des rapports entre les itinérants et le grand public. Elle se retrouve à la page 7. Les deux personnages de la caricature ont une conversation qui semble démontrer une certaine incompréhension des besoins des itinérants. Nous avons donc coté l'énoncé contenu dans le phylactère «N-».

Cette démonstration ne rend bien entendu qu'une image partielle de ce qui caractérise *L'Itinéraire* au plan des orientations rédactionnelles choisies pour parler de l'itinérance, des itinérants et de leur rapport au monde. Une synthèse complète de l'analyse de *L'Itinéraire* est présentée dans la partie «Analyse des journaux de rue».

3.2 DEUXIÈME EXEMPLE

The Big Issue, le journal de rue publié à Londres, servira de deuxième exemple à la démonstration. Les pages que nous avons reproduites sont tirées du numéro paru la semaine du 29 avril au 5 mai 1996, pour les pages 17 et 22, et du numéro publié la semaine du 25 novembre au 1^{er} décembre 1996, pour les pages 3, 18 et 19.

the Issue

THE BIG ISSUE was set up in 1991 to give homeless people the chance to earn an income. It campaigns on behalf of homeless people and highlights the major social issues of the time. It also allows homeless people to voice their views and opinions...

BECOME A VENDOR, you must be homeless, ex-homeless or vulnerably housed. However, we recognise that many homeless people being housed is only the first stage in getting off the streets. Therefore, if a housed vendor needs to continue selling The Big Issue we allow them to do so.

VENDORS BUY the magazine for 35p and sell it to the public for 80p. All vendors receive training, sign a code of conduct, and can be identified by logos with photos.

PROFITS from sales and advertising are mandated to The Big Issue Foundation, the charitable wing which funds our housing, training and employment initiatives.

IF YOU ARE approached by anyone requesting donations for The Big Issue please do not give. We do not collect money from the streets, we only sell the paper.

SEPARATE EDITIONS of *The Big Issue* is distributed from offices in London, Brighton, Bristol, Bath, Taunton, Exeter, Plymouth, Birmingham, Coventry, Nottingham, Bournemouth, Ipswich and Colchester. There are separate editions in Wales, Scotland and the North.

If you have any complaints about vendor behaviour, ring our Vendors' Support Team, tel: 0171-490 4127.

See pg 46 for regional numbers

If you have any queries about *The Big Issue*, call: 0171-418 0418

See page 46 for contact list
Advertising: 0171-418 0423

ABC
AUDIT BUREAU OF CIRCULATIONS
London ABC: 132,787
UK NRS: 824,000

AWARDED

Best Magazine 1995 in the Campaign for Racial Equality's Race in the Media Awards

Editors' Editor of the Year 1993 by the British Society of Magazine Editors

Selected as a Global Urban Best Practice at the Habitat II Conference in June '96

Cover: photo David Giles



Above: Budget blues page 10, below: Tricky page 28



THE BIG ISSUE

58

FEATURES

10 Cover Story: Fat Chance, Chancellor

The hidden economic reality behind the Budget hype

12 Hollywood's Maverick Player

The 71-year-old American film director Robert Altman

16 I Can't Tell My Child He's HIV+

One woman's story of passing HIV onto her son

18 Give Me A Home For Xmas

A rough sleeper talks about what Christmas means to him

NEWS

4 News

The asylum seekers being deported to Zaire

6 News: Take Two

Paul Sussman's Mad World

8 True Stories

Why the broadsheets are waking up to Rupert Murdoch's broadcasting monopoly

PREVIEW

This week in books, film, art, music, clubs and theatre

from Page 20

Roddy Doyle talks about the film of his book *The Van*, *I Shot Andy Warhol*, and the latest film, book and music releases

REGULARS

37 Recruitment

Check out the latest jobs on offer

45 Endgame *Big Issue* brainteasers

46 Letters

INITIATIVE

Social action in action

40 Home & International

Big Issue buddies plus the reality behind Greece's holiday idyll

42 Street Lights

Homeless writing from around the country

44 Missing

Have you seen any of these people?

COMING NEXT WEEK

Skin from Skunk Anansie plus an asylum seeker's Christmas

Will YOU join the Campaign to protect homeless people's rights?

59

This week the House of Commons votes on legislation that could have harmful consequences for homeless people. Shelter and many other housing organisations and charities including the Big Issue have been lobbying MPs to support amendments to the Housing Bill.

AN OPEN LETTER TO ALL MEMBERS OF PARLIAMENT

Dear Member of Parliament

I am writing to ask for your support for amendments to homelessness clauses in the Housing Bill, which will go to the vote this week. In Shelter we are deeply concerned that the proposals in the Bill will cause serious and unnecessary hardship to homeless families who urgently need secure permanent homes.

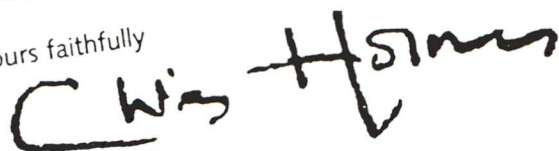
David Curry, the Housing Minister, has announced a number of amendments which allay some of our fears. We believe, however, that further changes are essential if these provisions in the Bill are to meet the Government's stated aim of ensuring that social housing is allocated to those with the most serious long term need.

Our main concerns are:

- Homeless people will no longer be given "reasonable preference" in the allocation of social housing. This will increase the cost of housing benefit because more homeless people will be housed in the expensive and insecure private rented sector.
- The safety net for vulnerable homeless people will be removed on the basis of their immigration status. The impact will be devastating and could result in vulnerable people living on the streets.
- Local authorities will have to accommodate homeless people who are in priority need and not intentionally homeless for only two years. Homeless households need a permanent home to ensure stable families and communities.
- As the Bill is currently drafted, local authorities will simply be able to give homeless applicants a list of private accommodation in their district if they decide that there is a suitable supply.

It is still not too late to stop the damage that will be caused if these proposals become law. For the sake of homeless families now and in the future, please think about how you vote.

Yours faithfully



Chris Holmes
Director

Shelter
THE NATIONAL CAMPAIGN FOR HOMELESS PEOPLE

**We hope
YOU will
give us your
support by
sending
back the
coupon on
the right**

**YES I will join the Campaign to protect
homeless people's rights.**

Please enrol me as a Shelter Campaigner _____

Title _____ First Name _____

I enclose a gift of £15 _____ £20 _____

Surname _____

£25 _____ £30 _____ I prefer to give £ _____

Address _____

(Please make cheques payable to Shelter)

If you would prefer not to receive information
from other like-minded organisations

please tick here _____

Telephone _____

Shelter, Room 15, FREEPOST London EC1R 1ND

Give me a home f

Christmas stories

1. The rough sleeper

In the first in a new series on the hidden face of Christmas in Britain

Nick Morgan meets Ian, a schizophrenic rough sleeper

“Can you spare any change please?” Ian is sitting on the south side of Waterloo foot bridge in London. It's early evening and the damp night air is creeping in. Blankets and a sleeping bag cocoon his body, but the skin on his face looks pale and cold. November is cold enough to kill rough sleepers but a whole month early for public Christmas spirit.

Ian lives in Waterloo's cardboard city. Although he is only 30, his face has been prematurely aged by 15 years of street life. He is not an alcoholic, nor does he take illegal drugs. But he does have a long history of mental illness and was diagnosed as schizophrenic five years ago, after getting into a fight. His condition is now controlled by a prescribed injection once every two weeks.

Ian finds it difficult to remember his last family Christmas. He can just recall it, 20 years ago. While his mum and dad were still sleeping he raced his brother and three sisters to the Christmas tree and ripped open his presents. In the evening there was turkey and Christmas pudding. It was, in short, a traditional Christmas.

“A year later things had changed,” he says. “My mum died suddenly and – I suppose out of shock – I just lost all interest in everything. My family life suffered and my academic work suffered. By the time I was 14 I'd finished with school. The following year I was living rough on the streets.”

Ian spent the next 10 years sleeping rough and begging. It was a

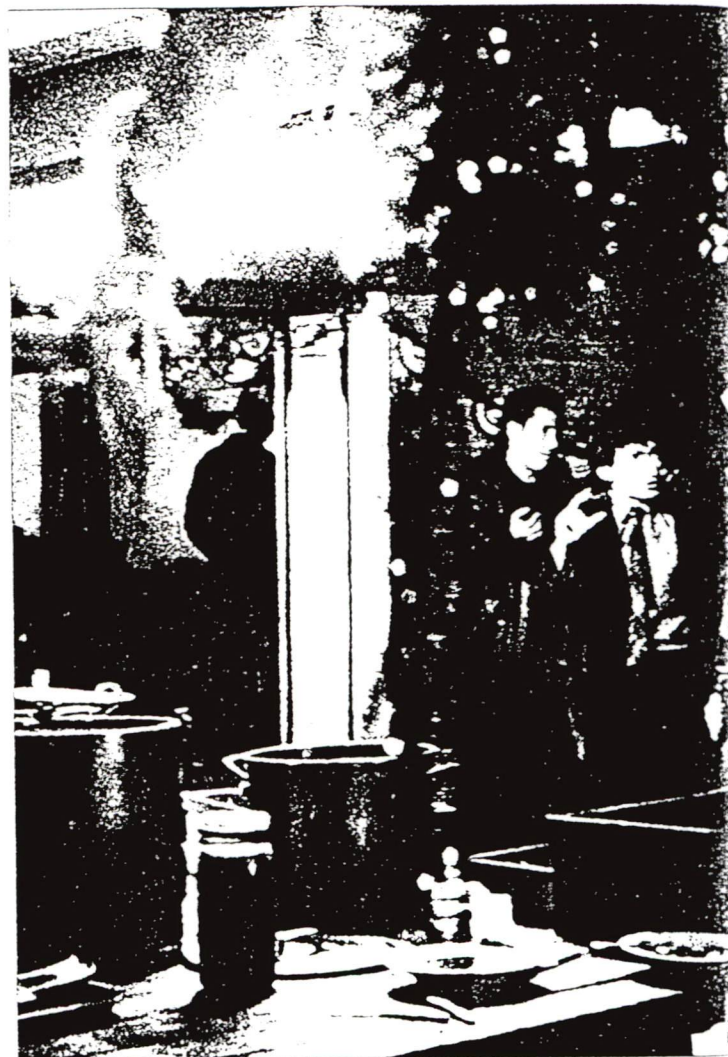
was 25 that started to change. People continued to walk by as they had before but now he heard them say comments about him, which began to make him paranoid. Then he heard voices in his head telling him to thrash out, which he did. He was arrested after hitting a member of the public and then diagnosed as schizophrenic.

“I've done some things that are very bad,” he says, “but it's not because I'm a bad person, it was because I was ill. I've now got what the doctors call an insight into my condition, which is very positive. If I could live in a house I think my condition might improve. Out on the streets I can feel it getting worse.”

Just over two years ago, while Ian was sleeping rough, he met a woman called Ann. “She became pregnant and 13 months ago I became a father, which was wonderful. Ann now lives in a one-bedroomed flat in north London with my kid. I don't see Ann as a girlfriend any more.” He rolls up his sleeve to show me a tattoo of Ann's name. He says that he would not ask her for help because her flat is small and they have now split up.

Ian says that he could never ask his father for help either, but refuses to explain why. As for his sisters and brother, “they have supported me in the past and I have behaved very badly. I don't want to be a burden to them – they have their own lives.”

“I know it's my pride that won't let me go to them for help,” he continues. “I was born here, lived here all my life and it's my right to



Crisis provides food, shelter and clothing over the Christmas period

council says I just have to wait like all the rest.”

An ideal Christmas for Ian would be spent in his own home, with friends, watching television and with enough money coming in to pay the bills. “Maybe then I could go on a lower level of drug,” he says. “I know that I won't get better if I

continue living out on the streets.”

“I should be entitled to sickness benefits, because I am mentally ill, and I should get Housing Benefit, but without an address I can't get anything. Normal people just can't imagine what it is like to be schizophrenic. I would rather die than go through that again.”

“Since I started sleeping on the streets, Christmas has meant living in squats, on friends' floors or going to charity shelters. I really don't know what I will be doing this year”

rough sleeper
public
city

rough
sleeper
city

Moyra Percival

council
shelter

or Xmas



"Since I started sleeping on the streets, Christmas has meant living in squats, on friends' floors or going to charity shelters," he says. "I really don't know what I will be doing this year. Perhaps I will go to one of Crisis' Open Christmas shelters."

In addition to its year-round work for the homeless, Crisis opens special Christmas shelters between December 23-30. This year it expects to help over 2,000 homeless people in London alone. Crisis provides food, medical attention, a chiropodist, clean clothes and advice for finding a house.

"Perhaps the most important thing is companionship," says Crisis chief executive Mark Scothern. "Christmas is seen as a family time and so homeless people, who have often lost contact

with their families, are particularly vulnerable. Our shelters are, without doubt, life savers."

● **The Big Issue Foundation** aims to help homeless people move off the streets, into a home and into a job or training. If you would like to help see the coupon on page 41.

● **Crisis** needs donations of shoes, warm clothing, towels and other essential items as well as volunteers. If you can help call 0171-377 0489. Donations of money to Crisis can be made by freephone on 0500 109999.

Next week an asylum seeker's Christmas story.

Sunday 1st December 1996

SPARE A THOUGHT...

for the thousands of men, women and children who have died of AIDS ... for the thousands of people around the world infected with HIV ... for those who are attempting to halt the spread of HIV and AIDS and find a cure ...

SPARE SOME CHANGE...

to help fund AVERT's medical research projects

For ten years AVERT has been funding AIDS medical research and has been one of the leading contributors to AIDS education.

We need your help to continue our work, so please spare some change this World AIDS Day... Help us to move one step nearer to finding a cure for AIDS.



If you can help with a donation and/or would like further information about AVERT's work, please complete this coupon clearly in BLOCK CAPITALS and send it to:

AVERT, 11-13 Denne Parade, Horsham, W Sussex, RH12 1JD.

☐ I enclose my donation of £..... ☐ Please send me more information (payable to AVERT)

Name: MR, MRS, MISS.....

Address:.....

Postcode:.....

B/ISS

AVERT, 11-13 Denne Parade, Horsham, West Sussex RH12 1JD

Registered Charity No. 296357

Last night on the street - Today, both safe in St. Mungo's

It probably says a lot about St Mungo's that when we take people off the street, we find room for their best friend too. Being in St.

Mungo's means a clean, warm bed in a safe haven. It means decent treatment and friendly, acceptable help. There never has been any taint of chilly, Victorian charity about St Mungo's. It's probably one of the reasons why the Association has been so successful over the years. But that very success has brought its own problems. Demands on us grow year by year. People who were in long stay mental institutions are now semi-permanent guests in St Mungo's hostels. We make it our policy not to turn anyone away from our direct access hostels if it can be avoided. And once we accept people we do all we can to rehabilitate, retrain and resettle them. So we have set ourselves very high standards indeed. Will you help us maintain those standards? We would be so grateful and so would the homeless of London, not to mention their dogs. Please would you send whatever you can afford, with the coupon below, to:

St Mungo's, Room B, Atlantic House,
1-3 Rockley Road, London W14 0DJ.



StMungo's

*A charity exempt from registration.
Registered Friendly Society no. 20598R.*

I should like to support St Mungo's work with the homeless of London and I enclose a cheque/po for £..... or please debit my Visa / Access card no..... Exp. date..... Signed.....

Name (please print).....

Address.....

If you can't help us at the moment, do fill in and send the coupon and we will keep you informed of our work. Thank you

Street Lights

The Voice of Homeless People

Street Poetry

THE MAN WHO FELL FOR NO. WON

Was the man to win for winning's sake,
And lose track of the game he wished to take,
He was then the man who lost his grace,
And lost the race for racing's sake.

DAVE LYCETT GREEN

BEYOND THE VEIL

Welcome to the Pleasure Dome,
The wise man said to me,
And enter at your risk, for here,

Are many sights to see.

Disappear on waves of joy,
Or find yourself in pain,
Where lust conspires to formulate,
The ultimate in gain.

Are you ready? There's no charge,
Experience awaits,
For mind and body fuse now,
And will capitulates.

You've lost yourself to find yourself,
So do not be afraid,
For you knew all the risks

there were,
Before the price was paid.
ANT

IN MEMORY OF A DEAR FRIEND

We lost a dear friend,
In a traffic accident,
Last year,
On the fourth of May.

The Writing Group still think of you,
Although one year has passed by.

This and every day,
We will never say,

Bye bye,
To our dear Kate.
GEORGIE MAC

LUNAR SEA

Shall we walk along the beach said the fiddler crab.
Waving from the door of his mobile prefab,
I cannot said the starfish through numb aquatic lips
I am climbing this rock to watch the lunar eclipse,
The word from a passing seahorse with a yellow balloon,
Is tonight we may observe the dark side of the moon
Well, ta ta said the fiddler and mind that rock's not slippery,
Wrap yourself up warm, the night air can be quite nippy,
So the starfish climbed the rock and sheltered in a crack,
But missed the main event because everything went black,
Then drifting on the breeze came a mournful tune,
And a voice sang strike a light mate, the whale's swallowed the moon.
HARRY O

Testing times

I UNDERSTAND that the IRA is resuming hostilities again – what are we in for? What is the Government going to do about the situation – it would appear very little.

They say it's not their fault that negotiations have broken down. The IRA will not talk – will not do as they are told more to the point.

It's interesting to note that over the years there have been many factions throughout the world that have been brought to the negotiating table and agreements reached without having to surrender weapons first! Why is the IRA so different?

I would personally suggest that the Government does not want peace.

Some time ago I was talking to a very high-ranking army officer, and at one point I asked him about Ireland. I asked why we did not get out of Ireland and leave them to it. His answer I did not expect. He told me that the army did not want to get out. It was

the only training and hardening ground it had to train the troops for aggressive and hostile situations, giving them the opportunity to become accustomed to a war-like situation. This makes sense. Wars involving Iraq and Argentina were a prelude to other wars. The information and experience gained were invaluable to the military, testing new weapons and equipment.

Now we have Bosnia. Thousands of troops have been sent to keep order, far more than I would think necessary. Could it possibly be that Russia is still a very powerful country, and they want a buffer between Russia and ourselves?

Hitler proved war is a very quick remedy to cure malady. It provided work and gave people what they wanted – money and social standing. Is Russia considering a similar solution to its problems. Only time will tell, but let's hope it's not in our time.

MARK BOWDEAN

Star Vendor

THIS WEEK'S Star Vendor is Neil, Vendor 554, who sells outside Sainsbury's in Cambridge.

Neil was nominated by an amazing 31 people, 28 of them from Sidney Sussex College who said: "He is one of the most cheerful people we have met. No matter what the weather is, he has something nice to say to everyone, even to the people who don't buy the paper from him."

Gaynor Smith said of him: "Neil radiates cheerfulness – no mean feat in sub-zero temperatures when sales must have been low. He has a sense of humour and an engaging smile for everyone. It is a real pleasure to be greeted by him like a long-lost friend."

Jane Turner said: "He is patient despite rude people and has an aura about him that makes me feel chirpy."

● If you would like to nominate a Star Vendor, please send details of their pitch, badge number and name to *The Big Issue*, Fleet House, 57-61 Clerkenwell Road, Farringdon, London EC1M 5NP.



1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

La page de présentation comprend, dans la partie de gauche, l'énoncé de mission du journal; on y précise également quelle en est l'orientation. Ainsi, *The Big Issue* vise à offrir une source de revenus aux itinérants. D'une part il se donne comme mission de promouvoir les intérêts des itinérants et d'autre part il vise à amener sur la scène publique les grands débats sociaux de l'heure. Le journal se veut également un porte-parole des itinérants. Il permet aux itinérants, comme le précise la page de présentation, d'exprimer leurs opinions et leur vision des choses. Les collaborateurs itinérants ne font cependant pas partie de l'équipe éditoriale du journal, car leur rôle est, dans l'énoncé de mission, clairement établi : les itinérants sont des vendeurs. Ils peuvent toutefois devenir rédacteur d'un jour, comme en fait foi la page 22, qui présente la chronique «Street Lights».

Collaboration des itinérants

Dans la chronique «Street Lights» que nous avons reproduite, on peut lire un poème, un texte qui présente le portrait d'un vendeur et également un texte d'opinion. *The Big Issue* a ceci de particulier qu'il publie, dans sa chronique réservée aux camelots, des textes dont les sujets vont au-delà de l'expérience de vie. Il reste que, contrairement à *L'Itinéraire*, *The Big Issue* limite la participation des itinérants à cette seule chronique, bien que le journal compte à chaque parution au moins 48 pages.

Traitement réservé à l'itinérance

Le reportage que nous avons inclus dans notre exemple est l'un des seuls qui, dans le numéro du 25 novembre du journal, traite de l'itinérance. La page 3 montre le sommaire du numéro. Le lecteur pourra constater le mélange des sujets : on traite d'itinérance par l'intermédiaire des dossiers sur l'économie et sur le temps des Fêtes; on présente un exemple

d'action sociale en faveur des itinérants et on annonce la chronique des camelots. On parle également de santé, de cinéma, de politique et de communication. Il s'agit donc d'un contenu très varié, et le thème de l'itinérance est traité comme un sujet parmi d'autres. On retrouve dans ces pages un engagement actif dans des questions d'intérêt pour les itinérants, comme en témoigne la page 17 où l'on reproduit une lettre envoyée au Parlement dans le cadre d'une campagne pour la défense des droits des itinérants.

Représentation iconographique de l'itinérance

On observe dans cet exemple quelques illustrations de l'itinérance. La caricature de la page 3 montre deux itinérantes adossées à la devanture d'un magasin. On voit, sur la photographie reproduite à la page 22, un jeune vendeur du journal.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

On rapporte, à la page 18, à la fin de la première colonne de texte, que le jeune itinérant s'est retrouvé à la rue à la suite du décès de sa mère et des conséquences que cela a entraînées dans sa vie. C'est une cause individuelle (I), même si la personne ne peut être tenue directement responsable. Une autre cause est, elle, directement liée à la décision personnelle (I), celle de ne pas vouloir demander d'aide. Mais cette responsabilité personnelle est diluée, en raison des causes sociales (S) que l'on donne à l'itinérance. Ainsi, on rapporte, qu'il n'y a pas assez de logements sociaux (le jeune itinérant figure sur une liste d'attente), et qu'il est impossible, pour quelqu'un qui n'a pas d'adresse, de recevoir une allocation pour le logement. Le fonctionnement de la société est ici mis en cause, et non la personne. Une autre preuve est apportée avec la publication de la lettre de la page 17, lettre par laquelle on critique les dispositions de la loi sur le logement.

Présentation des itinérants au plan physique

On retrouve dans les extraits reproduits de *The Big Issue* quelques éléments, autant visuels que textuels, qui nous donnent des indications quant à la façon dont le journal perçoit les itinérants du point de vue physique. La caricature de la page 3 montre deux femmes, assez jeunes semble-t-il, assises devant la porte d'un magasin. Il y a dans cette caricature des éléments qui correspondent à l'idée que l'on se fait généralement de l'apparence des itinérants : l'un des personnages porte des gants troués, l'autre est emmitouflé dans un sac de couchage, et un chien l'accompagne. Nous avons classé la description donnée par cette caricature comme étant neutre, donc ne faisant pas référence à des préjugés (cote A). La photographie montrant un vendeur, à la page 22, rend par contre une image positive de l'apparence des itinérants (A+), ou du moins des camelots. On voit en effet un jeune homme souriant et chaudement habillé. Cette photographie, comme c'était le cas pour la caricature, ne donne pas l'impression que les personnes souffrent d'un environnement hostile. Nous avons donc apposé la cote «E+» à ces énoncés.

Cependant, le texte reproduit à la page 18 donne une description tout autre. L'itinérant que l'on y présente, au moyen des énoncés textuels, semble se trouver dans une situation plus dramatique que ceux que nous avons «rencontrés» via les illustrations. À la manière de l'itinérante de la caricature, le jeune homme est enroulé dans un sac de couchage et dans des couvertures. Ce que l'on précise, c'est qu'il souffre du mauvais temps et que son visage est pâle et froid. On ajoute que le jeune homme paraît avoir vieilli prématurément en raison de sa vie dans la rue, et qu'il souffre de maladie mentale. Son environnement à lui est donc hostile (E-) et son apparence semble nettement mauvaise (A-).

Présentation des itinérants au plan psychologique

Les pages que nous venons d'analyser sont riches en descriptions des itinérants au plan psychologique. Ainsi, la caricature montre une femme qui a de l'humour. Nous avons là une

description d'un trait de caractère personnel positif (C+). Le jeune homme présenté à la page 18, par contre, est décrit psychologiquement d'une autre manière. Après avoir précisé qu'il ne prend ni drogue ni alcool, mais qu'il souffre de maladie mentale, on décrit en quoi sa maladie l'atteint dans son quotidien: la schizophrénie lui fait entendre des voix et commettre des actes violents. Ces traits de caractère paraissent négatifs (C-). Pourtant, l'on pourrait aussi croire que *The Big Issue* cherche à adoucir une image négative des itinérants en expliquant et en justifiant les causes de leurs comportements.

Par ailleurs, l'itinérant que l'on présente à la page 18 semble se rapprocher du portrait que l'on fait généralement des itinérants dans les médias traditionnels : il se tient loin des siens par principe; il ne veut ni déranger les gens qu'il connaît ni se blesser lui-même dans sa fierté en demandant de l'aide, d'autant plus qu'il sait avoir commis dans le passé des actes répréhensibles. Dans un autre énoncé, on rapporte que le même itinérant a peur, en restant seul dans la rue, que sa santé mentale ne se détériore. En ajoutant cette information, *The Big Issue* va plus loin que les idées reçues, il va même à l'encontre du préjugé selon lequel les itinérants sont des êtres inconscients. Pour ces raisons, nous avons coté cet énoncé concernant la conscience de l'état de santé C+ (le poids de la cote C- attribuée aux énoncés précédents s'en trouve du fait atténué).

Présentation des itinérants au plan comportemental

Les illustrations, et surtout les énoncés textuels, nous donnent certains indices quant aux habitudes et aux conditions de vie des itinérants. Ainsi, on voit que ceux-ci ne restent pas nécessairement seuls (habitude notée «H+»). Les itinérantes de la caricature se tiennent en effet à deux, en plus d'avoir un chien. On peut par ailleurs supposer que ces mêmes itinérantes mendient et qu'elles coucheront dans la rue, tout comme le jeune homme dont on parle à la page 18, qui précise lui-même qu'il dort aussi parfois dans des immeubles inhabités, chez des amis, ou encore dans des refuges.

Présentation des itinérants au plan social

Les textes et les photographies fournis en exemple nous apprennent certaines choses sur la composition de la population itinérante. L'on voit que cette population est composée d'hommes aussi bien que de femmes, et qu'elle peut aussi être assez jeune.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

La lettre appuyant la campagne en faveur du droit au logement constitue un exemple d'une intervention accomplie par des organismes d'aide aux itinérants (M). Le texte des pages 18 et 19 en présente un autre : un organisme (O) aide les itinérants à passer un meilleur Noël, en plus d'offrir des services de base durant l'année. En outre, les activités de deux autres organismes sont décrites dans ces pages, dont certaines par l'intermédiaire d'un message publicitaire.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

La lettre appuyant la campagne en faveur du droit au logement nous indique la nature des relations entre les itinérants et le gouvernement municipal. On nous apprend que les amendements à la loi sur le logement priveraient des itinérants de leur droit au logement, et on demande de bloquer ces amendements. Nous avons coté ces données D-, pour relations négatives. Il y a aussi ici critique de la part du journal (CP-). On retrouve d'autres indices montrant que les itinérants ont des relations conflictuelles avec les autorités. Le jeune itinérant dont on parle dans le reportage de la page 18 donne l'impression que le Conseil de la ville lui a répondu bêtement au sujet de son droit au logement, lui disant «qu'il n'avait qu'à attendre comme pour tout le reste» (D-). Par ailleurs, les femmes de la caricature reproduite à la page

3 semblent faire preuve d'un certain cynisme face au gouvernement, en ridiculisant le type de discours qu'il pourrait tenir sur l'économie (D-). Nous avons d'ailleurs considéré ce type d'attitude comme une forme de résistance de la part des itinérants.

Rapports des itinérants avec la société en général

Enfin, on retrouve, dans les extraits que nous avons reproduits, deux exemples de la façon dont on représente les rapports entre les itinérants et la société en général. À l'égard des camelots, ce rapport apparaît positif (D+). Les propos que l'on rapporte au sujet du vendeur de la semaine, dans la chronique réservée aux camelots, sont élogieux : le vendeur en question est chaleureux, gentil et patient, selon des lecteurs¹⁹. Le discours change cependant quand il s'agit d'un itinérant ordinaire, en l'occurrence celui dont on parle à la page 18. On suggère en effet que les gens ont l'esprit au partage seulement durant la période des Fêtes, alors que les itinérants peuvent mourir de froid dans les rues au mois de novembre. Nous avons considéré cette attitude comme étant négative (D+).

Voilà qui complète notre deuxième exemple. Cette démonstration ne rend ici aussi qu'une image partielle de ce qui caractérise *The Big Issue* au plan des orientations rédactionnelles choisies pour parler de l'itinérance, des itinérants et de leur rapport au monde. Une synthèse complète est présentée dans la partie «résultats des analyses».

¹⁹ Nous avons dit que nous ne tenions pas compte des lettres de lecteurs, dans l'étude de cette dimension de la grille, parce qu'ils ne faisaient pas partie de l'équipe éditoriale du journal. Le texte dont on parle ici n'est pas écrit par un lecteur; on peut voir qu'il s'agit plutôt d'un texte rédigé par *The Big Issue* à partir d'une lettre de ce type.

CHAPITRE 4

L'ANALYSE DES JOURNAUX DE RUE

4. L'ANALYSE DES JOURNAUX DE RUE

Nous exposons dans cette section les synthèses de l'analyse des journaux qui composent notre corpus. Nous allons procéder journal par journal, en mettant en évidence d'une part la place réservée à l'itinérance et aux itinérants, d'autre part les orientations rédactionnelles choisies pour représenter l'itinérance, les itinérants, de même que leurs rapports au monde. Nous suivrons, pour faire état de nos résultats, l'ordre dans lequel nous avons présenté les journaux lors de la description de notre corpus. Nous voulons signaler ici que, tout au long de la présentation des résultats de l'analyse, nous avons préféré employer le nom du journal de rue plutôt que l'expression «les numéros du journal composant notre corpus». Ainsi, nous dirons, par exemple, «*La Quête* comprend de nombreux témoignages d'itinérants» plutôt que «les numéros du journal *La Quête* que nous avons analysés comprennent de nombreux témoignages d'itinérants», ceci, dans le seul but d'alléger le texte. Le lecteur retiendra toutefois que les résultats que nous présentons concernent, bien entendu, les numéros des journaux que nous avons choisis pour constituer notre corpus.

A) *La Quête*

La Quête est un bimestriel publié à Québec par L'Archipel d'entraide, un organisme d'aide aux démunis. Les buts que *La Quête* se donne sont au nombre de quatre : permettre aux camelots de gagner un salaire et de faire un premier pas vers l'autonomie et la quête d'une nouvelle identité; inciter les lecteurs à la réflexion; dénoncer les injustices au moyen de thèmes spéciaux, et, enfin, combattre les préjugés (énoncé de mission, numéro de juillet à septembre, page 2). Pour atteindre ces objectifs, on veut entre autres inviter les itinérants à parler eux-mêmes de ce qui les préoccupe. Le journal fait d'ailleurs de l'expression des itinérants sa raison d'être, s'octroyant comme mission de «donner une voix à ceux qui ont de

la difficulté à s'insérer dans la société et qui n'ont plus que la rue comme foyer» (énoncé de mission, numéro de juillet à septembre, page 2).

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Des itinérants écrivent chaque mois dans les chroniques « Le coin du camelot» ou «Poésie intraveineuse», mais il est exceptionnel que leur collaboration déborde du cadre des ces chroniques (nous ne retrouvons qu'un seul billet rédigé par un itinérant dans un des numéros composant notre corpus). *La Quête* publie les textes des itinérants, mais ne leur donne pas le statut de collaborateur régulier. Ce sont toujours des personnes différentes qui écrivent dans les chroniques mensuels. *La Quête* croit donc que les itinérants ont des choses à dire, mais ne leur laisse pas pour autant de place dans son équipe de production. Ce sont des rédacteurs professionnels qui réalisent en majeure partie le journal, l'autre partie étant réservée à la collaboration des itinérants. Il faut souligner cependant que les noms des itinérants qui écrivent des poèmes ou des témoignages apparaissent dans la bulle technique sous la mention «collaborateurs».

Collaboration des itinérants

En dépit de la vocation qu'elle se donne, *La Quête* ne réserve pas, d'un point de vue quantitatif, une grande place aux réalisations des itinérants (témoignages, poèmes, etc.). Seulement 12,4 % de son espace est en effet dédié à ce type de collaboration.

Traitement réservé à l'itinérance

En termes quantitatifs, *La Quête* réserve en moyenne 40 % de son espace au phénomène de l'itinérance. Ce pourcentage varie toutefois beaucoup en fonction du thème de la parution. Il dépasse en effet les 50 % dans les numéros de janvier-février et de avril-mai,

qui ont pour thème le mensonge et l'horreur, puis baisse à 25 % dans l'édition de décembre, qui porte sur le cirque. Nous pouvons pourtant considérer que l'itinérance est un phénomène d'importance pour *La Quête*. On retrouve dans ses pages bon nombre d'éditoriaux et de textes généraux (ce sont surtout des textes d'opinion) traitant de thèmes directement liés à l'itinérance tels la pauvreté, le chômage, l'isolement, la toxicomanie, l'emprisonnement et la santé mentale. *La Quête* a la particularité de traiter de l'itinérance de façon plutôt abstraite, en mettant le phénomène en rapport avec celui, plus global, de l'exclusion sociale.

Représentation iconographique de l'itinérance

Les dessins et les photos qui accompagnent les articles sont pour la plupart très abstraits ou symboliques (plutôt que de publier la photographie d'un itinérant, on reproduit, par exemple, une oeuvre d'art représentant un personnage émacié, aux traits tirés), de telle façon qu'on ne peut prétendre en reconnaître facilement le thème; en fait, seuls 6 % des photographies et 14 % des dessins ou caricatures publiés dans *La Quête* montrent explicitement l'itinérance. D'un autre côté, *La Quête* contient beaucoup de messages publicitaires ayant l'itinérance pour thème, soit 75 % du total. La publicité constitue à la fois une source de revenus et un moyen de présenter des organismes d'aide aux itinérants ou des alliés à la cause du journal. En effet, les messages publicitaires publiés dans *La Quête* proviennent soit d'organismes d'aide (refuges, centre de désintoxication, aide juridique, aide à l'emploi, etc.) annonçant des services ou demandant des bénévoles, soit du journal lui-même (commande d'anciens numéros, appel de publicité), soit de commanditaires (parfois des ministères) affirmant leur appui au journal. Ainsi, l'on peut dire que, si le choix des illustrations fait baisser le pourcentage d'espace consacré à l'itinérance, le choix des messages publicitaires contribue, lui, à le faire augmenter.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

De manière générale, *La Quête* n'est pas très bavarde quand vient le temps de décrire le phénomène de l'itinérance. L'itinérance est pour elle un fait vécu par des personnes qui sont sans logis. Notons que *La Quête* rattache l'itinérance à une absence de logement, sans pour autant traiter du problème particulier du manque de logements sociaux dans ses pages. Elle préfère traiter de l'itinérance de façon plus symbolique et aussi, d'un point de vue plus individuel. L'itinérance devient «une errance, un vide que rien ne peut combler, un trou à l'intérieur, une absence de sens, un deuil jamais complété, un vide dans le lieu de vie, un vide dans le lien avec l'autre». On voit donc que si le journal allie les points de vue social et individuel, les orientations rédactionnelles qu'il choisit sont différentes selon le type de définitions données.

La Quête mêle aussi les points de vue social et individuel quand elle explique les causes de l'itinérance. Selon elle, les changements sociaux surgissent trop rapidement, tout particulièrement dans le monde du travail, et des milliers de personnes n'arrivent pas à remplir des exigences de plus en plus élevées. *La Quête* parle beaucoup, et elle emploie pour ce faire un ton assez virulent, du dysfonctionnement de la société. D'un autre côté, le journal déculpabilise l'individu, comme le font d'ailleurs la plupart des journaux, en relativisant sa responsabilité face à sa situation. Ainsi, la personne peut faire des mauvais choix de vie (drogue, alcool, fugue), mais elle sera néanmoins le plus souvent présentée comme une victime, une personne malchanceuse, ou encore comme une personne qui n'a pas réellement de contrôle sur sa vie en raison de mauvais traitements qu'elle a subis dans son enfance ou des événements difficiles qu'elle vit dans le présent.

La Quête relie davantage l'itinérance à des facteurs sociaux, mais s'accorde, avec d'autres journaux, pour imputer ce phénomène à une accumulation de problèmes : l'itinérance se compare à une chute dans un escalier. Chaque marche représente un événement (la perte de l'emploi, la perte du logement, le décès d'un être cher, une maladie, la rupture des liens sociaux, un divorce, etc.), et c'est l'accumulation de coups durs qui rend la personne de plus en plus pauvre, vulnérable et désemparée.

Présentation des itinérants au plan physique

La Quête figure parmi les trois seuls journaux de notre corpus qui décrivent les itinérants d'une manière essentiellement négative du point de vue physique. Toutefois, ce journal a l'originalité d'insister non pas sur l'apparence des itinérants, mais sur l'impression donnée par cette apparence. Les itinérants sont présentés comme étant des personnes fragiles, des personnes accablées, ployant sous le poids de leur misère et de leur honte. On y parle de visages défaits, d'adolescents fragiles, de dos courbés, de têtes fléchies, de yeux baissés. Les itinérants sont des gens livrés à des bourreaux, des gens qui ont mal. Encore une fois, on voit que *La Quête* utilise surtout un langage imagé et chargé émotionnellement; le journal est constant en ce qui a trait aux orientations rédactionnelles : le fait de montrer ou de décrire des itinérants souffrants et écrasés sert sa critique de la société.

Peut-être parce qu'elle emploie un vocabulaire abstrait, *La Quête* ne propose pas, comme certains autres journaux de rue, de description précise de l'environnement des itinérants. On devine simplement qu'ils vivent dans un environnement malsain et de mauvaises conditions d'hygiène.

Représentation des itinérants au plan psychologique

La Quête considère les itinérants davantage en tant que groupe qu'en tant qu'individus, et le portrait des itinérants au plan psychologique n'est pas très détaillé. Les itinérants qu'elle

décrit souffrent souvent de la maladie mentale, et l'isolement qu'ils vivent entraîne l'insécurité, la vulnérabilité et la perte de l'estime de soi. Certes, *La Quête* reconnaît, à l'instar de la plupart des autres journaux, que les itinérants ont des traits de caractère positifs, que ce sont des gens plein d'espoir, de fierté et de rêves, mais elle a tendance à insister sur les obstacles qu'ils rencontrent à leur épanouissement au sein de la société.

Représentation des itinérants au plan social

Le journal donne peu d'indices de la diversité des populations itinérantes. Il parle des jeunes, des voyageurs, des malades mentaux et des toxicomanes, mais s'attache beaucoup moins que d'autres journaux à cette description. Pour *La Quête*, les itinérants constituent une masse silencieuse et écrasée; sa conception de la communauté itinérante est donc tout à fait négative, contrairement à celle de deux journaux américains que l'on décrira plus loin. Nous parlons ici de «communauté itinérante» parce que l'on sent bien, dans *La Quête*, ce besoin qu'ont les itinérants de se regrouper, de se solidariser et de se mobiliser pour la défense de leurs droits, victimes qu'ils sont du système administratif et du désintéressement du gouvernement. Mais dans le journal, cette résistance reste au niveau du désir latent. *La Quête* publie d'ailleurs très souvent des illustrations qui, si elles ne représentent pas toujours explicitement des itinérants, montrent souvent des personnages filiformes, dont les visages tristes sont tournés vers le ciel, des personnages en état d'attente désespérée.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Concernant les rapports entre les itinérants et leur milieu immédiat, *La Quête* se fait plus ou moins éloquente. Elle présente bien sûr quelques organismes d'aide, mais donne peu de moyens concrets d'aider les itinérants, outre celui de les inclure dans la résolution de leurs

problèmes. Par contre, on rapporte dans le journal plusieurs difficultés de relation entre les itinérants et les organismes : le manque de soutien à long terme et le «garrochage» des itinérants d'un service à un autre. On ajoute que l'argent prend maintenant le pas dans les organismes sur les vraies valeurs d'entraide.

Rapports entre les itinérants avec les instances gouvernementales

La Quête ne traite pas très souvent des rapports entre les itinérants et le gouvernement. Quand elle le fait, c'est pour critiquer de façon très virulente l'attitude d'un gouvernement «barbare et dégueulasse», qui «laisse crever les pauvres», et traite les gens «comme des malades qui doivent être soignés plutôt que comme des êtres humains intègres» (numéro de décembre). Selon *La Quête*, le gouvernement québécois ment car il trompe les itinérants, profitant du fait que ces derniers ne détiennent pas de pouvoir politique; il écrase les démunis, étouffe leurs rêves et éteint chez eux tout sens critique. Le journal considère que les itinérants, vus en tant que groupe, devraient se révolter contre cet état des choses. Mais cette résistance n'existe pas, du moins pas au Québec; elle reste donc encore au niveau d'un souhait. Par ailleurs, les solutions qu'apporte le journal aux problèmes se situent au niveau des grands principes : le gouvernement doit travailler à réduire les inégalités sociales.

Rapports des itinérants avec la société en général

Si *La Quête* est virulente dans ses attaques contre le gouvernement, elle l'est encore davantage dans sa critique contre la société prise dans son ensemble. Selon *La Quête*, la société est intolérante et incompréhensive. Elle méprise les itinérants, sacrifie les jeunes qu'elle juge non conformistes en les mettant à l'écart. *La Quête* critique la trop grande place que prend l'argent, et également la réussite individuelle, dans les valeurs sociales. Par ailleurs, le journal critique aussi de façon particulière l'attitude de certaines catégories de personnes. Ainsi, *La Quête* n'est pas tendre envers les journalistes; ceux-ci profitent de la vulnérabilité des jeunes itinérants et créent une psychose autour d'eux, faussant du même

coup la réalité. Les avocats, quant à eux, trompent délibérément les itinérants qui ont recours à leur aide. Les policiers sont accusés de maltraiter et de harceler les itinérants, surtout les jeunes. La révolte des itinérants serait encore une fois la solution logique au problème. Selon *La Quête*, les pauvres vont se lasser de protester sans que personne ne les écoute; ils redresseront l'échine et, voulant partager leur sort, mettront en marche la force qui leur appartient. Car les itinérants ont le droit d'exercer un métier et de s'exprimer, et c'est dans cette optique que *La Quête* propose une action, plus concrète celle-là que l'organisation de la résistance. Le journal suggère en effet aux citoyens ordinaires de s'attarder une fois de temps en temps à parler à un itinérant, de sorte qu'il se sente inclus dans le monde.

La Quête considère que les itinérants ne sont pas très bien accueillis en général par le citoyen ordinaire; les préjugés conduisent souvent au désintéressement, au mépris, et même à la haine. Aussi, les gens perçoivent les itinérants comme une charge, une population gênante qu'il faudrait cacher ou empêcher d'exister. Les itinérants représentent pour le citoyen ordinaire l'image de l'échec; ce sont des ingrats et des profiteurs. Pour *La Quête*, les préjugés sont très commodes parce qu'ils camouflent la réalité, ramenant tout à l'opposition travailleur/non-travailleur, le premier étant bien entendu plus méritant que le second. Les préjugés ne sont toutefois par toujours défavorables. *La Quête* perçoit chez certaines personnes une capacité de se mettre dans la peau des itinérants et de compatir à leur souffrance. Selon elle, le citoyen ordinaire ne se sent pas si loin de l'itinérant; ce dernier symbolise en fait tout ce dont il a peur, et c'est ce qui rend les relations parfois tendues. Par ailleurs, l'itinérant possède, de l'avis de certains, une sorte de noblesse que lui confèrent la pauvreté, la liberté et l'obligation qu'il a de se débrouiller seul.

Nous tenons à préciser que, très souvent dans *La Quête*, les sentiments sont prêtés aux gens par le journal plutôt que manifestés par des personnes réelles. Il y a pourtant des exceptions, car le journal présente des entrevues de personnes qui expriment directement

leurs sentiments, tout aussi négatifs. On voit donc qu'en utilisant un certain type de stratégie rédactionnelle pour parler des rapports entre les itinérants et le grand public, *La Quête* vient appuyer sa thèse de l'écrasement et du mépris de ce groupe par la société en général.

B) *L'Itinéraire*

L'Itinéraire est publié à Montréal par le groupe communautaire du même nom. Il se donne comme mission d'aider les itinérants à développer leurs compétences et à retourner sur le marché du travail. Il veut aussi créer avec les itinérants une tribune médiatique qui leur permettra de communiquer (énoncé de mission, page 2).

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

L'Itinéraire perçoit l'expression des itinérants et la prise de responsabilités comme étant des principes importants. Il croit donc que les itinérants sont aptes à exercer différentes tâches et à travailler de concert avec d'autres personnes. Il pense de plus que les itinérants sont des personnes capables, à travers leurs écrits, d'exprimer des opinions ou de rendre compte de faits. Contrairement à d'autres journaux qui identifient une ou des pages en particulier comme étant réservées aux écrits des itinérants, *L'Itinéraire* ouvre son contenu sans distinction de statut entre journalistes et itinérants; par contre, les journalistes professionnels reçoivent le qualificatif de «collaborateurs spéciaux». Dans ce journal, les itinérants sont d'abord invités à écrire dans la «chronique de la rue», mais ils peuvent également rédiger aussi bien des billets et des lettres d'opinions que des articles journalistiques traitant de l'itinérance ou de sujets d'intérêt général. Notons que dans ce journal, les itinérants peuvent aussi accéder à des postes de production. Certains des numéros que nous avons consultés présentaient en effet

d'anciens camelots devenus distributeurs de journaux, responsables de l'informatique ou administrateurs du journal.

Collaboration des itinérants

En termes quantitatifs, un peu plus de 40 % de l'espace est consacré dans *L'Itinéraire* à la collaboration des itinérants, et les noms de ceux qui agissent en tant que collaborateurs réguliers sont inscrits dans la bulle technique.

Traitement réservé à l'itinérance

L'Itinéraire laisse beaucoup de place à l'itinérance; une moyenne de 54 % de l'espace que contient le journal est en effet consacré au traitement du sujet. Cependant, ce pourcentage varie beaucoup d'un numéro à l'autre - plus encore que dans le cas de *La Quête* - selon le thème choisi pour le mois. Ainsi, l'itinérance occupe 78 % de l'espace dans le numéro consacré au deuxième anniversaire du journal, mais elle n'occupe seulement 29 % dans autre numéro ayant pour thème les nouvelles technologies. Malgré tout, *L'Itinéraire* reste un journal centré sur l'itinérance. Ses éditoriaux sont presque tous consacrés au sujet et on retrouve fréquemment dans ses pages des articles traitant de problèmes reliés à l'itinérance.

Représentation iconographique de l'itinérance

Les journaux qui réservent une place d'importance à l'itinérance sont aussi ceux qui, en général, contiennent le plus d'illustrations de l'itinérance par rapport au nombre total d'illustrations contenues dans leurs pages. Dans *L'Itinéraire*, il arrive très souvent qu'un article consacré au thème de l'itinérance soit accompagné d'une caricature, d'un dessin ou d'une photographie. En fait, près de 32 % des photographies et 42 % des caricatures et dessins publiés dans le journal montrent l'itinérance. De même en est-il de 37 % des messages publicitaires qui servent en partie, comme c'était le cas dans *La Quête*, à présenter des organismes d'aide aux itinérants ou des alliés à la cause du journal.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Tout comme *La Quête*, *L'Itinéraire* adopte à la fois le point de vue social et le point de vue individuel lorsqu'il définit l'itinérance ou en explique les causes. Par exemple, sans doute parce qu'il traite souvent de problèmes sociaux autres que l'itinérance, *L'Itinéraire* donne du phénomène une définition générale : il est l'indice le plus visible d'un phénomène plus global qu'est la pauvreté. Il voit aussi par ailleurs l'itinérance comme une étape de la vie, comme une épreuve dont il faut s'affranchir. Le point de vue exposé est dès lors beaucoup plus individuel que social. Quand le journal aborde les causes, il mélange aussi les facteurs individuels aux facteurs sociaux. L'individu détient peut-être, par exemple, une formation ou des expériences non conformes avec les particularités du monde du travail, mais la société, en contrepartie, change rapidement et devient de plus en plus exigeante. Nous pouvons dire la même chose de la déchéance sociale, autre cause évoquée par *L'Itinéraire*. Une personne peut commettre des erreurs, mais elle peut aussi être victime du fonctionnement même de la société, qui crée des classes sociales, des coupures dans les services gouvernementaux, du manque de logements sociaux ou de l'inaccessibilité de ceux existants, ainsi que de la judiciarisation à outrance des petits crimes.

Représentation des itinérants au plan physique

La façon dont on décrit physiquement ou dont on montre les itinérants sur les photographies, les caricatures ou les bandes dessinées est différente selon que l'on parle des vendeurs du journal ou de simples représentants de la communauté itinérante. En effet, les itinérants qui ne sont pas présentés comme étant des vendeurs sont mal habillés, mal rasés et sales; ils ont l'air vieux, effrayés, tristes ou misérables et vivent dans des endroits sordides. Par contre, les camelots que l'on décrit, et que l'on montre surtout via les photographies,

sont beaux, bien habillés et propres; ils sourient et ont l'air fier. En outre, ils ne semblent ni effrayés ni menacés par leur environnement. En effet, l'environnement des camelots, un bureau, un local de distribution, une station de métro, parfois même leur propre logement (ce sont alors bien sûr d'ex-itinérants), paraît autrement plus agréable et sécuritaire que celui des itinérants ordinaires, qui se compose souvent d'un vieux matelas, de détritits, de sacs de plastique, de trottoirs sales, d'immeubles ou de ruelles sombres.

Cependant, il n'y a plus de distinction quand il s'agit de parler de l'état de santé des itinérants; tous, alors, camelots ou autres itinérants connaissent les mêmes problèmes : ils souffrent du froid, de la fatigue et de la malnutrition. Ils ont souvent des blessures non guéries et non pas accès facilement à des soins de santé. Plusieurs ont aussi connu les méfaits de la drogue et de l'alcool.

Représentation des itinérants au plan psychologique

Le portrait que dresse *L'Itinéraire* des itinérants au niveau des caractéristiques psychologiques est un peu plus sombre que celui de *La Quête*. Le journal s'emploie beaucoup à décrire l'aspect psychologique. Pour lui, les itinérants ont, en dépit de leurs traits de caractère positifs, bien des obstacles à surmonter pour arriver à la réalisation de soi. Le journal mentionne que les itinérants se sentent à part, délaissés, qu'ils éprouvent de la crainte face aux autres et de la rage face à la vie; ils sentent aussi qu'on les catégorise ou qu'on les prend en pitié et ils ne veulent pas de ce sentiment. L'isolement est également vu comme un grave problème. Il amène les itinérants à se refermer sur eux-mêmes; ils perdent le goût de vivre ou de réaliser des projets, même quand ils en ont plein la tête. Mais si les itinérants se sentent exclus, on peut percevoir chez eux une certaine fierté, une certaine résistance, et cela, seul *L'Itinéraire* le montre de façon assez explicite par rapport aux autres journaux. Les itinérants ont besoin d'un moyen d'évacuer leur rage; ils ont aussi besoin d'amour et d'amitié.

Représentation des itinérants au plan comportemental

Les itinérants possèdent, selon le journal, des caractéristiques communes liées aux habitudes de vie, aux attitudes face à la vie, aux qualités personnelles, ainsi qu'aux traits sociaux. *L'Itinéraire* mentionne quelques habitudes comme la quête et la recherche d'un endroit où dormir. *L'Itinéraire* rapporte aussi des attitudes des itinérants face à la vie en général. Il montre que les itinérants veulent se sortir de leur situation, qu'ils sont conscients de leurs problèmes, même s'ils rechignent parfois à demander de l'aide. Par ailleurs, le partage, l'entraide et la sympathie pour les gens qui vivent les mêmes problèmes sont aussi décrits par *L'Itinéraire* comme étant des attitudes des itinérants face à la vie. Le journal évoque également le fait que les itinérants sont exigeants envers les autres. Il dit, enfin, que les itinérants ont un regard différent sur le monde, un regard qui les porte à se contenter de peu du point de vue matériel et à rechercher davantage les valeurs humaines.

Si les itinérants sont décrits comme ayant une attitude souvent positive face à la vie, ils ont également - et cela va à l'encontre des préjugés courants - un rapport nettement positif avec le travail. Et si certains journaux limitent dans ce cas leurs observations aux camelots, *L'Itinéraire* attribue ces qualités aux itinérants en général. Ce sont des personnes sérieuses, fières et débrouillardes. On découvre également que plusieurs itinérants ont des talents pour les arts, de l'humour et une bonne capacité d'adaptation. *L'Itinéraire* considère que les itinérants ont du potentiel et qu'ils sont cohérents dans leur discours (ils ont des choses à dire et savent comment les dire). Selon le journal, non seulement plusieurs itinérants ont déjà connu l'expérience du travail, mais ils voudraient faire partie de la population active. Certains ont même des projets d'avenir concrets en ce sens, comme celui d'écrire un livre, de retourner à l'école ou de suivre une formation professionnelle. Enfin, tous les itinérants ne sont pas sans travail. Plusieurs d'entre eux s'occupent à des petits travaux dans leur vie de tous les jours ou ont des emplois précaires. Ainsi, selon *L'Itinéraire*, les itinérants sont

capables d'application, de sérieux et d'efforts; ils sont aussi capables de prendre des responsabilités. Ceux qui ne semblent pas vouloir travailler, précise le journal, ont simplement besoin d'un coup de main, d'une motivation venant de l'extérieur. En plus d'engager lui-même des itinérants dans la production du journal, *L'Itinéraire* adopte des orientations rédactionnelles qui servent à les décrire de manière positive d'un point de vue comportemental.

Représentation des itinérants au plan social

L'Itinéraire s'attache, dans le traitement de cet aspect, à définir les itinérants de façon individuelle et non en tant que groupe comme le faisait *La Quête*. Par conséquent, le journal perçoit le caractère hétérogène de la population itinérante, montrant que ceux qui la composent sont des êtres qui proviennent de milieux différents et qui ont vécu des expériences variées, même s'ils peuvent avoir certaines caractéristiques communes (dont un lourd passé familial). Les itinérants ne constituent pas une masse homogène de gens sans personnalité. Ainsi, mis à part les caractéristiques liées au sexe et à l'âge, d'autres aspects distinguent les itinérants entre eux. Certains sont atteints de maladie mentale ou de maladie physique, d'autres ont une dépendance à la drogue ou à l'alcool; certains se prostituent; d'autres encore sont des orphelins, des joueurs compulsifs, des ex-prisonniers, des décrocheurs, des fugueurs, des voyageurs, des femmes qui ont fui la violence, des veuves, des gens qui ont un travail temporaire ou qui reçoivent de l'aide sociale, mais qui manquent d'argent, des gens qui fréquentent les refuges ou les services d'aide, d'autres qui choisissent de se tenir en dehors du réseau communautaire ou de soutien.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Concernant les rapports avec le milieu immédiat, *L'Itinéraire* adopte la même perspective que *La Quête*, c'est-à-dire qu'il présente des organismes de soutien aux itinérants dans ses pages. À l'instar du journal produit à Québec, il évoque également des moyens d'aider les itinérants, d'une part de façon globale, en précisant qu'ils ont besoin d'un support à long terme basée sur la redécouverte et le développement de soi, puis de façon pratique, en promouvant la responsabilisation par le travail. Et non seulement *L'Itinéraire* voit d'un bon oeil que les organismes privilégient cette manière de faire, mais il la met lui-même en pratique, comme nous l'avons vu, en intégrant des itinérants dans son équipe de rédaction ou de production. Curieusement cependant, bien qu'il laisse une large place à l'expression des itinérants, *L'Itinéraire* ne nomme pas la prise de parole au chapitre des moyens à employer par les organismes pour aider les itinérants, du moins pas de façon explicite.

En plus de partager avec d'autres journaux l'idée que la responsabilisation des itinérants constitue un bon moyen de les aider, *L'Itinéraire* soutient l'idée répandue qu'un organisme a plus de chance d'améliorer le sort des itinérants s'il s'appuie sur les ressources de la communauté au complet plutôt que de rester isolé. Le journal demande la solidarité de tous les acteurs sociaux, les organismes, les gouvernements, les institutions, les entreprises et aussi les citoyens ordinaires. Pour lui, il est primordial de briser l'isolement dont souffrent les itinérants, de développer des liens avec le reste de la communauté, surtout par l'éducation et le dialogue.

Ce ne sont pas tous les journaux qui le font, mais *L'Itinéraire* parle des difficultés de relations entre les itinérants et les organismes. Le journal critique le fait que les refuges

imposent des règles de conduite trop strictes, ce qui peut exclure des itinérants du réseau, mais aussi empêcher, par exemple, ceux qui le fréquentent de chercher un emploi. On relève un autre problème relativement aux refuges : ils sont surpeuplés - il en résulte entre autres un manque d'intimité - et ne peuvent de ce fait accueillir tout le monde. *L'Itinéraire* explique ces difficultés par le manque de ressources, qui s'étend aux organismes d'aide en général et non uniquement aux refuges. En outre, d'après *L'Itinéraire*, certains organismes ne sont pas adaptés aux itinérants, et ceux-ci, ne s'y sentant pas à leur aise, vont préférer les éviter. D'autres n'y auront pas accès en raison d'un manque d'information. L'accès à l'information est important pour *L'Itinéraire*, qui donne d'ailleurs aux itinérants l'occasion de se familiariser à Internet et aux nouvelles technologies au sein même du journal. Et pour *L'Itinéraire*, cette action concrète donne des résultats : les itinérants gagnent une ouverture sur le monde; ils ont un meilleur moral parce qu'ils brisent leur isolement. *L'Itinéraire* est l'un des seuls journaux à présenter ainsi le résultat d'une action concrète menée avec les itinérants. Il utilise une stratégie rédactionnelle particulière dans le but de montrer qu'il vaut la peine de faire des efforts, même à petite échelle.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Au plan des rapports entre les itinérants et les autorités gouvernementales, *L'Itinéraire* émet d'une part une critique générale : le gouvernement ne se préoccupe pas assez des itinérants, les méprise même. D'autre part, le journal accuse plus particulièrement les autorités municipales d'accorder plus d'importance au tourisme qu'au bien-être des itinérants, qui sont pourtant des citoyens à part entière. *L'itinéraire* révèle que les autorités ont même des comportements intolérants envers les itinérants, les harcelant et les chassant d'un endroit à l'autre de la ville dans l'espoir de cacher leur existence. Les difficultés de rapports existent également avec les policiers. Selon *L'Itinéraire*, les itinérants sont victimes de harcèlement, de violence, d'abus de pouvoir (on emprisonne les itinérants pour des riens) et d'expulsion de lieux publics.

Selon le journal, la résolution des difficultés des relations entre les itinérants et le gouvernement passe par la garantie des droits fondamentaux. Les itinérants ont le droit d'être loger et de profiter de bonnes conditions de vie, ainsi que de recevoir de l'aide pour retrouver leur famille. Par conséquent, le gouvernement devrait revoir ses politiques concernant l'emploi et les services sociaux. De manière générale, l'imposition de lois ou de taxes spéciales, qu'elles soient en rapport direct ou non avec les droits fondamentaux des itinérants, n'est pas souvent mentionnée par les journaux parmi les moyens d'améliorer le sort des itinérants. *L'Itinéraire* propose néanmoins d'imposer une taxe spéciale dans les restaurants à cet effet.

Rapports des itinérants avec la société en général

Quand il traite des rapports des itinérants avec la société en général, *L'Itinéraire* fait état, comme *La Quête*, d'intolérance ou d'incompréhension. Cependant, contrairement à *La Quête* qui n'y voyait qu'un mouvement en devenir, *L'Itinéraire* voit la révolte contre l'exclusion comme déjà existante, bien que ce ne soit pas dans son milieu. Selon lui, la société propose un système tout simplement inadapté aux besoins des itinérants. Par exemple, on emprisonne trop souvent les itinérants pour de petits délits ce qui, d'après *L'Itinéraire*, rend leurs rapports sociaux d'autant plus difficiles. Par ailleurs, *L'Itinéraire* pointe plus particulièrement certains représentants de la société. Il affirme que les médias suscitent sciemment des sentiments de dégoût et de pitié face aux itinérants. *L'Itinéraire* parle aussi du problème du logement, rapportant que les propriétaires ont souvent des attitudes discriminantes envers les itinérants. En outre, ils se font plus souvent qu'autrement expulser des endroits où ils pourraient y avoir un débat social. Or l'impossibilité de communiquer avec le reste de la population constitue un grave problème aux yeux de *L'Itinéraire*. C'est pourquoi il propose de donner aux itinérants l'accès aux nouvelles technologies de communication comme Internet.

L'Itinéraire rapporte en un nombre à peu près égal des attitudes positives et des attitudes négatives exprimées par le grand public à l'égard des itinérants. D'une part, le journal affirme que les gens se désintéressent des itinérants, qu'ils préfèrent ne pas les voir; ils ressentent de la méfiance envers les itinérants et les placent en dehors de leur monde. Mais cela semble pour le journal moins résulter de la peur ou du besoin de sécurité que des préjugés reliés à la valeur de la personne itinérante. Ainsi, selon *L'Itinéraire*, les gens conçoivent qu'il y a, d'une part, les bons itinérants qui font des efforts pour s'en sortir et, d'autre part, de mauvais itinérants qui sont paresseux. Certains pensent même que les itinérants n'ont pas d'existence propre, pas de vie intérieure, qu'ils ne sont plus rien parce qu'ils n'ont pas de maison. D'autres croient que les itinérants sont tous des alcooliques, des drogués ou des malades mentaux, qu'ils sont individualistes et incapables d'engagement. Pour *L'Itinéraire*, il y a donc bien des préjugés à mettre en cause dans l'expression d'attitudes négatives envers les itinérants.

Ce portrait des rapports entre le grand public et les itinérants peut sembler très négatif. Pourtant, au dire de *L'Itinéraire*, il y a un équilibre atteint en raison du nombre élevé d'attitudes positives ou emphatiques également exprimées, dont certaines sont redevables à l'apparition des journaux de rue. Ainsi, le journal rapporte que leurs lecteurs sont des gens maintenant plus ouverts et plus intéressés au phénomène de l'itinérance. Ils reconnaissent que les itinérants ont des qualités, que ce sont des gens aimables et colorés, possédant une expérience de vie intéressante. De plus, les lecteurs pensent que plusieurs itinérants ont des choses à dire et s'expriment de façon cohérente. Mais il n'y a pas que cette catégorie de personnes qui éprouve de la sympathie pour les itinérants. *L'Itinéraire* démontre que beaucoup de représentants du grand public se préoccupent du sort des itinérants. Plusieurs citoyens ordinaires se sentent impuissants face aux actions à entreprendre pour aider les itinérants; ils voudraient que la société aide davantage ces gens qu'ils ne considèrent pas si

éloignés d'eux-mêmes. *L'Itinéraire* ne donne pas pourtant, contrairement à d'autres journaux, d'exemples d'actions concrètes réalisées par le grand public pour aider les itinérants. Nous soulignerons pour conclure que *L'Itinéraire* a la particularité de présenter des attitudes neutres des représentants du grand public face aux itinérants, c'est-à-dire des attitudes qui ne sont connotées ni positivement ni négativement, mais qui montrent simplement que les gens ordinaires ont des rapports avec les itinérants. Un seul autre journal, *The Big Issue*, fait, comme *L'Itinéraire*, ce constat.

C) *Our Voice*

Our Voice est un bimestriel produit à Edmonton et aussi distribué dans les villes de Calgary, Saskatoon et Winnipeg. En plus de fournir un revenu à ses vendeurs, *Our Voice* veut devenir une tribune pour les itinérants. Sa mission consiste en effet «to provide an income opportunity for economically marginalized people in our society while communicating about their issues to the public» (énoncé de mission, page 2). Le journal précise également sa philosophie de fonctionnement, qui est de favoriser l'expression des itinérants.

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Certains itinérants ont un statut de dessinateurs réguliers au journal. Cela ne fait pas pour autant de *Our Voice* une réelle tribune de l'expression des itinérants, étant donné le faible pourcentage d'espace réservé à la collaboration de ces derniers. *Our Voice* échoue donc en partie dans sa mission, mais on ne peut dire que ce soit par mauvaise volonté. Comme nous le verrons plus loin, *Our Voice* contient beaucoup de messages publicitaires et de photographies, ce qui coupe l'espace rédactionnel disponible.

Collaboration des itinérants

Our Voice laisse peu de place, en termes quantitatifs, à l'expression des itinérants; seulement 6 % du journal est en effet réservé à leurs réalisations. Toutefois, le journal a ceci de particulier qu'il ne confine pas pour autant l'itinérant au rôle de rédacteur d'un jour. Il y a bien dans le journal les chroniques «Words on the Street» et «Street Poetry», mais il y a aussi des bandes dessinées qui reviennent à tous les mois et qui sont réalisées par des itinérants.

Traitement réservé à l'itinérance

Certains journaux traitent plus en général de problèmes qui, s'ils ne sont pas directement reliés à l'itinérance, se rattachent toutefois au problème général de la pauvreté et de l'exclusion. *Our Voice* est de ceux-là. Ce journal consacre 35 % de son espace à l'itinérance. On y trouve des articles présentant des organismes, des articles sur les conditions de vie des itinérants, d'autres sur les politiques les concernant, d'autres encore rapportant les attitudes du grand public face à l'itinérance. Les éditoriaux traitent aussi de ces questions. Par contre, de l'espace est aussi consacré à des problèmes autres tels la situation des personnes âgées, le coût du transport en commun ou l'aide à l'emploi pour les assistés sociaux. Par ailleurs, parmi toutes les photos publiées dans *Our Voice*, 32 % représentent des itinérants, surtout des camelots et des personnes interviewées.

Représentation iconographique de l'itinérance

Un total de 32 % des photographies contenues dans *Our Voice* représentent l'itinérance. En outre, ce journal est l'un des seuls à présenter à tous les mois des bandes dessinées mettant en scène des itinérants. 28 % des bandes dessinées et des dessins reproduits dans le journal illustrent l'itinérance. D'un autre côté, *Our Voice*, comme nous l'avons dit, compte beaucoup de messages publicitaires, mais seulement 7, 5 % de ces messages, par rapport au total, ont l'itinérance pour thème. Cela pourrait expliquer en partie

le plus faible pourcentage d'espace réservé à l'itinérance dans *Our Voice* que dans *L'Itinéraire* ou *La Quête*. En laissant beaucoup d'espace à la publicité essentiellement commerciale, *Our Voice* limite l'espace qu'il pourrait consacrer à l'itinérance. Ainsi, quand nous parlerons d'orientations rédactionnelles dans le cas de *Our Voice*, il s'agira en grande partie du choix des photographies et des autres illustrations.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Contrairement à *La Quête* et à *L'Itinéraire*, *Our Voice* n'aborde pas souvent le thème de l'itinérance en termes qualitatifs. On ne retrouve aucune définition de l'itinérance dans ses pages. Par contre, le journal aborde la question des causes de l'itinérance, mais d'un point de vue essentiellement individuel. *Our Voice* a effectivement tendance à davantage engager la responsabilité de l'individu quand il raconte ce qui a mené les itinérants à l'itinérance. Il est vrai que le journal s'appuie beaucoup sur les témoignages d'itinérants, surtout des camelots. Or les camelots, en racontant leur vie au journaliste (il s'agit donc bien de témoignages recueillis et non de témoignages écrits par des itinérants, type de textes dont nous ne tenons pas compte dans cette catégorie), remontent souvent à ce qui les a conduit à l'itinérance en mettant l'accent sur leurs problèmes personnels.

Présentation des itinérants au plan physique

Lorsqu'il se penche sur les caractéristiques physiques des itinérants, *Our Voice* a les mêmes orientations que *L'Itinéraire*, c'est-à-dire qu'il pose une frontière entre les camelots, qui ont l'air fiers et propres - on précise aussi que, malgré leurs problèmes de santé et la souffrance due au froid, les vendeurs ont assez d'ardeur au travail pour rester en poste - et les itinérants ordinaires, qui sont sales et tristes. Il est intéressant de noter qu'il y a un élément dans *Our Voice* qu'on ne retrouve pas dans le journal montréalais : un camelot exprime son

désaccord en regard de cette distinction que l'on fait entre l'apparence physique des camelots et celle des itinérants ordinaires. Un numéro de *Our Voice* présente en effet, dans la chronique réservée aux collaborations des camelots, une caricature montrant un vendeur. L'individu illustré est décharné, porte des vêtements en loques et a un regard hagard.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Selon *Our Voice*, les itinérants sont isolés et confinés au silence. Leurs opinions et préoccupations ne sont pas entendues, ou même rejetées. Il rejoint en cela, nous le remarquons, l'idée exprimée par *La Quête* selon laquelle les itinérants composent une masse silencieuse et écrasée. Mais *Our Voice*, contrairement au journal québécois, élargit sa vision des choses en parlant fréquemment aussi des individus et de leurs espoirs. *Our Voice* partage avec plusieurs autres journaux l'idée selon laquelle les itinérants sont des personnes pleines d'espoir, de fierté, de courage et de rêves. Par contre, la réalisation de ces rêves est rendue difficile en raison du manque d'estime de soi, des problèmes personnels, de l'isolement ou de la maladie mentale. *Our Voice* décrit assez longuement les désirs des itinérants : une carrière, une famille, bref, la stabilité. Il ajoute à cela l'échange avec les autres.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Comme *L'Itinéraire*, *Our Voice* passe beaucoup de temps à décrire les itinérants au plan comportemental. D'une part il s'attache lui aussi à démontrer que les itinérants sont des individus distincts les uns des autres, de par leur caractère et les expériences, d'autre part, il évoque les mêmes attitudes face à la vie, soit celles du courage, du désir de s'en sortir et du rapport positif au travail. Le journal ajoute que les itinérants sont prêts à s'impliquer dans leur milieu pour aider les autres. En outre, il n'est pas juste, selon *Our Voice* de dire que les itinérants ne travaillent pas. Dans *Our Voice*, la collecte des bouteilles et la fouille des ordures en quête de nourriture sont considérées comme un travail. En outre, le journal montre que plusieurs itinérants ont des talents pour les arts, de l'humour et une bonne capacité

d'adaptation. Il faut préciser que, comme c'était le cas dans *L'Itinéraire*, le journal parle ici en termes positifs non plus seulement des camelots, mais des itinérants en général.

Présentation des itinérants au plan social

Our Voice, comme la majorité des autres journaux, montre, surtout par l'intermédiaire de ses photographies, l'hétérogénéité des populations itinérantes au plan de l'âge, du sexe et, élément nouveau, du groupe ethnique. Il y a d'ailleurs dans le journal plusieurs photographies représentant des Amérindiens.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Our Voice n'accorde pas en général beaucoup d'importance au traitement de cette dimension de la vie des itinérants. Le plus souvent, le journal rapporte simplement que des itinérants fréquentent certains organismes d'aide et s'y sentent bien accueillis, sans donner plus de détails que le nom de l'organisme ou parfois quelques services. *Our Voice* a en outre la particularité, comme d'autres journaux d'ailleurs, de parler de lui-même en tant qu'organisme d'aide, c'est-à-dire qu'il consacre à ses activités un espace -un ou des articles ordinaires- autre que celui où apparaissent la bulle technique, l'énoncé de mission et la philosophie de fonctionnement du journal.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Our Voice ne se fait pas plus loquace relativement aux rapports entre les itinérants et le gouvernement. Il critique, de façon beaucoup plus passive que *La Quête* et *L'Itinéraire*, le laisser-aller des autorités et met en cause les coupures effectuées dans les programmes sociaux. En guise de piste de solution, *Our Voice* fait remarquer que le gouvernement devrait

écouter ceux qui sont touchés par les compressions, qu'il devrait considérer l'opinion qu'ils ont eux-mêmes en regard de leurs problèmes.

Rapports des itinérants avec la société en général

Face aux attitudes de la société en général, *Our Voice* reste aussi assez vague. Selon lui, les lois économiques servent mal les besoins réels des citoyens démunis; il y a une fracture sociale, se manifestant entre autres par l'injustice dans l'accès aux connaissances. Par contre, le journal se fait parfois plus précis en ce qu'il attaque certains représentants de la société en particulier. En outre, il fait état de tensions entre les policiers et les itinérants, rapportant des cas de harcèlement, de violence et d'abus de pouvoir. Il affirme également que les employeurs ne respectent pas les promesses qu'ils font aux itinérants. Enfin, le journal affirme que les médias traditionnels excluent les itinérants. Pour *Our Voice*, les relations entre journalistes et itinérants n'existent tout simplement pas, ce qui fait que ces derniers n'ont aucune tribune d'expression.

Le sujet qui a le plus d'intérêt pour *Our Voice* semble bien être celui des rapports entre les itinérants et le grand public. Il figure en effet parmi les journaux qui en traitent le plus. Comme *L'Itinéraire*, *Our Voice* fait état en un nombre à peu près égal d'attitudes négatives et d'attitudes positives exprimées par le grand public à l'égard des itinérants. Le journal remet d'abord en cause les comportements de ses lecteurs. Selon lui, ces derniers ne veulent pas vraiment entendre parler des problèmes des itinérants, préférant lire dans le journal des «success stories» plutôt que des critiques sociales. Les autres, ceux qui appartiennent au grand public, ont des comportements bien pires; en proie à leurs préjugés, ils se moquent des vendeurs et les insultent. Mais il n'y a pas que de la haine et du mépris; la situation est plus complexe. Selon *Our Voice*, les gens souffrent à un degré plus ou moins élevé de «pauvraphobie», ce qui fait naître des sentiments mêlés de malaise, d'hostilité, de peur et de rejet. Les gens créent une distance entre eux et les itinérants dans le but de se sécuriser, de se

prouver leur supériorité. En fait, les citoyens se distancient des itinérants parce qu'ils ne veulent pas se sentir obligés d'admettre qu'il y a des gens qui souffrent et qu'il faut agir.

Pourtant, selon *Our Voice*, il y a un certain équilibre atteint entre négativisme et positivisme en raison du nombre élevé d'attitudes positives ou emphatiques également exprimées, dont certaines sont tout de même redevables à l'apparition des journaux de rue. Ainsi, le journal rapporte que certains de ses lecteurs sont des gens maintenant plus ouverts et plus intéressés au phénomène de l'itinérance. *Our Voice* rapporte d'ailleurs des gestes de partage, d'encouragement et de générosité de la part des lecteurs envers les camelots. La conscientisation porte donc fruit. Le journal présente, en outre, un organisme qui offre aux citoyens ordinaires de passer une nuit dans la peau d'un itinérant. Après avoir tenté l'expérience, les volontaires compatissent avec les itinérants en raison du froid, mais aussi en raison du fort sentiment de solitude et d'abandon que l'on ressent dans la rue. Ils ont pris conscience des préjugés reliés à l'apparence ainsi que de l'attitude froide et distante des passants. Outre cette expérience que le journal rapporte à titre d'exemple, on retrouve des énoncés généraux montrant que les gens en général, et non seulement les lecteurs, se préoccupent du sort des itinérants. Quelques gestes empreints de sympathie sont rapportés : des bandes dessinées montrent des passants donnant de l'argent à des quêteux, et une fiction met en scène un propriétaire généreux qui permet à un couple d'itinérants d'habiter gratuitement un de ses logements.

De façon plus générale, et peut-être aussi plus réaliste, c'est le malaise qui, selon *Our Voice*, caractérise les rapports entre les citoyens ordinaires et les itinérants. Plusieurs personnes se disent gênées d'avoir un sort meilleur que celui des itinérants, alors qu'ils n'ont rien fait pour le mériter. Une femme exprime par ailleurs sa révolte : il ne devrait pas y avoir d'itinérants dans une société riche comme la nôtre. On peut donc voir, avec ces exemples, que le journal privilégie une stratégie rédactionnelle particulière pour promouvoir la cause des

itinérants : il met l'accent sur les rapports avec les gens ordinaires et, en partie, sur la culpabilité et le besoin de compatir qu'ils devraient éprouver. Non seulement le journal parle fréquemment des rapports entre les itinérants et le grand public, mais il met l'accent, lors de la description sociale et psychologique, sur les besoins des itinérants. Il publie également des photographies d'itinérants mal en point qu'ils opposent à ceux qui, grâce à l'aide du journal, se portent mieux.

D) *Street News*

Street News est un journal new-yorkais publié à tous les mois et vendu à New York ainsi que dans les grandes villes du New Jersey. Il est le premier représentant des journaux de rue à être apparu dans le monde. Sa mission est en premier lieu économique. On lit en effet sur la page couverture arrière que «*Street News is a business and its venders are workers. We do not operate any hand-out programs, or solicit donations from the public*» (énoncé de mission, dernière page). Le journal défend avec une certaine fierté l'idée de fournir essentiellement un travail, et non la charité.

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Dans le cas de *Street News*, le désir d'offrir un média de qualité afin que les itinérants soient fiers de le vendre prévaut sur celui de faire participer les itinérants à la production du journal, nous le voyons d'ailleurs dans l'énoncé de mission (dernière page). Le journal donne tout de même des rôles assez importants aux itinérants au sein de l'équipe, dont celui de photographe. On apprend aussi, à la lecture d'un article, que l'administrateur et éditeur de *Street News* a déjà connu l'itinérance (numéro 3, page 10). Le journal semble donc

privilégier autant l'expression que la prise de responsabilité, même si ce n'est pas à un niveau très étendu.

Collaboration des itinérants

Seulement 4,3 % de l'espace est occupé soit par des textes de camelots, dans la chronique «Street Poetry», soit par les photographies prises par un jeune itinérant.

Traitement réservé l'itinérance

En termes quantitatifs, *Street News* consacre 20 % de son espace à l'itinérance, présentant des vendeurs ou des organismes d'aide. Le reste du journal est un vrai fouillis, du moins c'est ce qui apparaît à la lecture des numéros composant notre corpus. On y parle de questions sociales tels les droits humains, l'immigration et les dépenses pour l'armement, mais également de sport, de religion, de musique et de vie artistique. Le journal ne semble pas avoir de ligne directrice très précise concernant l'itinérance. C'est en effet le seul journal qui fasse largement appel à des gens de l'extérieur pour écrire dans ses pages.

Représentation iconographique de l'itinérance

Traitant largement de sujets autres que l'itinérance, *Street News* choisit des illustrations qui ne sont pas très représentatives du thème. 7,3 % des photographies et 1,7 % des autres illustrations de notre corpus montrent l'itinérance par rapport au total. De plus, *Street News* a la particularité de contenir beaucoup d'espace publicitaire, surtout des petites annonces. Parmi ces petites annonces et les autres messages publicitaires, on retrouve parfois des appels de dons ou de bénévoles, la présentation d'événements-bénéfice dédiés à l'aide aux itinérants, ainsi que des offres d'emplois provenant d'organismes oeuvrant auprès de itinérants, y compris le journal lui-même. Ce type de messages publicitaires compte pour 2,4 % par rapport au total de notre corpus.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Même s'il ne publie pas des textes sur l'itinérance comparables à ceux paraissant dans *L'Itinéraire* ou *La Quête*, *Street News* fait un effort pour expliquer, à la fois du point de vue social et du point de vue individuel, le phénomène de l'itinérance. Encore ici, notons que l'individu n'est jamais présenté comme étant directement responsable de sa situation, mais plutôt comme une victime, d'autant plus que des facteurs sociaux viennent souvent se greffer aux causes individuelles ou leur faire écho. Comme facteurs individuels à la source du problème de l'itinérance, *Street News* mentionne les problèmes de couple, la maladie mentale et le manque de ressources financières. Ce dernier élément fait également intervenir le social; le journal inclut en effet la récession au nombre des facteurs causant l'itinérance. Comme autre élément social, il mentionne aussi la mauvaise situation politique.

Présentation des itinérants au plan physique

Le portrait physique qui est fait des itinérants montre ceux-ci sous un jour plutôt favorable. Les itinérants sont souriants et proprement habillés, bien qu'ils souffrent parfois du froid et de problèmes dentaires. Leur environnement ne semble pas dangereux. On les voit surtout dans les gares, dans leur propre logis, qui peut être temporaire, ou dans les locaux du journal. Il est important de le préciser, *Street News* présente presque exclusivement des vendeurs ou des itinérants qui participent à des programmes d'aide. C'est sans doute ce qui explique leur bonne apparence et la particularité de leur environnement. Il y a une seule exception dans notre corpus : une caricature montre un itinérant sale et mal habillé. Cette caricature tranche donc de façon radicale sur ce qui est dit dans les textes et montré par les photographies. Malheureusement, on n'indique pas dans le numéro qui est l'auteur de la caricature, comme c'était le cas dans *Our Voice*.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Le journal apporte autant des éléments positifs que des éléments négatifs, disant que les itinérants ont du courage et des qualités, mais que leur manque de confiance et leurs mauvaises expériences les empêchent d'avancer. Pour *Street News*, la pratique de l'art est très importante pour la réalisation de soi, et les itinérants ont besoin de s'exprimer par ce moyen (numéro de janvier, pages 10 et 11).

Présentation des itinérants au plan comportemental

On retrouve dans les numéros de *Street News* composant notre corpus, une phrase qui vient renforcer un préjugé existant, chose que l'on n'a pas vu dans les autres journaux de rue de notre corpus. On dit en effet que les itinérants utilisent parfois mal l'argent qu'on leur donne.

Présentation des itinérants au plan social

En plus de présenter des photographies de femmes, d'hommes, de jeunes et de membres de la communauté autochtone, *Street News* publie des photographies d'itinérants faisant partie de la communauté noire, ce qui apporte un nouvel élément de caractérisation de la population itinérante.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Street News est l'un des journaux qui rend le mieux compte de cette catégorie, malgré le peu de place qu'il laisse à l'itinérance en général. *Street News* présente en effet de nombreux organismes d'aide et leurs activités. En plus des communautés religieuses, des refuges - dont il critique, comme *L'itinéraire*, le surpeuplement et la rigidité -, des groupes

communautaires et des services d'urgence, il parle des travailleurs sociaux, des organismes de défense des droits des itinérants, ainsi que des centres d'art où les itinérants peuvent exprimer leur réalité.

Il est intéressant de remarquer que malgré les différences quant à la place réservée à l'itinérance et à l'expression des itinérants, des journaux comme *Street News*, *L'Itinéraire* et d'autres dont nous parlerons plus loin sont d'accord quant aux moyens à prendre pour aider les itinérants. Dans le cas de *Street News*, peut-être n'estime-t-on pas nécessaire d'avoir le point de vue des itinérants et de s'intéresser de très près au problème de l'itinérance pour entrevoir des pistes de solution. *Street News* propose de faire en sorte que les itinérants se responsabilisent par rapport à leurs problèmes, et aussi qu'ils retrouvent leur estime de soi. Le journal met lui-même cette idée en pratique au sein de son organisation, en donnant par exemple le poste de photographe à un itinérant. D'un autre côté, *Street News* dit aussi qu'il faut favoriser l'expression des itinérants, sauf qu'il leur laisse peu de place dans ses pages. Aussi, même s'il reconnaît, par exemple, l'apport d'Internet, le journal ne s'engage pas au même titre que *L'Itinéraire*; il publie plutôt un reportage sur les activités d'un organisme qui met en contact les itinérants et les nouvelles technologies de façon collective, en rendant accessible au plus grand nombre de gens possible l'information disponible sur l'itinérance et les gens qui la vivent. Il publie aussi un article sur un organisme qui rejoint les itinérants par l'intermédiaire de l'art (numéro de janvier, pages 10 et 11).

Street News est le seul journal de notre corpus, avec *L'Itinéraire*, à donner des résultats concrets des actions entreprises dans le milieu avec les itinérants. Selon lui, en ce qui concerne les nouvelles technologies, plus il y aura de gens qui auront accès à de l'information sur l'itinérance, plus on aura de chance que se transforment l'opinion générale sur l'itinérance ainsi que les comportements qui en découlent ordinairement. Si la présence récente sur Internet d'informations sur l'itinérance n'a pas d'effets directs sur la vie quotidienne des

itinérants, le deuxième type d'action rapporté par *Street News*, soit la mise sur pied d'une galerie d'art, possède des avantages certains. L'expression par l'art permet, selon l'équipe éditoriale, d'évacuer les frustrations et de relever l'estime personnelle. L'exposition d'oeuvres créées par des itinérants constitue également un bon moyen de conscientiser les gens au fait que les itinérants ont des capacités au même titre que n'importe qui d'autre.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

En ce qui concerne les relations avec le gouvernement, *Street News* déplore qu'il n'y ait pas de mesures visant à contrer l'itinérance, que le gouvernement fasse la sourde oreille aux cris des pauvres. *Street News* critique également les coupures que le gouvernement effectue dans les programmes sociaux, alors que les salaires des fonctionnaires restent élevés. Il ajoute que le gouvernement n'appuie pas suffisamment les refuges et les autres centres d'aide aux itinérants. Et non seulement le gouvernement fait peu, mais il se désengage de projets importants. *Street News* souligne à cet effet que l'aide au logement diminue. Le gouvernement se retire de ce type de programmes et laisse aux entrepreneurs le devoir, et non l'obligation, de construire des logements à prix modique. De façon plus précise, *Street News* dénonce, comme d'autres journaux, les arrêtés anti-mendicité émis par les municipalités, des arrêtés qui criminalisent les itinérants dans leurs activités quotidiennes.

Street News aborde aussi le thème du dialogue entre les itinérants et les instances gouvernementales. Selon le journal, les problèmes seraient mieux résolus si on rétablissait ce dialogue. En discutant avec les itinérants, les autorités se rendraient compte qu'ils ont des capacités et des idées, et qu'ils ne demandent qu'une occasion de les mettre en valeur.

Rapports des itinérants avec la société en général

Quand il traite des rapports des itinérants avec la société dans son ensemble, *Street News* parle, tout comme le faisant *La Quête* mais de façon beaucoup moins virulente, de

cruauté, d'oppression et d'injustice envers les itinérants, qui ne se retrouvent pas dans une société qui axe ses valeurs sur l'apparence. Il en rapporte un exemple : on reconvertit en espaces commerciaux des espaces qui étaient d'abord destinés à accueillir des logements sociaux (numéro 3, pages 6 et 7). Le journal émet d'autres critiques. Selon *Street News*, le système de justice est contre les pauvres, comme l'est d'ailleurs tout le système de communication sociale. Les itinérants n'ont pas de place dans le discours public parce qu'ils ne maîtrisent pas le langage des spécialistes; il y a de plus un problème d'accès aux moyens de communication modernes. Face à cela, le journal propose aux itinérants des actions de résistance individuelle, comme exercer leur droit de vote ou appeler aux lignes ouvertes pour se faire entendre. Selon *Street News*, les itinérants ont fort à faire à ce chapitre, car les citoyens ordinaires ont plus souvent qu'autrement des attitudes négatives à leur égard. Le journal estime que le grand public est indifférent au sort des itinérants; il les rejette, les stigmatise, les juge uniquement d'après leur apparence. Une seule fois évoque-t-on dans ce journal une attitude positive, celle de l'accueil et de l'écoute, que l'on présente par l'intermédiaire d'une caricature : un homme en complet-cravate est assis, le journal à la main, sur un banc de parc; il sourit à un itinérant qui lui raconte qu'il investit présentement dans l'aluminium, faisant référence aux canettes vides emplissant son panier d'épicerie (numéro 5, page 43). Le contenu de cette caricature tranche donc nettement par rapport à ce qui est dit de négatif dans les textes. Pourtant, *Street News* semble garder espoir, compte tenu des orientations rédactionnelles qu'il choisit. Il explique, en effet, que les efforts faits au niveau de la communauté fonctionnent bien, en partie grâce au désir qu'ont les itinérants d'améliorer eux-mêmes leur vie.

E) *Real Change*

Real Change est un mensuel, vendu à Seattle et à Tacoma, une ville située au sud de Seattle. Ce journal est quelque peu différent des journaux que nous avons vus jusqu'à

maintenant. Il se donne des objectifs beaucoup plus précis en regard de la réinsertion sociale des itinérants, des objectifs largement axés sur l'organisation de la communauté et la communication sociale. En effet, *Real Change* cherche à créer des liens entre les itinérants eux-mêmes, ainsi qu'à organiser la communauté afin qu'elle puisse développer de meilleures relations avec le monde extérieur. *Real Change* se donne d'ailleurs comme objectifs spécifiques, premièrement de créer la base d'une organisation de type terrain, deuxièmement de publier les opinions des communautés marginalisées et, troisièmement, d'établir des liens avec des alliés de la lutte contre la pauvreté. En outre, la philosophie de *Real Change* est d'encourager la soumission d'articles journalistiques, de textes d'opinions et de fictions dans l'espoir de créer un forum où seront mis en perspective les différents aspects liés à la pauvreté et à l'itinérance (énoncé de mission, page 2).

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Real Change offre aux itinérants des postes de responsabilités au sein du journal, incluant ceux de chroniqueur régulier et de représentant des vendeurs. Les itinérants rédacteurs signent leurs textes parfois de leur nom, parfois de leur numéro de vendeur, parfois des deux ensemble. Il est important pour *Real Change* de donner d'une part des responsabilités aux itinérants et d'autre part de les laisser s'exprimer.

Collaboration des itinérants

Real Change s'approche du modèle de journal de rue fait par et pour les itinérants. Certes, ce journal laisse place à l'expression des itinérants dans une proportion inférieure à d'autres journaux - 15, 4 % de l'espace du journal comprend des textes écrits par des itinérants, dont une part dans la page réservée aux poèmes - mais il parle régulièrement des regroupements d'itinérants. C'est ce qui nous fait dire que *Real Change* accorde une place

assez importante à l'expression, même si on ne compte pas un grand espace réservé spécifiquement aux écrits des itinérants.

Traitement réservé à l'itinérance

Le phénomène de l'itinérance est une question d'importance et d'intérêt pour les numéros de *Real Change* que nous avons colligés, où on lui consacre 62,6 % de l'espace, en mettant surtout l'accent sur les conditions de vie et sur les droits des itinérants (dont celui au logement et à l'expression), ainsi que sur les organismes qui leur viennent en aide.

Représentation iconographique de l'itinérance

Non seulement le journal publie une grande quantité de textes sur l'itinérance, mais il illustre aussi beaucoup le phénomène au moyen des photographies, documents iconographiques qu'il privilégie, contrairement à d'autres journaux, par rapport à la caricature ou au dessin. 47,3 % des photographies contenues dans *Real Change* montrent l'itinérance. Les dessins, présents dans un seul numéro, sont des portraits d'itinérants. Les messages publicitaires publiés dans le journal ont également souvent comme thème l'itinérance, soit dans 34,6 % des cas dans les numéros analysés.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Étant donné sa propension à traiter du phénomène, *Real Change* a assez souvent l'occasion de définir l'itinérance ou d'en expliquer les causes. Précisons que si ces définitions s'attachent autant au point de vue social qu'au point de vue individuel, les causes que le journal donne se rapportent, elles, presque essentiellement à l'individu. *Real Change* définit socialement l'itinérance en tant qu'une absence de maison qui crée un manque au plan de la sécurité, de l'épanouissement et des liens sociaux. *Real Change* traite fréquemment dans

ses pages de droit au logement, il n'est donc pas étonnant qu'il définisse l'itinérance en ces termes. On voit par contre que cette définition a des conséquences pour l'individu, et ces conséquences sont mieux révélées quand *Real Change*, abordant le problème d'un point de vue individuel, parle d'une expérience traumatisante et dévastatrice, d'une attaque contre la dignité et le respect de soi, d'une lutte éreintante pour la survie physique, psychologique et émotionnelle. Il devient d'autant plus difficile, avec cette deuxième définition, de comprendre en quoi le journal trouve des vertus à l'itinérance. Il affirme en effet dans un autre numéro que l'itinérance peut être une période de conscientisation et de travail sur soi. À ce niveau-ci, il semble que la conception de *Real Change* ne soit pas très claire, compte tenu du caractère contradictoire des orientations qu'il choisit pour parler de l'itinérance, du moins dans le cas des numéros que nous avons analysés.

Ainsi, *Real Change* met beaucoup l'accent sur les torts subis par l'individu itinérant. Or si l'itinérance s'attaque à l'individu, c'est aussi par l'individu qu'elle a commencé. Aussi, bien qu'il ne soit pas perçu comme un coupable, mais plutôt comme une victime, l'individu peut avoir vécu des expériences, ou fait des choix, qui l'ont conduit à l'itinérance. Une personne peut donc avoir chaviré en raison d'une dépendance à l'alcool ou à la drogue, ou encore parce qu'elle a connu l'emprisonnement et s'est retrouvée sans ressources à sa sortie de prison. La maladie (jumelée à l'impossibilité de payer les frais d'hospitalisation) ou les désordres mentaux peuvent de plus entrer en ligne de compte. Le journal met également de l'avant des facteurs liés au milieu familial. Il évoque des difficultés de relations avec la famille, des ruptures ainsi que des situations de violence. Encore en lien avec la famille, il parle aussi de l'expérience traumatisante que constituent le divorce ou le décès d'un être cher. De mettre en lumière les facteurs individuels menant à l'itinérance semble être une tendance du journal; il y mêle aussi parfois des facteurs individuels et des facteurs sociaux, tels le manque d'argent et de travail, de même que la perte de l'emploi.

Présentation des itinérants au plan physique

Real Change use du même type d'approche que *L'Itinéraire* et *Our Voice*, c'est-à-dire qu'il distingue les camelots, qui paraissent fiers, propres, souriants et bien entourés, et les itinérants ordinaires, qui semblent être à part. Cependant, comme c'était le cas dans les journaux dont nous avons parlé, il n'en est pas ainsi quand le journal laisse de côté l'apparence pour se concentrer sur l'état de santé des itinérants; tous, alors, vendeurs ou non-vendeurs, souffrent du froid et de la fatigue (numéros de juin et d'août).

Présentation des itinérants au plan psychologique

À l'instar des autres journaux, *Real Change* mentionne qu'il est difficile pour les itinérants, malgré le fait qu'il possède du courage et de la fierté, de retrouver leur estime de soi et d'assurer leur développement personnel. Le journal note en effet que plusieurs obstacles ou attitudes apprises peuvent bloquer les itinérants dans leur cheminement, tels la honte, la culpabilité, l'apitoiement, la fuite, la peur d'être rejetés et la nostalgie du passé. La maladie et l'isolement peuvent eux aussi avoir des conséquences sur la santé psychologique des itinérants. *Real Change* dresse une liste de plusieurs conséquences de l'itinérance : l'exclusion (la coupure d'avec le monde), l'isolement, la dépression, la confusion et l'impression d'être «dans le brouillard». *Real Change* ajoute des éléments qu'aucun autre journal ne mentionne concernant l'aspect psychologique et qui nous renseigne énormément sur la situation des itinérants. Selon le journal, un cercle vicieux relie la maladie mentale et l'isolement. L'alcoolisme, la maladie mentale, l'isolement sont à la fois causes et conséquences. Le fait d'être isolés et rejetés amène l'insécurité, la difficulté à faire confiance, l'exclusion des services et le réflexe de boire ou de se construire une carapace pour cacher sa souffrance. Selon cette conception, les itinérants ont dès lors besoin de transmettre une bonne image d'eux-mêmes et de cacher leurs problèmes à la face du monde. L'accès à des endroits qui leur appartiennent, à des endroits où ils sont accueillis sans conditions leur est aussi primordiale. De même, il leur faut du repos et la possibilité d'oublier leurs problèmes.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Real Change est le journal qui compose le portrait le plus détaillé des itinérants au plan psychologique. Le portrait qu'il fait de ces derniers au plan comportemental est lui aussi très complet. Le journal a d'abord la particularité de parler des itinérants en tant qu'individus. De ce fait, il donne beaucoup de détails sur les habitudes de vie des itinérants et sur la dure lutte qu'ils doivent mener quotidiennement pour survivre. Les activités les plus souvent mentionnées sont la quête, la recherche d'un endroit où dormir et la fouille des poubelles ou des décharges pour trouver de la nourriture. Notons, par ailleurs, que le journal dit que les itinérants ont des activités artistiques, ce qui va à l'encontre de l'image que les gens se font habituellement d'eux (numéros de septembre et d'août). Parallèlement, *Real Change* rapporte de façon sarcastique, dans une chronique rédigée par un collaborateur itinérant, des activités qui sont souvent attribuées aux itinérants, celle de boire et de fumer. Les citoyens ordinaires, dit le journal, n'ont pas à aider les itinérants étant donné que, c'est bien connu, «ils aiment boire, fumer, exploiter le système et coucher dehors» (numéro d'août, page 12). *Real Change* s'élève en outre plus directement contre les préjugés, on disant que les itinérants sont conscients de leurs problèmes et qu'ils sont prêts à s'impliquer dans leur milieu pour s'aider et pour aider les autres. Le journal en a aussi contre l'idée selon laquelle les itinérants se détachent délibérément de leur famille. Les itinérants qu'il décrit ont peur d'être un fardeau pour leurs proches, ce qui les amène à vouloir cacher leurs problèmes, alors qu'ils ont souvent le désir de conserver des liens. *Real Change* ajoute, enfin, que les gens ordinaires sous-estiment les itinérants, et que c'est le manque de contacts qui conduit à l'adoption de préjugés.

Real Change traite souvent, par ailleurs, des itinérants en tant que groupe. Selon le journal, les itinérants ont un sentiment d'appartenance à une communauté; ils ont des valeurs de partage et d'entraide. Les itinérants comprennent que pour mieux vivre, ils ont intérêt à se

regrouper et à s'organiser. Les itinérants dont on parle dans *Real Change* savent discuter ensemble et prendre des décisions dans le but de régler un problème; le journal donne d'ailleurs dans ses pages des exemples d'engagement et d'organisation en commun du travail (numéros de juin, octobre et septembre). *Real Change* parle aussi de résistance, d'actions qui sont entreprises en groupe pour défendre les droits des itinérants, entre autres le droit au logement, ou pour sensibiliser les gens à la réalité des itinérants en combattant les stéréotypes. Ainsi, *Real Change* voit la tendance à se regrouper comme un élément positif, contrairement au journal *La Quête*. Il faut remarquer, à ce propos, que *Real Change* est beaucoup plus près des itinérants que l'est *La Quête*, étant donné qu'il leur laisse plus de place pour s'exprimer et pour travailler au sein de son organisation. Sans doute est-ce cela qui explique en partie la différence de points de vue entre les deux journaux. La lecture des journaux de rue nous amène à constater que les professionnels et les spécialistes de l'itinérance semblent être plus pessimistes que les itinérants et leurs représentants quant à la force et à la pertinence des regroupements d'itinérants.

Présentation des itinérants au plan social

Real Change nous donne une bonne idée de l'hétérogénéité des populations itinérants, montrant des jeunes, des adultes, des hommes, des femmes, appartenant à des communautés ethniques différentes (noire et autochtone).

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Relativement aux rapports avec le milieu, *Real Change* va un peu plus loin que les autres journaux composant notre corpus en présentant non seulement de nombreux organismes d'aide, mais de réels regroupements d'itinérants (*La Poverty Awareness*

Coalition inc., par exemple). Pour lui, il y a d'abord des liens à tisser entre les itinérants eux-mêmes, puis, dans un deuxième lieu, entre les itinérants et le reste de la société. Il faut regrouper les itinérants et leur offrir un lieu d'appartenance qui soit accueillant et chaleureux. Si *Real Change* parle de regroupements d'itinérants, c'est qu'il juge important que ces derniers participent de manière active à la résolution de leurs problèmes, dont celui d'être isolés. Les itinérants ont avantage à s'impliquer dans leur milieu, à travailler ensemble à un projet commun, ce qui permet la solidarisation.

Si *Real Change* voit dans les regroupements d'itinérants une solution à l'exclusion, c'est sans doute parce qu'il décèle de nombreuses difficultés de relations entre les organismes d'aide et les itinérants. Le journal trouve tout d'abord injuste que les refuges et autres services soient fermés durant certaines périodes de l'année. Il dénonce le surpeuplement des refuges, qu'il explique par le manque de ressources. Il critique également les oeuvres religieuses, en parlant d'une charité qui se fait dans un contexte de donnant-donnant; le journal américain précise en effet que les itinérants sont souvent obligés d'écouter des sermons avant de recevoir leur repas. *Real Change* affirme que les itinérants auraient à ce propos de quoi se révolter. C'est d'ailleurs le seul journal qui fait directement référence à une forme de résistance en parlant des relations des itinérants avec les organismes et, plus largement, avec leur milieu immédiat. D'autres points sont relevés comme étant sources de difficultés dans les relations entre les itinérants et leur milieu. *Real Change* mentionne quelque chose d'important, soit l'éparpillement de l'information sur les services destinés aux itinérants. Les itinérants ne sont effectivement pas toujours au courant qu'il existe des services devant leur venir en aide, ce qui les confine à l'isolement. *Real Change* rapporte également les difficultés de relations surgissant au sein même de la communauté itinérante. Ainsi, les femmes itinérantes sont souvent victimes de violence de la part des hommes itinérants; la rue constitue donc un milieu bien plus dangereux pour elles.

En plus de mettre en pratique le principe de la responsabilisation des itinérants en leur ouvrant les portes de son organisation, ce qui leur permet en outre de s'exprimer, *Real Change* réalise un autre type d'action pour aider concrètement les itinérants dans leur milieu. Conséquent avec ce qu'il disait au sujet de l'éparpillement de l'information, le journal veut rapatrier cette information en un seul lieu facilement accessible aux itinérants. D'autres actions que le journal a appuyées sont aussi mentionnées : des regroupements de femmes itinérantes ont organisé un rallie rassemblant des itinérants et des citoyens ordinaires (numéro d'août), un forum d'expression (numéro de novembre), ainsi qu'une activité de groupe pour la fête des Mères (numéro de juin).

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Real Change parle beaucoup des relations entre les itinérants et le gouvernement. Il critique de façon générale le laisser-aller de celui-ci et, de façon plus précise, son désengagement des programmes d'aide au logement; le journal s'insurge contre le fait que le gouvernement laisse aux entrepreneurs le devoir - il ne leur donne donc pas d'obligation - de louer ou construire des logements à prix modique. *Real Change* propose au gouvernement d'obliger les entrepreneurs à inclure la construction de logements à prix modique dans leurs projets de développement (numéro d'octobre). D'un autre côté, le journal affirme que les autorités ont tort de harceler les itinérants - il est ici question surtout des jeunes - dans leurs activités les plus simples et les plus naturelles. Il déplore d'une part, par l'intermédiaire d'une chronique humoristique, que le gouvernement ne respecte pas le simple droit qu'ont les itinérants à boire de la bière, et affirme d'autre part, de manière plus sérieuse, que les autorités traitent durement les jeunes itinérants. Le journal reproche aux autorités d'agir trop rapidement et de ne pas consulter les organismes qui s'occupent des jeunes avant de sévir. Selon *Real Change*, les autorités refusent tout simplement d'écouter les organismes, et il le déplore grandement.

Enfin, pour *Real Change*, contrairement à d'autres journaux, notamment *La Quête*, la résistance contre le gouvernement existe et est organisée. Le journal fait état des actions de véritables groupes de revendication. On lit dans ses pages que certains organismes de défense des droits des itinérants confrontent couramment les autorités dans leurs attitudes envers les itinérants (numéros d'août et de novembre), organisant même des rencontres entre les deux groupes pour obliger le gouvernement à écouter les itinérants et à prendre ses responsabilités (numéro d'octobre).

Rapports des itinérants avec la société en général

De façon générale, le journal déplore l'attitude de «je-m'en-foutisme» de la société en regard du problème de l'itinérance, tout particulièrement en ce qui concerne les malades mentaux. Une autre critique générale que formule *Real Change* est que la société classe les gens par catégories et ignore ceux qui n'y entrent pas. Le journal ajoute que cette manière d'agir vise à dissimuler les itinérants, à se débarrasser d'eux, si bien que l'enfermement en institution des jeunes marginaux est même parfois vu comme une solution.

Le journal émet également des commentaires acerbes sur les comportements de certaines catégories de personnes, notamment les policiers qui selon lui maltraitent et harcèlent les itinérants. Il cite le cas où il leur arrive même de jeter aux ordures les biens personnels de ces derniers sans les avertir. Les employés municipaux feraient également de même. Parallèlement, après s'être penché longuement sur la question de l'argent en tant que valeur de prédilection au détriment des valeurs humaines, *Real Change* critique le fait que des commerçants s'opposent à l'installation, au centre-ville, d'un service d'aide aux itinérants toxicomanes. Pour lui, la ville privilégie à tort l'argent et le commerce au détriment de la vie des itinérants; les hommes d'affaires ont d'ailleurs trop d'influence sur la mairie. Que des gens fassent des profits sur le dos des itinérants est aussi fortement décrié. Autre élément important, *Real Change* explique que les itinérants sont victimes de discrimination dans les

institutions. Le journal, qui vise principalement les institutions oeuvrant dans le domaine de la santé, estime que celles-ci ont de la difficulté à offrir des services et des traitements aux personnes itinérantes, ignorant même totalement celles qui ont perdu leur carte d'identité ou qui n'ont pas les moyens de payer. Or une carte se perd rapidement dans la rue, et il est difficile d'en obtenir une sans adresse. Les choses sont bien pires dans le cas des itinérants malades mentaux, qui sont très souvent laissés à eux-mêmes. Les institutions privées qui gèrent les fonds destinés aux soins de santé oublient les malades mentaux; au mieux, elles leur donnent des médicaments, mais, pour le journal, ce n'est pas là s'occuper réellement de quelqu'un, et les médicaments ne peuvent rien contre les stigmas rattachés à l'itinérance et à la maladie mentale.

Real Change critique vertement, mais il propose aussi des solutions ou attitudes à adopter. Tout d'abord, il suggère aux itinérants de se réunir pour défendre leurs droits (numéros d'août et de novembre). La nécessité de combattre des préjugés, donc d'établir un dialogue entre les itinérants et le reste de la société, est également identifiée comme une voie sur laquelle s'engager. Le journal se penche plus particulièrement sur le travail de la police et, surtout, sur les organismes de défense des droits des itinérants. Les policiers se doivent de développer un dialogue avec les itinérants, de les avertir, par exemple, avant de jeter leurs biens. Pour leur part, les organismes ont la responsabilité de conscientiser les citoyens ordinaires ainsi que les décideurs aux problèmes que vivent les itinérants. En outre, les organismes doivent voir à ce que les itinérants qu'ils représentent soient respectés dans leurs rapports avec les policiers et les fonctionnaires. Enfin, le journal estime que c'est à eux que revient la tâche de défendre les projets destinés aux itinérants devant les autorités et les associations d'hommes d'affaires qui, le journal l'a déjà fait remarqué, exercent une grande influence dans le domaine publique. *Real Change* reconnaît aussi des responsabilités aux itinérants, comme de rester en contact avec le monde qui les entoure et celle, décrite d'une manière humoristique, «d'adopter» un citoyen ordinaire en vue de le conscientiser à

l'itinérance. Enfin, la société dans son ensemble a, pour *Real Change*, des gestes précis à poser. Elle doit interdire la démolition des logements à prix modique et faire en sorte qu'augmente le nombre de centres d'hygiène, tout en gardant à la mémoire que la coexistence des itinérants et des citoyens ordinaires constitue un a priori à la communication. Le journal propose également de faciliter le travail des intervenants en allégeant leurs responsabilités au niveau administratif.

Real Change semble accorder moins d'importance à la question des rapports entre les itinérants et le grand public. Il propose cependant des éléments de solution originaux, qui apparaissent rarement dans les autres journaux de notre corpus. Le portrait qu'il fait des attitudes du grand public est dans l'ensemble plutôt négatif, même s'il contrebalance ses jugements par quelques exemples montrant des attitudes positives ou emphatiques (numéros de juin, d'août et de novembre). Contrairement au journal *La Quête*, *Real Change* rapporte des opinions qui trouvent toutes leur source dans la réalité. Il parle, par exemple, des commerçants ou autres employeurs, qui hésitent à faire confiance aux itinérants. D'un point de vue plus global, *Real Change* déplore le désintéressement des citoyens ordinaires face aux itinérants, ce sentiment pouvant se transformer parfois en mépris, voire en haine. Selon le journal, beaucoup des attitudes négatives rencontrées sont redevables à des préjugés ou à un manque d'information. Les gens ont peur des itinérants, ils le rejettent parce qu'ils croient que ce sont tous des criminels, des toxicomanes ou des malades mentaux. Les préjugés font naître une sorte de psychose qui amène les gens à refuser de partager des lieux et de créer des liens avec des itinérants. Le journal donne de multiples exemples concrets montrant comment peut se manifester cette psychose qu'il appelle le syndrome du «Not In My Back Yard». Pour faire écho à ces sentiments négatifs, *Real Change* parle de l'affliction que ressentent certaines personnes en découvrant dans quelles conditions vivent les itinérants et de la pitié que cela suscite, il ajoute des exemples concrets de ce à quoi peut amener la compassion. *Real Change*

présente en effet des cas où des personnes ont accueilli des itinérants, les ont aidés directement ou ont collaboré avec des organismes les représentant.

À la lumière de notre analyse, l'on peut voir que *Real Change* se distingue nettement des autres journaux que nous avons étudiés au niveau des orientations rédactionnelles qu'il choisit. Premièrement, il consacre beaucoup de temps à chercher des solutions aux problèmes des itinérants et, deuxièmement, il reconnaît des responsabilités autant aux itinérants qu'aux autres catégories de personnes composant la société. On peut en effet noter que le journal met grandement l'accent sur l'action et sur la force du groupe.

F) *Spare Change*

Spare Change est publié deux fois par mois et vendu dans les villes de Boston et de Cambridge. Davantage encore que *Real Change*, le journal se fait très précis quant à ses objectifs. Il veut servir d'outil organisationnel à la communauté itinérante de Boston, premièrement en tenant lieu de forum où seront débattues des questions tel le droit au logement et en publiant la liste des services offerts aux démunis; deuxièmement en cherchant à rejoindre les itinérants dans leur milieu pour leur faire part de la mission et des buts du journal et pour les inciter à faire partie de l'administration, de la production, de la distribution et de la publication du journal; troisièmement en créant un dialogue entre les démunis et les mieux nantis; quatrièmement en combattant les stéréotypes et les préjugés liés à l'itinérance et aux itinérants; cinquièmement, en donnant aux itinérants la chance d'acquérir une expérience de travail et de développer leurs habiletés et leur potentiel humain (énoncé de mission, page 2).

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

La lecture des objectifs de *Spare Change* amène à penser que le journal sera réalisé en bonne partie par des itinérants. Or, contrairement à ce qui se passe dans le cas des autres journaux, le statut des concepteurs de *Spare Change* n'est pas facilement définissable si on s'en tient à la bulle technique, aux textes de présentation des articles et aux articles eux-mêmes.

Collaboration des itinérants

Au moins 20 % du contenu de *Spare Change* est rédigé par des itinérants ou ex-itinérants. Comme *L'Itinéraire*, *Spare Change* est ouvert à la collaboration, sans distinction de statut entre journalistes et itinérants, bien qu'il y ait aussi les chroniques «Cigarettes papers» et «Voices of the Street» réservées aux camelots. Les itinérants sont donc invités à écrire autant des billets et des lettres d'opinions que des articles journalistiques traitant d'itinérance ou de sujets d'intérêt général.

Traitement réservé à l'itinérance

Spare Change figure parmi les journaux qui se consacrent presque exclusivement à l'itinérance. En fait 78,8 % de l'espace est occupé par ce thème, et une bonne part des messages publicitaires a également l'itinérance comme thème; 42,3 % présentent en effet des organismes d'aide ou des alliés du journal. *Spare Change* croit donc que l'itinérance constitue le principal sujet d'intérêt pour ses lecteurs. Comme le fait *Real Change*, le journal met beaucoup l'accent sur les conditions de vie et sur les droits des itinérants (dont celui à l'expression), ainsi que sur les organismes qui leur viennent en aide.

Représentation iconographique de l'itinérance

Le choix des photographies, que le journal privilégie par rapport aux autres types d'illustrations, est au diapason de la ligne éditoriale. Aussi, 66,6 % des photographies et 16,6 % des caricatures et dessins publiés dans *Spare Change* montrent l'itinérance.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Si on s'attache à l'aspect qualitatif, on constate que *Spare Change* parle de l'itinérance en termes sociaux, reliant le phénomène à une absence de logement ou le définissant simplement en tant que problème social complexe qu'on peut résoudre avec des efforts. Le journal fait cependant intervenir une part de responsabilité de l'individu quand il traite des causes de l'itinérance, mais il la rattache sans cesse à des facteurs sociaux. À l'instar de *L'Itinéraire*, *Spare Change* évoque la non-conformité de la formation et des expériences individuelles aux exigences du marché du travail. Par-là, le journal affirme que l'individu ne peut être seul mis en cause dans ses choix, étant donné que le marché du travail se transforme et devient de plus en plus exigeant. Aussi, quand *Spare Change* voit comme cause de l'itinérance la non-acceptation par les parents de l'orientation sexuelle d'un jeune, il fait intervenir à la fois un facteur individuel, la tendance personnelle d'une personne, et un facteur social, l'intolérance apprise. Enfin, si les personnes en difficultés n'arrivent pas à améliorer leur situation, c'est que, pour le journal, il y a un manque de ressources communautaires consacrées à leur réinsertion. On voit donc que *Spare Change*, comme d'autres journaux, a tendance à choisir des orientations rédactionnelles déresponsabilisant l'individu.

Présentation des itinérants au plan physique

Par ailleurs *Spare Change*, de la même façon que le faisaient *L'Itinéraire*, *Our Voice* et *Real Change*, pose une frontière entre le monde sécurisant des camelots et le monde dangereux et sinistre des itinérants ordinaires. Dans ce journal, la situation apparaît pire encore, car la teinte sombre des photographies ne nous permet pas de voir les visages des itinérants ordinaires; il ne semblent même pas en avoir un.

Présentation des itinérants au plan psychologique

À la différence de *L'Itinéraire*, de *Our Voice* et de *Real Change*, *Spare Change* effectue encore une distinction entre les camelots et les itinérants ordinaires au moment de parler de leurs qualités personnelles. Il décrit les camelots comme des personnes enthousiastes, méritantes, aimables, promptes à s'entraider, talentueuses, sérieuses, courageuses, constantes, polies, souriantes. Le journal voit également les vendeurs comme des gens qui ont du potentiel et quelque chose à apporter à la communauté, parce qu'ils sont intelligents et intéressés à apprendre. Pour *Spare Change*, les camelots ne sont pas plus paresseux ou violents que la plupart des gens. Nous voyons donc que *Spare Change* entend combattre des préjugés, même s'il n'étend pas ses propos aux itinérants en général, mais uniquement aux camelots.

Spare Change traite également, comme d'autres journaux, du désir de réalisation de soi des itinérants et des obstacles qu'ils rencontrent, mais il aborde en plus l'aspect de la maladie et de ses conséquences. *Spare Change* traite en effet de la maladie mentale et de ses effets : la conversation à voix haute avec soi-même, l'incapacité de réfléchir, et de tenir des propos cohérents, l'alcoolisme, la toxicomanie et le suicide. Curieusement, *Spare Change* semble ici s'arrêter dans ses efforts de déstigmatiser l'itinérance.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Spare Change rend compte en général des mêmes éléments que *L'Itinéraire* et *Real Change*, rapportant la lutte des itinérants pour leur survie, la conscience des problèmes à surmonter et le désir de s'en sortir. *Spare Change* se détache un peu pourtant de *Real Change* du fait qu'il parle des itinérants essentiellement en tant qu'individus au caractère et aux expériences distinctifs, et non en tant que communauté, même s'il a le désir - cela est dit dans l'énoncé de mission à la page 2 - de voir s'organiser cette communauté. D'un autre côté, *Spare Change* apporte un élément nouveau quant aux caractéristiques comportementales, mentionnant l'inconscience de certains itinérants face à la drogue. Mais il ne veut pas abonder dans le sens des préjugés, ajoutant par la suite que d'autres itinérants n'ont pas ce défaut. Le journal vient aussi contrecarrer la conception selon laquelle les itinérants constituent une masse silencieuse, telle que les conçoit par exemple *La Quête*. Le journal parle ainsi de désir de liberté et de rejet des étiquettes, donc d'un certain refus des normes imposées de l'extérieur. Un sentiment qui peut être vu comme une forme de résistance.

Présentation des itinérants au plan social

Spare Change nous donne lui aussi une bonne idée de l'hétérogénéité des populations itinérantes, montrant des jeunes, des adultes, des hommes, des femmes, appartenant à des communautés ethniques différentes.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Spare Change, même s'il accorde moins d'importance à ce sujet que *Real Change* ou *Street News*, présente quand même, dans les numéros analysés, plusieurs organismes d'aide, propose des moyens d'aider les itinérants et suggère des actions concrètes à accomplir

pour solutionner le problème de l'itinérance. Selon *Spare Change*, les itinérants ont besoin d'une aide à long terme basée sur la redécouverte et le développement de soi. Le journal croit en la responsabilisation et la met lui-même en pratique en invitant les itinérants à écrire dans ses pages. *Spare Change* croit aussi qu'un organisme a plus de chance de réussir à aider les itinérants s'il s'appuie sur les ressources de la communauté au complet plutôt que de rester isolé. Le journal demande la solidarité de tous les acteurs sociaux, les organismes, les gouvernements, les institutions, les entreprises, et aussi les citoyens ordinaires. *Spare Change* force même l'originalité jusqu'à faire directement appel aux lecteurs en quelques occasions. Le journal évoque en effet les problèmes particuliers auxquels font face les défenseurs des droits des itinérants et demande aux lecteurs d'exercer des pressions auprès de députés dans le but d'accélérer le traitement des dossiers. Il parle aussi à ses lecteurs de certains organismes qui ont besoin de bénévoles et les invite à s'engager.

Par ailleurs, le journal fait montre de contradiction concernant l'aide aux itinérants : il dit à un moment que les itinérants ont besoin de leurs pairs pour trouver des solutions à leurs problèmes (numéro d'avril) et à un autre endroit qu'il est préférable de sortir les itinérants de leur milieu afin de mieux les aider, entre autres en leur apportant l'éducation (numéros d'avril et d'août). S'il faut sortir les itinérants de leur milieu, c'est sans doute en raison des difficultés que rencontrent les itinérants dans leurs rapports avec certains organismes. Selon le journal, les refuges pour itinérants sont dangereux, en raison des comportements violents manifestés par certaines personnes, et ils imposent des règles de conduite trop strictes, ce qui peut exclure des itinérants des services d'aide, mais aussi empêcher ceux qui les fréquentent de chercher un emploi. Le journal relève un autre problème relativement aux refuges : ils sont surpeuplés et ne peuvent de ce fait ni accueillir tout le monde ni fournir une intimité. Ces défauts de fonctionnement avaient déjà été soulignés, nous l'avons vu, par d'autres journaux.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Spare Change critique peu le gouvernement dans ses rapports avec les itinérants. Lorsqu'il le fait, il s'y engage pourtant de façon radicale. De façon générale, *Spare Change* croit que le gouvernement gère mal les ressources, qu'il distribue mal les richesses et qu'il ne prend pas les bonnes décisions ni ne fait les bonnes actions pour contrer l'itinérance. Il parle non seulement d'une non-préoccupation, mais d'un mépris du gouvernement envers les itinérants. *Spare Change* s'élève tout particulièrement contre les dépenses pour l'armement, mais, pour lui, le peu de sagesse du gouvernement quant aux dépenses ne s'arrêtent pas là : trop d'argent est consacré à l'aide extérieure et aux projets de développement urbain tels les aéroports et les centres commerciaux. Enfin, le gouvernement a la mauvaise habitude de donner des subventions aux entreprises qui sont déjà riches, et non à celles qui en ont le plus besoin. Pour appuyer ses opinions, *Spare Change* prépare de véritables dossiers destinés à faire comprendre aux lecteurs les rapports entre argent dépensé dans le domaine social et argent dépensé ailleurs. Ces dossiers sont largement documentés et nourris de statistiques très révélatrices (numéros de janvier, de mai et d'avril). Contrairement à d'autres journaux, *Spare Change* ne fournit toutefois ni pistes de solution ni exemples d'actions concrètes à mettre en oeuvre pour lutter contre l'exclusion, mis à part les appels aux lecteurs comme nous l'avons déjà évoqué.

Rapports des itinérants avec la société en général

Il semble que *Spare Change* trouve beaucoup d'intérêt à traiter des rapports entre les itinérants et la société prise comme une entité ou encore des relations entre les itinérants et certains groupes sociaux. Le journal déplore lui aussi l'attitude de «je-m'en-foutisme» de la société en regard des problèmes de itinérants. Selon *Spare Change*, la société en général, et les entreprises en particulier, ne s'intéressent pas au problème de la pauvreté et de l'itinérance, elles ne font pas d'efforts pour aider les itinérants, préférant discuter de problèmes plus abstraits. Les autres critiques générales émises par le journal concernent le

système de justice, qui est, selon lui, contre les pauvres. Il déplore également le fait que la société ne laisse pas aux itinérants le loisir de s'exprimer.

Spare Change s'attaque plus particulièrement aux représentants de la justice et des médias. Le journal critique aussi le fait que l'on laisse les promoteurs reconvertir des espaces d'abord destinés aux logements des itinérants à des fins commerciales. *Spare Change* critique également le comportement des policiers. Ceux-ci maltraitent et harcèlent les itinérants, surtout les jeunes. *Spare Change* estime en outre que l'information que l'on diffuse sur l'itinérance est faussée. Cependant, il ne met pas exclusivement en cause les médias, mais également les compagnies pharmaceutiques et les dirigeants en général; selon lui, on trompe intentionnellement les gens au sujet de la maladie mentale et de son incidence chez les itinérants. En outre, le journal note que l'inaccessibilité aux moyens de communication est un problème aux conséquences doubles : les itinérants ne peuvent s'exprimer, ils ne peuvent donc rectifier les faits, mais ils ne peuvent non plus acquérir l'information qui leur est nécessaire. Selon *Spare Change*, il s'en suit un isolement, un renfermement sur soi. En ce sens, le journal voit l'organisation en groupe et la résistance comme étant nuisibles : des itinérants qui restent ensemble dans leur milieu ne peuvent recevoir de l'information; ils ne peuvent donc avoir accès aux services ou aux traitements; le fait de ne pas avoir d'adresse constitue par ailleurs un obstacle important à la participation sociale. L'on note donc que les orientations rédactionnelles choisies par *Spare Change* pour parler de la communauté itinérante ou de la résistance sont en fonction de l'opinion qu'il défend : tantôt il lui semble bien que l'itinérant se forge sa propre personnalité en rejetant les étiquettes du monde extérieur, tantôt le journal considère qu'il vaut mieux que l'itinérant se rapproche du reste de la société de manière à recevoir des services.

Enfin, *Spare Change* ne parle pas beaucoup des relations entre les itinérants et le public en général. Le portrait que le journal dresse de ces relations est assez sombre. *Spare Change*

évoque le désintéressement des citoyens ordinaires face aux itinérants, ce sentiment pouvant se transformer parfois en mépris, et même en haine. Selon *Spare Change*, seuls les lecteurs des journaux de rue sont différents des autres, car ils se montrent capables de sentiments positifs.

G) *Macadam*

Macadam est produit à Paris et à Bruxelles, et est distribué dans plusieurs autres villes de France, de Belgique et de Suisse. La mission qu'il se donne est premièrement d'informer par la production d'un journal de qualité. Deuxièmement il entend «donner aux itinérants la possibilité de gagner de quoi vivre décemment en toute autonomie et selon leur rythme» (énoncé de mission, paru dans le numéro spécial *Macadam Tam-Tam*, en décembre 1995). *Macadam* partage donc l'idée de *Street News* selon laquelle le produit est plus important que l'expression ou le développement des compétences des camelots. Pour lui, les itinérants sont les partenaires commerciaux d'une entreprise. Le journal a par ailleurs comme principe que «tout le monde ne peut pas être Mère Teresa» (*Macadam Tam-Tam*, décembre 1995, p. 4), donc que tout le monde ne peut pas faire le bien de manière désintéressée. En 1996, sous les pressions exercées par les associations caritatives, les médias traditionnels et les autres journaux de rue, *Macadam* pensait pouvoir réussir à créer un support d'urgence afin de contenter les gens qui l'ont accusé, comme nous l'avons déjà mentionné, de faire de l'argent sur le dos des pauvres.

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Macadam n'accorde pratiquement pas d'importance à la prise de responsabilités autres que celle de vendre le journal. Les itinérants n'occupent aucun poste dans l'équipe de production du journal.

Collaboration des itinérants

Le journal ne laisse pas non plus place à l'expression des itinérants. Une demi-page seulement d'un des numéros compris dans notre corpus présentait l'autoportrait d'un camelot.

Traitement réservé à l'itinérance

Macadam réserve 25 % de son espace à l'itinérance, mais il a la particularité de beaucoup parler de lui-même et de ses camelots. Dans le peu d'espace qui reste, le journal présente des organismes d'aide et traite des causes de l'itinérance. Pour le reste, *Macadam* est, comme *Street News*, un journal sans ligne éditoriale forte, qui mélange les thèmes culturels aux sujets les plus divers (le vent, dans le numéro de juin, la Bosnie, dans le numéro de septembre, etc.).

Représentation iconographique de l'itinérance

Les illustrations de l'itinérance ne sont pas nombreuses; seulement 4 % des photographies représentent le phénomène, mais on ne retrouve aucun dessin, caricature ou bande dessinée s'y rapportant. Toutefois, le peu de messages publicitaires que comprend *Macadam* a pour thème presque exclusif l'itinérance.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

On ne retrouve aucune définition de l'itinérance dans *Macadam*, rien de surprenant étant donné le peu d'importance qu'il accorde au phénomène. Pour *Macadam*, le monde de l'itinérance semble se limiter à celui des vendeurs; on peut donc supposer qu'il ne se penchera pas sur les causes globales de l'itinérance, mais plutôt sur les facteurs individuels qui l'entraînent. Quand ils racontent leur vie aux journalistes, les camelots ont aussi tendance à mettre l'accent sur les expériences personnelles qu'ils ont vécues. Les causes énoncées sont donc en lien avec la situation familiale, la consommation de drogue ou d'alcool, le manque de moyens financiers, les relations amoureuses, etc.

Présentation des itinérants au plan physique

Le portrait que dresse *Macadam* des itinérants est nettement positif, que ce soit au plan physique, au plan social et comportemental ou au plan psychologique. Le journal ne fait pas, contrairement à d'autres journaux, de différence entre les camelots et les itinérants ordinaires, mais il ne parle que des camelots. Par conséquent, les itinérants que l'on décrit dans ce journal sont souriants et ont fière allure; ils ne souffrent ni de la maladie, ni du froid, ni d'anxiété.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Pour *Macadam*, les itinérants sont des gens remplis d'espoir et de désir de s'améliorer. Le journal concède toutefois que les itinérants pâtissent de l'isolement. Les conséquences en sont, selon lui, la honte de demander de l'aide et l'habitude de consommer de la drogue.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Macadam ne parle pas, contrairement à d'autres journaux, des habitudes de vie des itinérants (il est vrai qu'il ne traite pas beaucoup non plus du phénomène de l'itinérance en lui-même).

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Nous l'avons mentionné déjà, une bonne part de l'espace éditorial consacré à l'itinérance dans *Macadam* sert en réalité à présenter des organismes d'aide. *Macadam* en nomme plusieurs, dont lui-même, en même temps qu'il décrit leur manière de travailler. Dans les numéros analysés, *Macadam* parle aussi des difficultés de relations entre les organismes et les itinérants, mais plutôt que de se placer du côté des itinérants, il se place du côté des intervenants. Selon lui, il peut être difficile pour les responsables d'organismes de ne pas recevoir les remerciements auxquels ils ont droit (les itinérants ne semblent pas être enclins à remercier). Le fait de voir beaucoup d'itinérants rechuter ou de ne pas pouvoir aider tous les itinérants qui sont dans le besoin constitue également une source de tension. *Macadam* fait par ailleurs un reproche aux intervenants, celui de ne pas être assez militants, de ne pas pratiquer de «lobbying» plus puissant en faveur des itinérants. D'un autre côté, *Macadam*, même s'il ne se penche pas beaucoup sur les itinérants en tant que groupe, rapporte des difficultés de relations survenant au sein de la communauté itinérante elle-même. On écrit notamment que ces derniers ne sont parfois pas capables de s'entendre lorsqu'ils travaillent à un projet commun, ce qui a déjà fait échouer certains projets.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Concernant les rapports des itinérants avec le gouvernement, *Macadam* se fait moins critique que bon nombre de journaux analysés. Selon lui, les autorités sont incapables ne serait-ce que de parler convenablement d'exclusion, et il ne faut pas s'attendre à ce qu'elles réussissent à réinstaurer le dialogue. Pourtant, la solution consiste, selon le journal, à écouter ceux qui sont touchés par les compressions effectuées dans le domaine des services sociaux, à considérer l'opinion qu'ils ont eux-mêmes en regard de leurs problèmes. Toujours en rapport avec les attitudes du gouvernement, *Macadam* s'élève de manière plus particulière contre le fait que des itinérants soient déportés des villes où ils habitent lors d'événements spéciaux de «nettoyage». *Macadam* dénonce en outre les arrêtés anti-mendicité émis par les municipalités, des arrêtés qui criminalisent les itinérants dans leurs activités quotidiennes. Contrairement à *Spare Change*, *Macadam* ne veut pas cependant engager directement ses lecteurs dans une action; il veut plutôt attirer la sympathie des maires des autres villes et celle des autres journaux de rue.

Rapports des itinérants avec la société en général

En ce qui concerne les relations avec certaines des catégories de personnes composant la société, *Macadam* n'émet pas de critiques, comme les autres journaux, mais il se fait assez éloquent à propos des moyens à prendre pour améliorer la situation des itinérants. Il rapporte des difficultés avec un groupe seulement, celui des commerçants qui chassent les itinérants, considérant qu'ils nuisent à leur commerce. De façon plus générale, le problème des itinérants, selon *Macadam*, en est un d'accès aux moyens de communication modernes. Pourtant, contrairement à d'autres journaux qui reconnaissent aussi cette difficulté et tentent de l'atténuer en favorisant l'expression des itinérants dans leurs pages, *Macadam* ne concrétise par son idée dans l'action. Le journal voit également l'éducation comme étant un moyen d'améliorer les relations entre les itinérants et le reste de la société, mais il ne la place

pas dans un contexte de rapprochement, disant simplement que les itinérants devraient avoir la chance de s'éduquer.

Macadam avait parlé d'isolement comme d'une difficulté vécue par les itinérants. Pour y remédier, il propose l'intégration des jeunes à des activités sociales, culturelles ou sportives, comme par exemple le théâtre ou la randonnée à bicyclette. Dans un tout autre ordre d'idées, le journal voudrait également que l'on réorganise le système de santé, de façon à ce que les itinérants y aient accès.

Compte tenu de sa propension à présenter les itinérants sous un jour favorable, *Macadam* perçoit le bon côté des relations entre ces derniers et le grand public. Il faut toutefois préciser que le portrait est vite fait; *Macadam* ne traitant pas très en profondeur du sujet. S'il rapporte la sympathie d'une lectrice envers les camelots (numéro de juin), le journal ne se limite pas à cette fois-ci au monde des vendeurs. Aussi, il fait le portrait d'un médecin qui a de l'affection pour les gens de la rue (numéro de novembre). Il parle aussi de l'empathie qu'éprouvent les citoyens ordinaires pour les itinérants, conscients qu'ils sont de leur propre chance. En fait, beaucoup de personnes éprouvent un sentiment de solidarité envers les itinérants, même si parfois elles pensent que ceux-ci font exprès d'en appeler à leur pitié.

H) *La Rue*

La Rue est un journal produit à Paris et vendu dans plusieurs grandes villes de France. Il se donne comme mission de «faciliter l'insertion sociale des sans-abri» (énoncé de mission, deux dernières pages). On accueille d'abord le vendeur, puis on lui fournit un revenu et un travail légal. Viennent ensuite la résolution des problèmes d'urgence, réalisée avec des organismes partenaires, puis l'établissement d'un programme pour un

accompagnement à long terme, qui comprend l'aide au logement, l'aide juridique, la recherche d'un emploi, ainsi que le rétablissement d'activités sociales, sportives et culturelles (il y a entre autres un atelier d'écriture). Tous les profits récoltés par le journal sont consacrés à la réalisation de ce projet d'accompagnement. Pour *La Rue*, et c'est là sa philosophie, «donner de l'argent ne suffit pas, il faut accueillir les sans-abri et les aider à construire un projet pour retrouver une place dans la société» (énoncé de mission, deux dernières pages). Vendre le journal devient donc de toute évidence, pour le camelot, la première étape d'un parcours complet de réinsertion sociale. Cette réinsertion peut passer par l'expression, compte tenu de l'existence d'ateliers d'écriture, mais l'expression ne constitue pas le moyen de reprendre contact avec la société. Si ce journal favorise chez les itinérants la reprise en main de leur destinée, ce n'est donc pas en leur offrant de développer leurs compétences et habiletés au sein du journal, mais dans une structure distincte et séparée du journal.

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

La Rue, nous l'avons vu, ne fait pas de l'expression des itinérants l'un de ses principaux objectifs. Le journal veut aider les itinérants, mais d'une façon différente que ne le font, par exemple, *L'Itinéraire*, *Spare Change* ou *Real Change* : d'un côté il fournit aux itinérants un revenu et une aide personnalisée, de l'autre il dénonce, grâce à son équipe de journalistes professionnels, les problèmes et les injustices liés à l'itinérance.

Collaboration des itinérants

Les collaborations des itinérants se font lors d'un atelier totalement séparé de la rédaction du journal. Aussi, le journal publie les textes des itinérants dans la chronique «Mots mêlés», mais ne leur donne pas le statut de collaborateurs réguliers. Nous pouvons noter

néanmoins que cette chronique couvre un espace assez important dans le journal, soit 11 % par rapport au total.

Traitement réservé à l'itinérance

En termes quantitatifs, *La Rue* accorde beaucoup d'importance à l'itinérance. Comme *La Quête*, ce journal a tendance à relier le phénomène à celui, plus global, de l'exclusion sociale. Le thème de l'exclusion sert en fait de ligne éditoriale à *La Rue*. Le journal se plaît d'ailleurs à présenter des cinéastes, écrivains, comédiens et musiciens en mettant l'accent sur une carrière réussie dans la non-conformité. Les entrevues sont alors délibérément orientées vers les thèmes de l'exclusion et de la pauvreté (les journalistes vont demander aux artistes, par exemple, de formuler une opinion sur la pauvreté ou l'itinérance). Le pourcentage d'espace réservé au phénomène de l'itinérance varie cependant selon le thème choisi pour le mois, allant de 30 à 65 %. Dans le numéro de *La Rue* portant sur la peur de l'exclusion (numéro d'octobre), on écrit beaucoup plus au sujet de l'itinérance que dans le numéro portant sur l'égalité des sexes (numéro de janvier). Quand elle parle d'itinérance, *La Rue* met l'accent sur les rapports des itinérants avec les institutions (principalement le gouvernement); elle traite en plus de politiques contre l'exclusion et de logement social.

Représentation iconographique de l'itinérance

Au niveau des illustrations, 11 % seulement des photographies représentent l'itinérance. C'est que *La Rue* privilégie le dessin ou la caricature pour accompagner les textes sur le sujet, se servant des photographies pour illustrer d'autres thèmes. Les dessins ou caricatures représentant l'itinérance comptent pour 42 % du total. Par ailleurs, *La Rue* ne contient pas de messages publicitaires.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

La Rue traite de l'itinérance d'une façon globale, c'est sans doute ce qui l'amène à proposer une définition du phénomène du point de vue de son rapport avec les autres problèmes sociaux. *La Rue* définit l'itinérance comme un problème d'exclusion au même titre que le chômage ou le racisme et aussi comme la démonstration la plus aiguë de la pauvreté et de la précarité. Quand vient le temps de trouver des causes à l'itinérance, le journal s'en tient également à des facteurs sociaux. Le problème de l'itinérance existe en raison d'une incapacité de la société à conserver l'équilibre ainsi qu'à établir et à maintenir un dialogue social. On peut aussi l'expliquer par un certain cycle, une forme de destin social, qui causerait trois phénomènes distincts mais probablement cumulatifs : la reproduction de la pauvreté de génération en génération, le basculement hors du cadre de la société à la suite de problèmes particuliers, ou encore l'empêchement d'atteindre les standards de vie reconnus en raison, par exemple, d'une maladie. Certaines personnes peuvent par ailleurs devenir itinérantes en raison de la dévaluation d'un métier qu'elles ont pratiqué ou qu'elles pratiquent encore. Ces métiers, celui de représentant de ventes, par exemple, sont d'ailleurs appelés métiers itinérants. *La Rue* évoque bien sûr quelques facteurs individuels comme cause de l'itinérance, mais ils ne contrebalancent pas la tendance à engager la société plutôt que l'individu.

Présentation des itinérants au plan physique

La description physique des itinérants que donne *La Rue* est très défavorable. Les itinérants paraissent mal habillés et sales, ont l'air perdu, misérable et malheureux. Ils vivent dans un environnement malsain, un environnement fait de sacs de plastiques, de boîtes de cartons, d'immeubles en démolition et de vieux meubles. Les itinérants couchent sur les trottoirs, dans les gares ou les stationnements. *La Rue* montre cet environnement à l'aide de

photographies, ce qui donne une idée précise de leur condition. En outre, elle parle de l'état de santé des itinérants, qui est souvent désastreux. En plus de souffrir du froid et de la faim, ils sont souvent fatigués et ne peuvent faire soigner des blessures qui s'infectent souvent.

Présentation des itinérants au plan psychologique

La Rue ne peint pas un portrait très détaillé des itinérants au plan psychologique. Comme la plupart des journaux, mais de manière encore plus succincte, le journal parle des espoirs des itinérants et des obstacles à leur épanouissement. À un autre moment, la description que le journal fait des itinérants sert sa conception de l'écrasement de la masse par le système; *La Rue* dit en effet que les itinérants se sentent désespérés dans leur isolement, et que cet état conduit à la passivité et au silence.

Présentation des itinérants au plan comportemental

La description sociale et comportementale que fait *La Rue* des itinérants ressemblent beaucoup à celle que compose *La Quête*; comme *La Quête*, elle conçoit les itinérants presque essentiellement en tant que groupe. Nous disons «presque essentiellement» parce que *La Rue* présente tout de même des portraits de vendeurs ainsi que des portraits de gens qui travaillent auprès des itinérants, ce qui amène à décrire des qualités que les itinérants détiennent personnellement. Le portrait que fait *La Rue* des itinérants au plan individuel est d'ailleurs nettement positif. Le journal n'est pas cependant si enthousiaste quand il considère les itinérants en tant que groupe. Ceux-ci forment alors pour lui une masse de gens qui souffrent, qui n'ont pas de chance, qui tiennent un rôle de victimes. Les itinérants ont peut-être l'esprit revendicatif, car ils militent pour leurs droits, mais leur discours et leurs révoltes ne sont pas entendus et encore moins écoutés. Les itinérants de *La Rue*, tout comme ceux de *La Quête*, sont écrasés par le système, par le harcèlement et l'injustice.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

La Rue présente de nombreux organismes d'aide, dont des regroupements d'itinérants. *La Rue* accorde également de l'importance aux méthodes employées pour aider les itinérants, mentionnant le besoin d'une aide à long terme basée sur la redécouverte et le développement de soi. Par ailleurs, *La Rue* non seulement voit d'un bon oeil que les organismes privilégient la responsabilisation des itinérants, mais elle met elle-même cette méthode en pratique en les invitant à participer à des ateliers de formation ou de développement personnel se déroulant à part du journal (énoncé de mission, deux dernières pages). Nous avons vu que le journal favorisait l'expression, or selon lui, le lien social ne doit pas se limiter aux rapports avec le reste de la société; il y a, d'un autre côté, des liens à tisser entre les itinérants eux-mêmes, afin de former une communauté unie. *La Rue* a remarqué à ce propos qu'il existait des tensions entre différentes catégories de populations démunies, soit les Français de souche et les immigrants²⁰.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

La Rue traite abondamment des relations des itinérants avec le gouvernement. Le journal émet quantité de critiques, et s'il n'emploie pas le ton agressif de *La Quête*, il est tout aussi efficace de par son sérieux et son sens de la nouvelle. Selon *La Rue*, il n'y a pas de véritable lutte à la pauvreté, étant donné que le gouvernement n'ose pas se mettre du côté des pauvres. Le journal doute beaucoup des capacités du gouvernement à résoudre le problème de l'itinérance et de la pauvreté, les mesures qu'il prend étant trop ponctuelles, trop partielles

²⁰ Le lecteur pourrait objecter que l'on parle ici de populations démunies et non précisément de populations itinérantes. Nous pouvons pourtant rapporter cet énoncé en exemple parce qu'il figure dans un texte traitant des différentes formes de pauvreté, dont l'itinérance, qui est perçue comme en étant l'extrême manifestation (numéro d'avril). Nous l'avons vu d'ailleurs, *La Rue* choisit de parler du phénomène de l'itinérance d'un point de vue global, en reliant ce phénomène à d'autres problèmes sociaux.

et trop incohérentes. Il y a donc non seulement un désintérêt, mais un mépris envers les itinérants. En outre, *La Rue* accuse le gouvernement de ne pas tenir ses engagements quant à la lutte contre l'exclusion et de se dégager de ses responsabilités sur le dos des villes. Les autorités trouvent également des moyens subtils de harceler les itinérants. Précisant ses attaques, le journal affirme que les fonctionnaires compliquent délibérément les procédures administratives devant mener à l'obtention d'un logement, d'une carte d'identité ou d'une assistance financière, ce qui se fait au détriment des itinérants.

La Rue se trouve parmi les journaux qui critiquent le plus le gouvernement. Mais elle figure également parmi ceux qui proposent le plus de pistes de solution. Pour *La Rue*, le problème de l'itinérant ne se limite pas à l'absence de travail. De l'avis du journal, le gouvernement doit garantir une place pour tous dans la société, et même établir une loi sur les droits fondamentaux. Seule *La Rue* entrevoit la possibilité qu'il y ait une loi garantissant les droits des itinérants, la loi contre l'exclusion à laquelle le gouvernement a promis de réfléchir. De façon générale, la mise en place de lois ou de taxes spéciales, qu'elles soient en rapport direct ou non avec les droits fondamentaux des itinérants, n'est pas souvent mentionnée par les journaux parmi les moyens d'améliorer le sort des itinérants. *La Rue* parle pour sa part d'une taxe qui pourrait être imposée aux propriétaires de loyers inoccupés. Parmi les autres solutions envisageables, le journal évoque celle de permettre aux itinérants de construire leur propre habitation et de cultiver des lopins de terre, comme cela se fait en Amérique latine. *La Rue*, considérant les itinérants en tant que groupe, suggère qu'un dialogue soit établi entre le gouvernement et les associations; elle propose également que soient formés des médiateurs chargés d'apaiser les relations entre les différents groupes sociaux, les itinérants et les commerçants, par exemple.

Rapports des itinérants avec la société en général

La Rue accorde une grande importance au traitement de cette question et elle se fait, encore une fois, très rigoureuse et percutante dans sa critique. *La Rue* considère que certaines catégories de personnes, socialement plus avantagées, regardent les itinérants de haut, sans vouloir se mêler à eux, qu'elles voient les itinérants comme des individus à problèmes qu'il faut cacher. Mais, développant cette position davantage que ne la faisait *Real Change*, le journal met cette incapacité à gérer la marginalité, à trouver une place aux itinérants, sur le compte des valeurs sociales : la société se fonde uniquement sur l'économie, alors que des valeurs humaines sont ici en jeu. Aussi, affirme *La Rue*, les itinérants ne se retrouvent pas dans une société qui axe ses valeurs sur le travail et les loisirs. Il n'y a tout simplement pas de place pour eux, ce qui se concrétise par une absence flagrante de logements sociaux. De façon plus particulière, *La Rue* accuse elle aussi les policiers de maltraiter et de harceler les itinérants, surtout les jeunes. Un autre groupe mis en cause est le personnel des hôpitaux; *La Rue* dénonce le fait qu'il renvoie les itinérants à défaut de présenter une carte d'identité ou d'hôpital.

La Rue voit une résistance s'organiser du côté des itinérants. Contrairement à *La Quête*, le journal considère cette résistance non pas comme un objectif à atteindre, mais comme une réalité. Pour *La Rue*, les itinérants jouent un rôle de dénonciateurs dans la société; ils sont là pour lui montrer son dysfonctionnement. Ils sont aussi là pour montrer à la société combien ses bases sont fragiles (*La Rue* s'efforce de démontrer, souvent par l'intermédiaire d'entrevues de personnalités ayant un passé non-conformiste, que les itinérants ne sont pas si différents des citoyens ordinaires). Un élément est pourtant à noter. L'on a vu que *La Rue* dresse un portrait négatif des itinérants au plan comportemental, les représentant en tant que groupe écrasé et silencieux. *La Rue* a donc des orientations rédactionnelles ambivalentes quand il s'agit de parler de la force des itinérants.

Si le journal propose quelques actions concrètes à entreprendre pour favoriser l'intégration des itinérants, il reste le plus souvent au niveau des grands principes quand vient le temps de proposer des moyens d'améliorer le sort des itinérants. Il propose une approche d'ensemble, ou multipartite, du phénomène de l'itinérance. Selon *La Rue*, la société doit s'occuper des plus faibles, reconnaître qu'ils sont égaux aux autres et leur garantir un toit, la protection, des moyens de subsistance, ainsi, élément important, que le droit de parole. Il faut savoir conjuguer les efforts des gouvernements, des organismes d'aide et des entreprises. Cette solidarité est aussi nécessaire entre les itinérants et les citoyens ordinaires, qui pourraient entre autres, selon *La Rue*, se montrer pour le partage du temps de travail. Cette solidarité est toutefois loin d'être atteinte si l'on se fie au compte rendu que donne *La Rue* des rapports entre les itinérants et le grand public. Selon le journal, les citoyens ordinaires évitent les itinérants, s'en méfient et ont même envers eux des comportements agressifs. Ils ne se sentent pas concernés par le problème de l'itinérance. En outre, les gens ont peur des itinérants; ils pensent qu'il ne faut pas les aider parce que ce sont des parasites et des paresseux. Ils considèrent également que ce sont des gens à qui il ne vaut pas la peine de demander une opinion, car ils n'ont rien à dire et s'expriment mal. Dans *La Rue*, les sentiments sont prêtés aux gens plutôt que manifestés par des personnes réelles; il reste que les attitudes énoncées sont nettement, comme on le voit, empreintes de préjugés. Par conséquent, malgré le fait que *La Rue* apporte des exemples montrant des attitudes positives ou emphatiques, le portrait global des relations des itinérants avec le grand public reste négatif. Notons donc que, pour *La Rue*, certaines personnes réalisent que les itinérants ne sont pas seulement des êtres de souffrance, mais qu'ils ont aussi une personnalité propre; certains ont conscience de la misère des itinérants et en sont solidaires; ils comprennent leur situation parce qu'ils ont peur de devenir eux-mêmes des exclus.

1) *Faim de siècle*

Le journal *Faim de siècle* était produit et vendu à Paris jusqu'en juin 1997. Il avait pour principe d'offrir une source de revenu aux itinérants en échange de la vente d'un média qui soit intéressant de par son contenu. Selon le journal, la rédaction par des professionnels assure au journal de pouvoir militer d'une façon non misérabiliste. En outre, les itinérants sont fiers de vendre un journal de qualité, ne se sentant pas de ce fait enfermés dans un rapport mendicité-charité.

De plus, *Faim de siècle*, proposait un certain appui au développement des compétences, offrant un programme d'évaluation et d'orientation à ses vendeurs, de même que la chance d'être promus à l'intérieur de l'entreprise (énoncé de mission, page 22). En plus de promouvoir le développement des compétences, *Faim de siècle* créait également des projets pour les vendeurs qui étaient financés à même les bénéfices du journal (énoncé de mission, page 22).

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Faim de siècle est presque entièrement produit et rédigé par des professionnels.

Collaboration des itinérants

Un maigre 5 % du contenu (de zéro à deux pages par numéro) comprend des photographies de paysages urbains prises par des camelots, ces camelots étant identifiés par le badge qui leur permet habituellement de vendre les journaux. Les itinérants écrivent aussi dans ce cas les légendes des photographies.

Traitement réservé à l'itinérance

Faim de siècle réserve la majeure partie de son espace à la culture et à la musique. S'il ne traite pas du problème de l'itinérance, il parle cependant des vendeurs du journal dans des articles qui couvrent 15 % de l'espace du journal. Par ailleurs, le peu de messages publicitaires que contiennent les numéros analysés est de type sociétal, et une d'entre elles (elle compte pour 26,6 % du total) a comme thème l'itinérance.

On retrouve dans *Faim de siècle* des articles traitant de l'exclusion, de la pauvreté et de la solidarité, mais de manière très générale, sans que ces thèmes soient mis en relation avec l'itinérance, comme c'est le cas par exemple dans *La Rue*.

Représentation iconographique de l'itinérance

Faim de siècle comporte beaucoup d'illustrations, mais celles-ci ne traitent pas beaucoup d'itinérance. Seuls 3,7 % des photographies et 5 % des dessins et caricatures représentent l'itinérance. Dans notre échantillon, un même dessin est répété plusieurs fois. Il est tiré d'un message publicitaire sociétal et montre une mère protégeant son enfant du froid.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, *Faim de siècle* définit l'itinérance en termes positifs. Il la voit comme une étape, comme quelque chose qui peut profiter à l'individu. L'itinérance est une «source positive d'apprentissage» (numéro de juin) qui peut survenir dans la vie de n'importe qui.

Que *Faim de siècle* est cette vision naïve de l'itinérance n'est pas si étonnant : le journal ne traite quasiment pas du phénomène dans ses pages, donc ni des difficultés liées à la survie

ni des relations difficiles entre les itinérants et la société. Il parle seulement des vendeurs du journal, et en les présentant presque toujours comme des personnes qui ont choisi l'itinérance comme mode de vie.

Présentation des itinérants au plan physique

Faim de siècle montre donc les itinérants sous un jour plutôt favorable; ils sont souriants et habillés proprement, bien qu'ils souffrent parfois du froid et de problèmes dentaires. Leur environnement ne semble pas dangereux. On les voit surtout dans les gares, dans leur propre logis, qui peut-être temporaire, ou dans les locaux du journal. Il est important de préciser que le journal parle presque exclusivement de vendeurs.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Faim de siècle trouve certaines qualités à ses camelots, dont le courage, l'optimisme et la richesse du coeur. Abordant les problèmes d'alcoolisme, le journal se fait aussi plus réaliste, parlant de déprime, de souffrance et du fait de «rester collés à terre, de manquer de souffle» (numéro de février).

Présentation des itinérants au plan comportemental

Faim de siècle ne traite pas des habitudes de vie des itinérants. Cela nuirait sans doute à l'image globalement positive qu'il présente des itinérants (des vendeurs en fait), car cet aspect est celui qui rend le mieux compte du dur combat que ces derniers doivent livrer pour survivre.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Faim de siècle publie des listes de numéros de téléphone d'urgence et ouvre deux éditoriaux à des responsables d'organismes d'aide. De plus, et c'est particulier à ce journal, on insiste sur l'aspect individuel de l'aide plutôt que sur l'aspect collectif, en traitant des techniques de relation d'aide ou de secours financier.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Selon *Faim de siècle*, il y a une fracture sociale, se manifestant entre autres par l'injustice dans l'accès aux connaissances.

Rapports des itinérants avec la société en général

Faim de siècle n'aborde que l'aspect des relations entre les itinérants et le grand public et il rapporte presque exclusivement des attitudes négatives. De ce fait, il devient intéressant de noter la dichotomie qui existe entre l'image des itinérants que veut transmettre *Faim de siècle* (au moyen de sa description physique et de certains aspects de sa description sociale et comportementale) et les conceptions qu'en ont en réalité les citoyens ordinaires. En effet, *Faim de siècle*, qui décrit l'itinérance et les itinérants - ou plutôt les vendeurs - en termes positifs, rapporte des attitudes essentiellement négatives quand vient le temps de traiter des rapports entre les citoyens ordinaires et les vendeurs. Ici encore, *Faim de siècle* ne se penche pas sur l'itinérance en tant que phénomène global, mais sur la situation de ses vendeurs et il montre que l'attitude des gens face aux journaux de rue est négative, qu'ils éprouvent de la réticence à les acheter, quand ils ne sont pas complètement indifférents.

J) *The Big Issue*

The Big Issue est produit dans sa version originelle à Londres. Comme le journal français *La Rue*, il est presque entièrement rédigé par des professionnels des médias. Son énoncé de mission se lit comme suit :

The Big Issue was set up to give homeless people the chance to make an income. It campaigns on behalf of homeless people and highlights the major social issues of the day. It also allows homeless people to voice their views and opinions (page 3).

Le journal constitue donc d'abord et avant tout une entreprise commerciale. S'il a pour principe de favoriser l'expression des itinérants, il n'en fait pas sa raison d'être principale. La vocation d'aide est plutôt dévolue à l'organisme qui existe parallèlement au journal, la fondation Big Issue, dont on affirme clairement l'indépendance :

The Big Issue has to be as businesslike as it can [...] We got the business of The Big Issue up and running first and became a self-sustaining social business. Then we started The Big Issue Foundation to carry with our social-support work (numéro du 25 novembre, p. 5).

Ainsi, contrairement à *La Rue*, le journal anglais ne confond pas la mission du journal en lui-même et celle de la structure d'aide à laquelle il est rattaché²¹. Notons que la Fondation Big Issue offre à peu près les mêmes services d'aide que *La Rue*.

²¹ Il est vrai que dans le cas de *The Big Issue*, cette structure est venue se rattacher au journal une fois qu'il eut parcouru un bout de chemin, alors qu'en ce qui concerne *La Rue*, et le journal et la structure d'aide sont apparus en même temps.

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

The Big Issue, avec *Street News*, est le seul journal à privilégier davantage la prise de responsabilités (*empowerment*) plutôt que l'expression des itinérants. Au journal *The Big Issue*, les rôles que peuvent tenir les itinérants au sein de l'équipe de production sont très diversifiés, même s'ils ne sont jamais, comme nous l'avons vu, liés à la rédaction du journal. Ainsi, certains itinérants, ou plutôt ex-itinérants, peuvent, après avoir vendu le journal, devenir responsables de la distribution des journaux, coordonateurs des ventes sur le terrain ou encore agents de marketing.

Collaboration des itinérants

La collaboration des itinérants se traduit essentiellement par la rédaction des textes de la chronique «Streetlights», qui paraît dans chaque numéro et représente 3 % de l'espace du journal. Les itinérants y écrivent des poèmes et des témoignages, mais aussi des lettres d'opinions.

Traitement réservé à l'itinérance

The Big Issue réserve certaines de ses pages à l'itinérance et à d'autres problèmes sociaux, mais traite également de sujets divers. De fait, le journal mêle allègrement les thèmes sociaux et les thèmes culturels, laissant une large part dans chaque numéro à l'art, à la musique et à la culture en général. Le journal n'est pas pour autant un fourre-tout; il a une ligne directrice, celle de la marginalité. Il ressemble à *La Rue* à ce niveau, car les deux relient presque tous leurs articles à l'exclusion ou à la marginalité. *The Big Issue* parle d'artistes qui oeuvrent en marge et se fait le promoteur de nouveaux courants, sans pour autant tout relier à la pauvreté ou à l'itinérance. Aussi, seulement 18, 6 % du journal est réservé proprement à l'itinérance. On traite dans ces articles, souvent accompagnés de photos ou de caricatures, de

services aux itinérants, de droit au logement, de droit de vote, des rapports des itinérants avec la police et avec le gouvernement, ainsi que de la responsabilité sociale des entreprises. On parle aussi de questions sociales telles la santé, les inégalités, la maladie mentale ou l'immigration. Même s'il réserve peu de place à l'itinérance en terme de pourcentage, *The Big Issue* publie, sur ce thème, des articles très approfondis et très bien documentés.

The Big Issue a la particularité de contenir beaucoup d'espace publicitaire, surtout des petites annonces (sans compter de nombreuses annonces de films, de spectacles et de disques). Parmi les petites annonces et les autres messages publicitaires, on lit parfois des appels de dons ou de bénévoles, ainsi que des offres d'emplois provenant d'organismes oeuvrant auprès des itinérants, y compris le journal lui-même. On retrouve aussi l'annonce d'événements-bénéfice dédiés à l'aide aux itinérants. Ce type de messages publicitaires compte pour 9 % du total.

Représentation iconographique de l'itinérance

Les photographies représentent le plus souvent des vendeurs, mais elles accompagnent également des dossiers. En outre, *The Big Issue* est le journal qui compte le plus de dessins de l'itinérance. Ce sont des caricatures qui accompagnent des dossiers ou des dessins présentant des expositions sur l'itinérance.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

The Big Issue définit l'itinérance comme un problème complexe dont l'affranchissement commence par le relogement. Notons que *The Big Issue* traite fréquemment dans ses pages du droit au logement; il n'est donc pas étonnant qu'il définisse l'itinérance en rapport au logement. Lorsqu'il parle des causes de l'itinérance, *The Big Issue*

évoque plutôt la dimension sociale : changements sociaux qui surgissent trop rapidement, tout particulièrement dans le monde du travail, manque de ressources communautaires consacrées à la réinsertion sociale des personnes en difficultés, judiciarisation à outrance des petits crimes et instabilité politique.

Présentation des itinérants au plan physique

The Big Issue montre les itinérants, du moins les vendeurs, sous un jour plutôt favorable. Ils sont souriants et proprement habillés, bien qu'ils souffrent parfois du froid et de problèmes dentaires. Leur environnement ne semble pas dangereux. On les voit surtout dans les gares, dans leur propre logis, qui peut-être temporaire, ou dans les locaux du journal. Il y a pourtant certaines exceptions à cette image positive : une caricature présente des itinérantes assises dans la rue, enroulées dans des sacs de couchage; un message publicitaire provenant d'un organisme montre des exemples d'abris de fortune construits par des itinérants, des abris qui paraissent bien aménagés mais peu sécuritaires.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Pour décrire les itinérants au plan psychologique, *The Big Issue* se penche sur les conséquences de la maladie mentale et de l'isolement. Les itinérants en proie à ces problèmes sont décrits comme des êtres qui vivent le désespoir et subissent des pertes de mémoire. D'un autre côté, les itinérants ressentent cruellement le manque d'amitié. Le portrait fait des caractéristiques psychologiques des itinérants serait sombre si le journal n'ajoutait pas que les itinérants sont capables d'application, de sérieux et d'efforts; ils sont aussi capables de prendre des responsabilités.

Présentation des itinérants au plan comportemental

The Big Issue s'attaque à certaines idées reçues concernant les habitudes et attitudes des itinérants. Selon le journal, ceux-ci ne se trouvent pas dans la rue par choix; plusieurs ont

même peur de dormir dehors. Les itinérants ne choisissent pas non plus de boire; ils le font par désespoir.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

The Big Issue présente plusieurs organismes d'aide aux itinérants dans ses pages. Il s'applique surtout à décrire ce qui, selon lui, constitue un bon moyen d'intervention, la responsabilisation («empowerment»), méthode qu'il met lui-même en pratique au sein de son équipe de production ou grâce aux ateliers de formation ou de développement personnel qui ont cours à la Fondation Big Issue. Selon *The Big Issue*, les itinérants ont la capacité de régler eux-mêmes leurs problèmes si on les aide à développer certaines attitudes et habiletés, dont celle de pouvoir exprimer leurs idées et leurs besoins.

Les organismes que présente *The Big Issue* sont parfois l'objet de ses critiques. Le journal déplore qu'il n'y ait pas assez de lits dans les refuges pour les femmes itinérantes, que ceux-ci ne sont pas adaptés aux besoins des femmes alors que leur nombre augmente. Le journal ajoute que les refuges sont peu sécuritaires et peu accueillants pour les itinérants possédant un handicap physique; ils ne sont tout simplement pas adaptés non plus aux besoins de cette autre clientèle spécifique.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Selon *The Big Issue*, le gouvernement ne se préoccupe pas des itinérants; il manque de volonté et ne met en place aucune politique d'aide véritable, préférant fermer les yeux et ignorer le problème. De plus, il se désengage de projets importants, tel l'aide au logement. Le problème du logement est grave pour *The Big Issue*, qui s'élève contre les amendements à la

loi du logement prévus par le gouvernement (numéro du 29 avril); il critique également la démolition sans préavis de vieux bâtiments, sans souci des gens qui ont pu y élire domicile (numéro du 29 avril). Concernant le droit au logement, *The Big Issue* fait état des actions de véritables groupes de revendication. Il raconte qu'un groupe d'itinérants a défendu activement, en France, le droit au logement et qu'il a forcé le gouvernement à mettre le problème de l'itinérance à l'ordre du jour (numéro du 22 janvier). *The Big Issue* reconnaît en ces gestes une attitude de résistance. Suscitant ce sentiment chez ses lecteurs, il fait appel à eux pour défendre les droits des itinérants. Il monte des dossiers expliquant les amendements prévus à la loi sur le logement et sur l'immigration, explique en quoi ces amendements se feraient au détriment des itinérants et encourage ses lecteurs à appuyer sa prise de position en écrivant aux Communes (numéro du 29 avril).

D'autres critiques sont formulées à l'endroit des instances gouvernementales, relativement, cette fois, à la gestion des finances publiques et aux procédures administratives. *The Big Issue* s'indigne du fait que le gouvernement gaspille des millions en subventions pour l'armée alors que le problème de l'itinérance est criant. Il affirme, d'un autre côté, que les autorités compliquent délibérément les procédures administratives devant mener à l'obtention d'un logement, d'une carte d'identité ou d'une assistance financière, ce qui se fait au détriment des itinérants. En outre, ces mêmes autorités ne facilitent en rien la pratique du droit de vote, ne le reconnaissant pas aux itinérants même s'ils donnent l'adresse du refuge où ils résident.

Rapports des itinérants avec la société en général

Selon *The Big Issue*, la société ne s'occupe pas des itinérants, elle ne fait pas d'efforts pour les aider, préférant discuter de problèmes plus abstraits. Le journal déplore que la société fasse sentir aux itinérants qu'ils sont des gens de moindre valeur, occupée qu'elle est à se soucier uniquement de l'argent.

The Big Issue est particulièrement acerbe et virulent dans la critique qu'il fait de la société et de son attitude à l'égard des itinérants. Il fait remarquer que les droits des itinérants quant au logement ne sont pas respectés par le secteur privé. Il dit aussi que de nombreux terrains vagues sont disponibles en ville, sans que l'on pense à en faire profiter les itinérants. Le journal fait aussi état des tensions entre les policiers et les itinérants, rapportant des cas de harcèlement, de violence, d'abus de pouvoir (on emprisonne les itinérants pour des riens) et d'expulsion de lieux publics. Les employeurs sont également critiqués, car ils doutent du sens des responsabilités et de l'équilibre des itinérants sous prétexte qu'ils ne possèdent pas de maison.

Pour résoudre ces problèmes, *The Big Issue* mise sur la concertation des intervenants sociaux. Ce qui est important pour lui, c'est d'abattre les barrières sociales, de créer un climat d'échanges et de confiance; il faut que les itinérants soient inclus dans les activités sociales, qu'ils participent et prennent intérêt à ce qui se passe autour d'eux, qu'ils sentent aussi qu'ils ont des droits et des devoirs, comme tout le monde. Aussi, d'offrir un logement aux itinérants ne suffit pas, il faut aussi que leur vie ait un sens. *The Big Issue* louange, entre autres, les entreprises qui ont à cœur leur responsabilité sociale; il présente d'ailleurs des événements organisés par ces entreprises dans le but de déstigmatiser l'itinérance (numéro du 22 janvier). Le journal évoque aussi l'intégration des jeunes à des activités sociales, culturelles ou sportives, le théâtre ou la randonnée à bicyclette, par exemple, comme étant un bon moyen de les aider à se sortir de leur isolement.

The Big Issue parle fréquemment des attitudes du grand public à l'égard des itinérants. Les attitudes négatives les plus souvent rencontrées sont le rejet et le désintérêt. Les gens ne prennent pas au sérieux le problème de l'itinérance; ils y pensent à Noël ou en d'autres occasions spéciales, mais l'ignorent le reste du temps. Le portrait des rapports entre le grand

public et les itinérants peut sembler pessimiste. Pourtant, aux dires de *The Big Issue*, il y a un équilibre atteint en raison du nombre élevé d'attitudes positives ou emphatiques également exprimées, dont certaines sont redevables à l'apparition des journaux de rue. Ainsi, le journal rapporte que ses lecteurs ont changé leur façon de voir; ils sont gentils envers les camelots et les encouragent, de même qu'ils appuient le journal dans sa mission. *The Big Issue* révèle, en outre, que des gens se disent choqués des conditions de vie des itinérants; certains donnent de l'argent, même s'ils ne sont pas riches, et d'autres, on parle de certains artistes et de certains hommes d'affaires, font des efforts de sensibilisation au phénomène. Et ces efforts rapportent! Le journal donne en exemple l'installation d'itinérants dans un terrain vague et les bonnes relations qu'ils ont développées avec le voisinage.

K) *Homeless Talk*

Homeless Talk, est un journal sud-africain vendu à Johannesburg et à Pretoria. À la lecture de son énoncé de mission, l'on voit que le journal vise à la fois à favoriser l'expression des itinérants et à développer leurs compétences. *Homeless Talk* a comme devise : «Help the homeless people help themselves» (énoncé de mission, numéro de mai, page 2). Sa philosophie est aussi clairement exprimée : faire écrire les itinérants (énoncé de mission, numéro de mai, page 2).

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Homeless Talk s'approche d'un modèle pur de journal de rue fait par et pour les itinérants. Non seulement est-il vendu dans la rue, mais son équipe éditoriale régulière²² est

²² Comme nous l'avons déjà précisé, nous entendons par membre de l'équipe éditoriale régulière une personne qui a écrit au moins deux fois dans le journal, en dehors des pages réservées aux camelots portant des titres tels «Le coin du camelot», «Voice of the Street», «Streetlights», etc.

composée en grande partie de personnes qui vivent ou ont vécu l'itinérance. De plus, les itinérants ou ex-itinérants peuvent accéder, au sein de ce journal, à des postes liés à l'administration ou à la production. Ils peuvent devenir responsables de la publicité ou de la distribution, par exemple, assistants à la production, administrateurs ou superviseurs des ventes sur le terrain.

Collaboration des itinérants

Contrairement à d'autres journaux qui identifient une ou des pages en particulier comme étant réservées aux écrits des itinérants, *Homeless Talk* ne fait pas de distinction de statut entre journalistes et itinérants, bien qu'il y ait aussi des pages réservées aux camelots comme «Street Poetry» ou «Writer's Workshop Feature». Les itinérants sont ainsi invités à écrire autant des billets et des lettres d'opinions que des articles journalistiques traitant de l'itinérance ou de sujets d'intérêt général. Au moins 66 % du contenu du journal est écrit par des itinérants. Ces textes sont signés par leur auteur, à la manière des journalistes ordinaires (*Homeless Talk* juxtapose parfois la photo de l'auteur à l'article). Le nom de l'auteur apparaît aussi dans la bulle technique.

Traitement réservé à l'itinérance

Homeless Talk traite de l'itinérance de façon presque exclusive, lui consacrant environ 80 % de son espace. Il met l'accent sur les conditions de vie et sur les droits des itinérants (dont celui au logement et à l'expression), ainsi que sur les organismes qui leur viennent en aide. Il contient également un pourcentage important, soit 54 %, de messages publicitaires ayant pour thème l'itinérance, qui présentent des organismes d'aide, des appels de dons ou des alliés à la cause du journal.

Représentation iconographique de l'itinérance

De toutes les photographies, dessins, caricatures ou bandes dessinées contenus dans les numéros analysés, près de la moitié, soit 45 % pour les photographies et 44 % dans le cas des autres icônes, représentent des itinérants.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Homeless Talk définit l'itinérance comme un destin auquel on ne peut échapper et qu'il faut vivre le mieux possible, évoquant une espèce de malédiction tombant sur un individu, mais dont il peut vraisemblablement tirer des leçons. En ce qui concerne les causes de l'itinérance, le journal évoque le manque de ressources communautaires consacrées à la réinsertion sociale des personnes en difficultés, précisant que le travail, l'argent et les chances de recevoir une bonne éducation font défaut. Il parle aussi d'une formation ou d'expériences non conformes avec les exigences du marché du travail. Ainsi, les causes sont imputables à la fois à l'individu et au social. Le manque de formation ou d'expérience pertinente peut relever d'un mauvais choix personnel, mais les exigences de la société quant au travail peuvent, de leur côté, être trop élevées ou trop changeantes. Par ailleurs, selon *Homeless Talk*, une personne peut devenir itinérante après avoir été victime d'un vol ou d'une fraude. Ainsi, l'individu est déresponsabilisé, car la méchanceté des autres, et celle de la société en général, est mise en cause.

Certains facteurs explicatifs, des facteurs individuels ou sociaux, sont particuliers au contexte sud-africain. En effet, la fuite de jeunes gens devant un mariage non désiré (chez les filles) ou par peur de la circoncision (chez les garçons), facteurs qui mêlent un choix individuel, celui de s'enfuir, et une valeur sociale astreignante, constituent une problématique propre à certains pays, dont des pays d'Afrique, mais pas à ceux où sont produits les autres

journaux de notre corpus. De même en est-il d'un autre facteur social qui est l'abandon des terres ou l'expulsion des paysans par de gros propriétaires au profit de compagnies maraîchères ou de projets de développement.

Présentation des itinérants au plan physique

Homeless Talk décrit physiquement les itinérants, ou les montre, comme des personnes mal habillées et sales, des personnes qui ont l'air hagard, qui sont misérables et malheureuses. Le journal fournit beaucoup de détails. Les itinérants puent, portent des vêtements déchirés, souvent mouillés et inconfortables. Ils se vêtent de plusieurs couches de vêtements, même quand il fait chaud, et malgré le fait que par temps froid, ces vêtements n'arrivent pas à les réchauffer. Ces dernières descriptions sont intéressantes, car ce sont les seules qui, parmi toutes celles rencontrées, permettent vraiment de se mettre dans la peau d'un itinérant. *Homeless Talk* ajoute d'autres éléments intéressants, cette fois-ci quant aux conséquences de la mauvaise apparence des itinérants sur leurs rapports avec les autres. On dit que les itinérants effraient les enfants et font fuir les citoyens ordinaires. *Homeless Talk* parle aussi de l'état de santé désastreux des itinérants. En plus de souffrir du froid et de la faim, ils sont souvent fatigués et ne peuvent faire soigner des blessures qui s'infectent souvent. Plusieurs perdent aussi leurs dents.

Les itinérants de *Homeless Talk* vivent, enfin, dans un environnement malsain, c'est-à-dire malpropre, encombré et sans intimité. Le journal illustre beaucoup cet environnement à l'aide de photographies, ce qui donne une meilleure idée de la situation.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Homeless Talk mentionne que les itinérants sont fragiles, mais aussi qu'ils peuvent tromper les gens pour faire pitié. Par ailleurs, les vendeurs et les autres itinérants sont décrits de façon positive, sans qu'on ne fasse de distinction quant à leur statut. Les itinérants sont

présentés comme des personnes sérieuses, fières, courageuses, décidées, généreuses, honnêtes, accueillantes, croyantes, débrouillardes, intelligentes et intéressées à apprendre. On découvre également que plusieurs itinérants ont des talents pour les arts, de l'humour et une bonne capacité d'adaptation. D'un autre côté, *Homeless Talk* affirme que l'isolement fait obstacle à l'épanouissement des itinérants; étant isolés, ils ne peuvent faire valoir leurs qualités et sont par le fait même sous-estimés. L'isolement amène la vulnérabilité, l'insomnie, la tristesse, la peur, l'humiliation, l'ignorance, le désespoir et l'autodestruction.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Homeless Talk voit les itinérants comme étant des individus distinctifs qui possèdent certaines caractéristiques liées aux habitudes de vie, aux attitudes face à la vie, aux qualités personnelles, ainsi qu'à certains comportements (rapport au travail). Le journal rend compte plus particulièrement de la dure lutte quotidienne que doivent mener les itinérants pour survivre. Les activités les plus souvent mentionnées sont la quête, la recherche d'un endroit où dormir (les gens vont dans les parcs, les entrées d'immeubles les greniers, les trains ou ils squattent des immeubles, la fouille des poubelles ou des décharges pour trouver de la nourriture). *Homeless Talk* mentionne également des activités que l'on n'attribue pas spontanément aux itinérants. Il révèle, par exemple, que certains itinérants lisent ou ont des activités artistiques et que d'autres travaillent. *Homeless Talk* considère en effet les activités de recyclage comme un travail.

Si *Homeless Talk* parle des itinérants comme individus, il en parle également en tant que groupe. Le journal perçoit la réunion en groupe d'une manière positive, révélant que les itinérants ont un sentiment d'appartenance à une communauté. Ceux-ci ont donc des valeurs de partage et d'entraide, ils comprennent que pour mieux vivre, ils ont intérêt à se regrouper et à s'organiser. Pour *Homeless Talk*, les itinérants savent discuter ensemble et prendre des décisions dans le but de régler un problème; il donne d'ailleurs dans ses pages des exemples

d'engagement et d'organisation en commun du travail (numéros d'août, d'octobre et de novembre). *Homeless Talk* parle aussi de résistance, d'actions qui sont entreprises en groupe pour défendre les droits des itinérants, entre autres le droit au logement, ou pour sensibiliser les gens à la réalité des itinérants en combattant les stéréotypes.

Mais si la vie en groupe a, pour *Homeless Talk*, des avantages, elle a aussi ses inconvénients, la proximité étant parfois source de frustration et de violence. Le respect n'est pas toujours présent non plus entre les jeunes et les vieux itinérants.

Présentation des itinérants au plan social

Les populations itinérantes que présente *Homeless Talk* sont très variées. Il y a des hommes et des femmes, surtout des hommes Noirs. On voit souvent des personnes âgées, et parfois des familles complètes.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Homeless Talk présente beaucoup d'organismes d'aide : communautés religieuses, refuges, groupes communautaires et services d'urgence. Il parle aussi des travailleurs sociaux, des organismes de défense des droits des itinérants, ainsi que des centres d'art. Ces organismes proposent des services aux itinérants; ils comprennent d'une part l'accueil et l'hébergement, de même que l'offre de couvertures et de tickets de consommation, et d'autre part l'organisation d'événements spéciaux de conscientisation, tels des manifestations ou des forums d'expression. La participation active des itinérants à la résolution de leurs problèmes est une chose importante pour *Homeless Talk*. Le journal développe l'idée de responsabilisation en parlant de l'importance de donner aux itinérants l'occasion d'apprendre

et de se trouver un emploi. Et non seulement le journal voit-il d'un bon oeil que les organismes privilégient cette manière de faire, mais il la met lui-même en pratique au sein de son organisation, en intégrant des itinérants dans l'équipe de rédaction ou de production du journal.

Homeless Talk croit qu'un organisme a plus de chance de réussir à aider les itinérants s'il s'appuie sur les ressources de la communauté au complet plutôt que d'agir isolément. Le journal voudrait que tous les intervenants sociaux soient solidaires des itinérants, les organismes, les gouvernements, les institutions, les entreprises, et aussi les citoyens ordinaires. *Homeless Talk* fait d'ailleurs directement appel à ses lecteurs en quelques occasions pour aider à régler des problèmes précis tels le besoin de vêtements, d'ameublement ou de gardiennage (au moyen de petites annonces apparaissant dans chaque numéro).

D'autres problèmes demandent également, selon le journal, une solution immédiate, dont celui des mauvaises conditions de vie dans les refuges. Il faudrait que les itinérants soient mieux servis dans l'urgence, surtout les femmes. Selon *Homeless Talk*, les refuges sont dangereux, voire violents. Ils sont aussi bruyants et malpropres. Le journal donne des explications à cet état de fait, impliquant à la fois le comportement des itinérants et celui des intervenants. D'une part, certains itinérants ne respectent pas les codes de conduite, d'autre part les intervenants ne sont pas respectueux envers leur clientèle, les empêchant entre autres de parler aux médias des conditions de vie dans les refuges et du fonctionnement de ceux-ci. *Homeless Talk* affirme également que les refuges imposent des règles de conduite trop strictes, ce qui peut exclure des itinérants du réseau, mais aussi empêcher, par exemple, ceux qui le fréquentent de se chercher un emploi. Le journal relève un autre problème relativement aux refuges : ils sont surpeuplés et ne peuvent de ce fait accueillir tout le monde. Il en résulte un autre problème, celui du manque d'intimité. En outre, le réseau des refuges semblent

parfois mal organisé. *Homeless Talk* déplore l'éparpillement de l'information sur les services destinés aux itinérants. Les itinérants ne sont effectivement pas toujours au courant qu'il existe des services devant leur venir en aide, ce qui les confine à l'isolement. Enfin, *Homeless Talk* critique les comportements intéressés de certains organismes. Selon lui, les propriétaires des refuges se servent parfois de la cause de l'itinérance pour leur propre bénéfice, en imposant entre autres des frais de résidence trop élevés. Les oeuvres religieuses sont également critiquées. Le journal parle d'une charité qui se fait en échange de quelque chose.

S'il critique de façon importante les organismes d'aide, *Homeless Talk* propose par ailleurs des solutions concrètes. Il suggère de faire travailler les itinérants ensemble à un projet commun, afin de les amener à se solidariser et, par la suite, à développer un esprit critique face à la société. D'un autre côté, la participation à des programmes éducatifs, surtout chez les jeunes, ouvre des horizons et favorise la reprise de la confiance en soi. Il en est de même de la participation à un journal de rue, qui permet, outre de se revaloriser, de retrouver un sentiment d'importance.

Homeless Talk insiste donc sur l'importance des projets communs. Il est en fait l'un des seuls journaux à posséder la particularité de parler des itinérants en tant qu'individus, certes, mais aussi en tant que groupe et communauté. Traitant de la vie en communauté, le journal parle des difficultés qui y sont inhérentes en insistant sur le statut ambivalent du leader itinérant, qui doit établir le lien de communication entre les itinérants et le reste de la société, en agissant à la fois comme membre de l'un et l'autre groupe. Le journal africain rapporte en effet qu'il est ardu pour un leader de se tenir responsable des agissements de son groupe d'appartenance sur la scène publique. Il peut hésiter, par exemple, à dénoncer les délits commis par des pairs ou à expulser des itinérants qui ne peuvent payer le loyer d'une coopérative de logements.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Homeless Talk critique vertement l'attitude des autorités. Selon le journal, le gouvernement ne se préoccupe pas des itinérants; il manque de volonté et ne met donc en place aucune politique d'aide, préférant fermer les yeux et ignorer le problème. *Homeless Talk* prétend que le gouvernement ment, qu'il ne tient pas ses promesses relativement au logement et à l'emploi. Le gouvernement n'appuie pas suffisamment, entre autres, les refuges et les autres centres d'aide aux itinérants, ne faisant ainsi rien pour améliorer leurs conditions de vie. *Homeless Talk* accuse par ailleurs le gouvernement d'accorder plus d'importance au tourisme qu'au bien-être des itinérants, qui sont pourtant des citoyens à part entière.

Selon le journal, les autorités trouvent également des moyens plus subtils de harceler les itinérants. Il affirme que les procédures administratives devant mener à l'obtention d'un logement, d'une carte d'identité ou d'une assistance financière sont compliquées délibérément ce qui se fait au détriment des itinérants.

Homeless Talk est par ailleurs l'un des seuls journaux à proposer des stratégies d'action non seulement aux autorités, mais aux itinérants eux-mêmes, afin d'améliorer leurs relations. Le journal demande aux itinérants de se responsabiliser face à la criminalité. Il leur suggère aussi de faciliter les rapports avec les autorités en les renseignant au sujet de leurs habitudes. Le rôle d'informateur incombe aussi en partie au gouvernement. Il a le devoir d'informer les itinérants de leurs droits ainsi que des particularités de la nouvelle constitution. Et ce devoir, il l'aurait non seulement vis-à-vis de ses citoyens, mais vis-à-vis des réfugiés qui arrivent des pays en guerre. Pour *Homeless Talk*, la solution passe aussi par la garantie des droits fondamentaux. Les itinérants ont le droit d'être logés, ainsi que de recevoir de l'aide pour retrouver leur famille. *Homeless Talk* convient également que des médiateurs

seraient nécessaires, dans son cas pour gérer les bidonvilles qui tombent souvent sous le joug des bandes criminelles.

Il peut sembler exagéré de donner un tel rôle au gouvernement, mais dans le cas de *Homeless Talk*, cela s'explique par la confiance que les gens mettent en le nouveau gouvernement démocratique instauré depuis peu dans leur pays. *Homeless Talk* croit que la démocratie peut régler les problèmes de pauvreté et d'itinérance en amenant la paix, la liberté, la richesse, le partage et la solidarité. Il considère aussi que la fin de l'apartheid va permettre aux itinérants, qui sont en grande majorité des Noirs, de se loger en ville. Mais si *Homeless Talk* pense pouvoir se fier en partie sur le gouvernement pour améliorer les conditions de vie des itinérants, il croit aussi que ces derniers doivent montrer une certaine forme de résistance envers le pouvoir et ses règles établies. Il pense donc que les itinérants devraient se regrouper pour défendre leurs droits.

Rapports des itinérants avec la société en général

Homeless Talk se montre très critique envers la société prise dans son ensemble. Il déplore le manque d'intérêt en regard des problèmes des itinérants. Selon le journal, il y a marginalisation et irrespect des droits des itinérants. On force injustement les itinérants à se relocaliser, ce qui désorganise complètement leurs activités. Les gros propriétaires terriens qui emploient les itinérants les exploitent aussi très souvent. *Homeless Talk* rapporte également des tensions entre les policiers et les itinérants, notant des cas de harcèlement, de violence, d'abus de pouvoir (on emprisonne les itinérants pour des riens) et d'expulsion de lieux publics. Le journal fait aussi état de faits plus graves : les policiers ignorent les itinérants et ne leur donnent pas la protection à laquelle ils ont droit en tant que citoyens, ne prenant pas au sérieux les incidents qui se produisent dans la communauté. Le journal ajoute que les abris des itinérants sont souvent détruits, sans raison, par les policiers et que, dans

certains pays, il existe même des escouades spéciales chargées de débarrasser les rues des itinérants en les assassinant.

Selon *Homeless Talk*, les policiers ne sont pas les seuls à dénier le statut de citoyens des itinérants; c'est ce que fait aussi le personnel des hôpitaux. Celui-ci met les itinérants à la porte parce qu'ils ne peuvent payer les frais, peu importe qu'ils soient très malades. De leur côté, les ambulanciers répondent moins rapidement aux appels mettant en cause des itinérants.

Un autre problème que voit *Homeless Talk* en rapport avec les relations entre les itinérants et la société en général est celui de l'inaccessibilité aux moyens de communication modernes. Ce problème a deux facettes : les itinérants ne peuvent s'exprimer, mais ils ne peuvent non plus recevoir l'information. Selon *Homeless Talk*, l'accès aux moyens de communication pourrait permettre aux itinérants de se plaindre des comportements des policiers ou du personnel des hôpitaux envers eux, chose qu'ils n'ont jamais l'occasion de faire. Ils n'ont pas non plus l'occasion de participer aux conférences et aux congrès traitant de l'itinérance. Si les itinérants avaient davantage l'occasion de parler, cela réglerait sans doute en partie le troisième problème soulevé par le journal africain : l'information que diffusent les médias sur les itinérants n'est pas suffisante pour bien renseigner les gens ordinaires à propos des conditions de vie dans la rue.

Homeless Talk donne donc comme devoir aux itinérants de faire circuler l'information qu'ils reçoivent à l'intérieur de leur communauté et de collaborer avec les autorités quand cela est nécessaire. D'un point de vue global, la société a aussi des efforts concrets à faire. L'intégration des jeunes itinérants au préscolaire, de même que la prévention, chez ce groupe, de la consommation de drogue et d'alcool sont suggérés par le journal. *Homeless Talk* croit aussi que les journaux de rue constituent un bon moyen d'établir une communication entre les

itinérants et le reste de la société. C'est là leur rôle, et non celui des médias traditionnels; ceux-ci doivent, par contre, se faire les chiens de garde des droits humains. Les droits humains, et en particulier celui des itinérants, ne sont pas en effet suffisamment respectés. Les itinérants sont exclus de la société, ce qui en amène certains à se révolter contre elle. Pour *Homeless Talk*, cette révolte se manifeste par la violence envers les emblèmes de cette société et, dans des cas plus précis, par de la colère devant le gaspillage qu'on y fait. Pour *Homeless Talk*, le groupe constitue une force contestataire qu'il faut encore organiser.

Concernant les rapports des itinérants avec le grand public, *Homeless Talk* rapporte en majorité des attitudes négatives, mais il présente tout de même quelques exemples d'attitudes positives ou emphatiques. Le journal parle du désintéressement des citoyens ordinaires face aux itinérants, ce sentiment pouvant parfois se transformer en mépris, voire en haine. En effet, *Homeless Talk* fait parfois état de comportements et d'attitudes franchement haineux. Les gens jugent les itinérants trop visibles, trop présents dans la ville, voire embarrassants. Plusieurs les perçoivent comme des criminels, et certains vont même jusqu'à leur asséner des coups de pied. D'autres affirment que les jeunes itinérants devraient être enfermés de force et forcés de suivre des cours d'employabilité.

Il reste que, malgré tout, des attitudes positives ou emphatiques parviennent à percer. Le journal parle de l'affliction que ressentent certaines personnes en découvrant dans quelles conditions vivent les itinérants et de la pitié que cela suscite. *Homeless Talk* rapporte des cas où des gens s'inquiètent du sort des jeunes, et d'autres où des citoyens ordinaires ont découvert les qualités personnelles et le potentiel de certains itinérants. De façon globale, le journal dit que les gens sont de plus en plus informés et qu'ils se sentent plus près des itinérants, plus touchés par ce qui leur arrive, entre autres grâce aux journaux de rue.

L) *Ha DHe*

Ha DHe est rédigé pratiquement en totalité par des professionnels qui se font les porte-voix des itinérants. *Ha DHe* veut donc aider les itinérants d'un côté en leur fournissant un revenu et une aide personnalisée, et d'un autre côté en dénonçant pour eux les problèmes et les injustices qu'ils vivent. *Ha DHe* ne se donne pas de mission propre²³ en tant que journal. Il considère siennne la mission de la structure d'aide à laquelle il est rattaché. De fait, le journal *Ha DHe* est présenté comme un des services offerts par un fonds de bienfaisance qui soutient les itinérants à la fois dans l'urgence, en leur offrant nourriture et logis, et à plus long terme, en leur fournissant un revenu de même qu'une aide médicale et juridique.

1. Place réservée à l'itinérance et aux itinérants

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Les itinérants sont presque exclusivement des vendeurs. Ils constituent également une source d'informations, le journal contenant beaucoup de témoignages d'itinérants recueillis par les journalistes.

Collaboration des itinérants

Un seul des numéros de *Ha DHe* compris dans notre corpus donne à un itinérant l'occasion de s'exprimer, au moyen d'un témoignage. Toutefois, la collaboration des itinérants ne se limite pas à cette page car, comme nous l'avons mentionné, des itinérants sont souvent interviewés par des membres de l'équipe éditoriale, qui rédigent ensuite des textes à la première personne.

²³ D'autres journaux ont été lancés par des organismes d'aide aux itinérants; ils se sont pourtant trouvés une vocation propre. C'est le cas de *La Quête*, lancé par l'Archipel d'entraide, de *L'itinéraire*, qui a vu le jour grâce au groupe communautaire du même nom, de *Spare Change*, qui reçoit l'appui du *Homeless Empowerment Project*, etc.

Traitement réservé à l'itinérance

Ha DHe traite abondamment de l'itinérance, soit à 60 %, et surtout des causes du phénomène (au moyen de témoignages). Il passe aussi beaucoup de temps à faire des recommandations aux itinérants afin qu'ils puissent améliorer leurs conditions de vie. Il se préoccupe également des rapports entre le grand public et les itinérants.

Par ailleurs, le journal contient un pourcentage assez important de messages publicitaires ayant pour thème l'itinérance, soit 86 %. Les messages publicitaires constituent à la fois une source de revenus et un moyen de présenter des organismes ou des alliés à la cause du journal. En effet, ces messages proviennent soit d'organismes d'aide (refuges, centre de désintoxication, aide juridique, aide à l'emploi, etc.) annonçant des services ou demandant des bénévoles.

Représentation iconographique de l'itinérance

Ha DHe traite en général d'itinérance dans ses pages, une part importante des photographies qu'il contient représente donc des itinérants, soit 44 %. Les dessins, caricatures et bandes dessinées, ont aussi l'itinérance pour thème dans 29 % des cas.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

Ha DHe a la particularité d'engager davantage la «responsabilité» des individus quand il raconte ce qui les a menés à l'itinérance, sans doute parce que son contenu est très axé sur le témoignage. D'abord, un individu peut être devenu itinérant en raison d'une dépendance à l'alcool ou à la drogue, ou encore parce qu'il a connu l'emprisonnement et s'est retrouvé sans ressources à sa sortie de prison. La maladie (jumelée à l'impossibilité de payer les frais

d'hospitalisation) ou les désordres mentaux peuvent également entrer en ligne de compte. D'autres facteurs individuels sont liés au milieu familial. Le journal évoque des difficultés de relations avec la famille, des ruptures ainsi que des situations de violence. Encore en lien avec la famille, *Ha DHe* parle aussi, d'un autre côté, de l'expérience traumatisante que constituent le divorce ou le décès d'un être cher. Enfin, d'autres causes sont apportées. *Ha DHe* parle de dettes trop grandes à régler, de la perte du logement, de l'absence d'allocations de subsistance et de l'impossibilité de trouver un emploi assez payant pour subvenir à ses besoins.

Ha DHe évoque également certains facteurs sociaux pour expliquer l'itinérance, tel le manque de travail. Un autre facteur est propre au contexte russe. Le journal révèle que des gens perdent leur logement où sont obligés de le quitter parce qu'ils sont victimes d'agents immobiliers frauduleux.

Présentation des itinérants au plan physique

Comme d'autres journaux, *Ha DHe* possède la particularité d'établir une nette distinction entre les vendeurs et les autres itinérants. Dans les textes, les itinérants qui ne sont pas présentés comme étant des vendeurs sont mal habillés, mal rasés et malpropres. Par contre, les vendeurs que l'on décrit, et que l'on montre surtout via les photographies, sont beaux, bien habillés et propres; ils sourient et ont l'air fier. En outre, ils ne semblent ni effrayés ni menacés par leur environnement. En effet, l'environnement des vendeurs, un bureau, un local de distribution, parfois même un logement temporaire, paraît agréable et sécuritaire.

Il est important de mentionner cependant que l'image des itinérants que rendent les photographies et les dessins publiés dans *Ha DHe* établit un net contraste par rapport à l'image rendue par les textes. Les photographies montrent des hommes âgés à longue barbe,

portant des manteaux militaires, et les dessins mettent en scène des personnages habillés de longues robes et tenant des bâtons de pèlerin. Les vieillards semblent être des sages sortis de livres de contes ou de récits littéraires du début du siècle. Quant aux pèlerins, ils portent l'aura d'aventure et de liberté propre aux voyageurs. La représentation iconographique des itinérants apparaît donc, en termes qualitatifs, plus romantique que réaliste.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Selon *Ha DHe*, les itinérants ont beaucoup de qualités, dont la fierté, le courage, la générosité et la débrouillardise. Plusieurs ont également des talents pour les arts et la musique, de l'humour et une bonne capacité d'adaptation. Pourtant, le portrait n'est pas que positif; certains itinérants souffrent de maladie mentale ou d'isolement. Souvent privés de contacts avec leur famille ou leurs enfants, les itinérants sont angoissés devant l'avenir. Ils sont aussi inquiets face à la mort. *Ha DHe* mentionne qu'ils auraient besoin d'un travail qu'ils aiment, d'un toit, et d'une vie familiale véritable.

Présentation des itinérants au plan comportemental

Ha DHe voit les itinérants comme étant des individus uniques qui possèdent certaines caractéristiques liées aux habitudes de vie et aux attitudes face à la vie. Il ne passe pas beaucoup de temps par contre à décrire leurs activités et comportements, parlant simplement de la quête, de la musique de rue et des déplacements fréquents que doivent faire les itinérants dans le but de trouver des endroits pour dormir où vivre un moment.

Présentation des itinérants au plan social

Si on se réfère aux témoignages et aux photographies publiés dans *Ha DHe*, toutes les catégories de personnes peuvent connaître l'itinérance. Il y a surtout des vieillards, mais également des enfants et des jeunes adultes.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

Ha DHe ne s'étend pas longuement sur ce sujet. Il présente l'oeuvre de bienfaisance qui soutient le journal et fait référence, dans un témoignage, à une mission catholique. Dans les deux cas, il n'apporte ni critique ni suggestions quant aux moyens d'aider les itinérants, exposant seulement les services des organismes.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

Ha DHe déplore qu'il n'y ait pas de mesures visant à contrer l'itinérance, que le gouvernement fasse la sourde oreille aux cris des pauvres. Il évoque aussi le problème de l'intolérance des gouvernements envers les itinérants qui voyagent d'un pays à l'autre; ces derniers sont en effet rarement bien accueillis et souvent même, déportés.

Ha DHe suggère des stratégies d'action pour améliorer les relations entre les itinérants et les instances gouvernementales. Aux itinérants, il propose de faire de la musique plutôt que de mendier, afin de rester dans la légalité. D'autres suggestions visent surtout à éviter les contacts. *Ha DHe* donne en effet aux itinérants voyageurs des trucs pour déjouer les autorités. En ce qui concerne les efforts à faire du côté du gouvernement, *Ha DHe* propose, de façon peut-être naïve, l'augmentation du nombre d'emplois offerts. Il voudrait, par ailleurs, que les fonctionnaires cessent de traiter les itinérants comme s'ils étaient des gens de moindre valeur.

Rapports des itinérants avec la société en général

Le journal énonce directement comme étant des obstacles à la réinsertion sociale l'incompréhension, l'ignorance et le manque de dialogue qui prévalent dans la société. Plus

concrètement, le journal fait état des tensions entre les policiers et les itinérants, rapportant des cas de harcèlement, de violence, d'abus de pouvoir et d'expulsion de lieux publics. Pour *Ha DHe*, il y a aussi des problèmes au niveau des relations avec le monde médical. Les itinérants ont peur des médecins, ce qui est bien sûr un obstacle à la réception de soins. Une autre catégorie de personne est également mise en cause : les employeurs. *Ha DHe* affirme qu'ils exploitent souvent des itinérants qui, travaillant au noir, ne sont protégés par aucune loi.

Selon *Ha DHe*, la société devrait adopter une approche d'ensemble, ou multipartite, pour régler le phénomène de l'itinérance. Elle doit s'occuper des plus faibles, reconnaître qu'ils sont égaux aux autres et leur garantir un toit, la protection et des moyens de subsistance. Pour cela, ajoute *Ha DHe*, il faut savoir conjuguer les efforts des gouvernements, des organismes d'aide et des entreprises.

Si *Ha DHe* reste vague quant aux actions concrètes à prendre socialement pour aider les itinérants, il émet des recommandations précises destinées aux itinérants eux-mêmes dans le but d'améliorer leur vie de tous les jours. Ainsi, *Ha DHe* suggère aux itinérants d'utiliser au maximum les services disponibles dans leur secteur (banques de vêtements, refuges, toilettes publiques...) de même que les ressources naturelles du milieu (rivières, parcs...). Il décrit aussi des activités que les itinérants peuvent exercer de manière à gagner de l'argent (mime, théâtre, quête, musique, dessin...), et, enfin, leur donne des indications quant aux comportements à adopter face aux règlements et aux habitudes des citoyens habitant les régions qu'ils visitent, afin de mieux s'intégrer.

Ha DHe dresse un portrait très négatif des relations des itinérants avec le grand public. Les gens sont frustrés du fait que les itinérants ne travaillent pas. Chez les Russes, la compassion est souvent réservée aux itinérants malades, la maladie incluant la toxicomanie et

l'alcoolisme. Ceux qui ne sont pas malades n'ont aucune excuse pour ne pas chercher du travail et un logement ou, surtout, pour ne pas prendre soin de leur personne. Les itinérants qui ne travaillent pas sont ainsi vus comme des êtres corrompus, et ceux qui se plaignent, comme des gens qui ne savent pas profiter de ce qui est mis à leur disposition. En outre, beaucoup de citoyens ordinaires ne supportent pas la malpropreté et le laisser-aller des itinérants. Pour certaines personnes, les itinérants sont des créatures sales et puantes, des créatures qui dérangent et qui ne méritent ni le droit à une vie normale ni celui de figurer au rang de la nature humaine.

Ainsi, bien peu d'attitudes positives sont rapportées dans *Ha DHe*. Le journal présente par contre des cas où des personnes ont accueilli des itinérants, les ont aidés directement ou ont collaboré avec des organismes les représentant.

M) *La Farola*

La mission de *La Farola* est de permettre aux itinérants de faire un travail dans la dignité, en leur offrant un journal que l'on achète pour la qualité de son contenu. Sa devise est : «Nous ne faisons pas la charité, nous offrons un travail» (l'énoncé de mission ne se trouve pas dans les numéros des journaux que nous avons analysés; on peut toutefois le lire sur le site Internet du journal). *La Farola* est vendue dans plusieurs villes d'Espagne.

1. Place réservée à l'itinérance

Statut de l'itinérant dans le processus de production du journal

Pour *La Farola*, offrir un média de qualité afin que les itinérants soient fiers de le vendre semble exclure celle d'une participation active des itinérants à la rédaction du journal.

Les itinérants sont donc essentiellement vendeurs; ils ne font partie ni de l'équipe éditoriale ni de l'équipe de production.

Collaboration des itinérants

Très peu d'espace est réservé à l'expression des itinérants dans les pages de *La Farola*. Des itinérants écrivent chaque mois dans la chronique «Collaboration des vendeurs», ce qui représente 5 % du contenu du journal.

Traitement réservé à l'itinérance

La Farola mélange les genres. Le journal réserve 26 % de son espace à l'itinérance - cela comprend en grande partie des textes qui parlent du journal lui-même et de ses vendeurs - mais également des textes portant sur le droit à la propriété et au logement social. On parle aussi de pauvreté en général. Le reste du journal contient des articles traitant de sujets divers, et surtout de développement international. On y lit des articles sur la reconstruction de la Bosnie et sur la culture africaine, par exemple, et aussi sur le travail d'organismes d'aide au développement. Les articles d'intérêt général traitent, entre autres, de la cigarette et de la publicité. *La Farola* contient très peu de messages publicitaires.

Représentation iconographique de l'itinérance

Environ 11 % des photographies et 1 % des dessins compris dans *La Farola* illustrent l'itinérance.

2. Manière dont on représente l'itinérance et les itinérants

Présentation de l'itinérance et de ses causes

La Farola, même si elle publie peu de textes sur l'itinérance, fait pourtant un effort pour expliquer, à la fois du point de vue social et individuel, les causes du phénomène.

Comme facteurs individuels, le journal évoque la maladie (sans préciser s'il s'agit de la maladie mentale ou de la maladie en général), mais également des éléments liés à la vie familiale tels l'absence des parents et la mésentente familiale. Comme facteurs faisant intervenir à la fois le fait social et le fait individuel, on retrouve la perte de l'emploi, le manque de ressources financières et l'exil provoqué par une mauvaise situation politique.

Présentation des itinérants au plan physique

Comme d'autres journaux, *La Farola* établit une distinction entre les vendeurs et les autres itinérants, les vendeurs étant décrits comme des personnes en meilleure santé et de plus belle apparence.

Présentation des itinérants au plan psychologique

Les itinérants que décrit *La Farola* du point de vue psychologique sont essentiellement des camelots. Ils ont en commun le courage, l'optimisme, la richesse du coeur et l'orgueil. Ils portent un regard différent sur le monde, un regard qui les amène à se contenter de peu du point de vue matériel et à rechercher davantage les valeurs humaines. Par contre, ils souffrent souvent d'isolement, ce qui constitue un obstacle majeur à leur épanouissement.

3. Manière dont on présente les rapports des itinérants avec le reste de la société

Rapports des itinérants avec leur milieu immédiat

La Farola ne traite que des aspects de l'existence d'organismes d'aide et des méthodes que ces derniers privilégient. Le journal se penche un peu plus que les autres sur l'aspect individuel de l'aide plutôt que sur l'aspect commun, parlant de la nécessité de bâtir des liens étroits et un bon dialogue entre l'intervenant et l'itinérant.

Rapports des itinérants avec les instances gouvernementales

La Farola ne traite que succinctement de cet aspect, parlant du laisser-faire du gouvernement en regard du phénomène de l'itinérance. Selon le journal, le gouvernement ne prend pas les bonnes décisions ni ne fait les bonnes actions pour contrer l'itinérance.

Rapports des itinérants avec la société en général

La Farola ne porte pas beaucoup d'intérêt non plus à cette question, rapportant simplement que la société en général et les entreprises en particulier ne s'intéressent pas au problème de la pauvreté et de l'itinérance. Le journal rend compte également, mais sans trop de détails, de révoltes d'itinérants qui ont déjà eu lieu. Il présente ce mouvement comme une force positive, en expliquant que certains en ont parfois assez d'être pauvres et exclus. Il faudrait, selon le journal, un peu plus de solidarité, de compassion, de respect et de justice.

La Farola, nous l'avons déjà fait remarquer, parle souvent de ses vendeurs lorsqu'elle présente des itinérants, et c'est par rapport aux vendeurs qu'elle a observé l'attitude du grand public face aux itinérants. Cette attitude est, pour le journal, nettement positive, ou du moins emphatique. Les quelques énoncés se rapportant au sujet tournent autour des notions d'aide, de culpabilité et de sensibilité. Les lecteurs du journal sont sensibles aux problèmes des vendeurs et veulent les aider. Il faut néanmoins remarquer que certains de ces énoncés se situent au niveau du souhaitable, et non de la réalité. Ainsi, *La Farola*, parlant de ceux qui pourraient devenir des lecteurs, demande de faire preuve de compréhension, de solidarité et d'affection en soutenant le journal. Pour le journal, le simple fait de penser que la malchance puisse frapper à la porte devrait suffire à déclencher des sentiments emphatiques.

CHAPITRE 5

UNE TYPOLOGIE DES JOURNAUX DE RUE

5. UNE TYPOLOGIE DES JOURNAUX DE RUE

Nous nous sommes efforcée, tout au long de cette analyse, de mettre au jour les orientations rédactionnelles choisies par les journaux de rue dans le but de créer un certain lien entre les itinérants et le reste de la société. Les données que nous avons recueillies, analysées et synthétisées vont maintenant nous servir à dresser une typologie des journaux de rue compris dans notre échantillon. Cette typologie vise à démontrer que certains journaux ont des orientations rédactionnelles en commun, orientations qui révèlent une conception particulière du phénomène de l'itinérance que ne partagent pas d'autres journaux. Il s'agit ici bien sûr de conceptions générales du phénomène, de grandes tendances; une observation menée trop dans le détail n'aurait pas permis de regrouper les journaux selon certains grands modèles. Chacun d'entre eux possédant des caractéristiques qui lui est propre, et les lignes de démarcation entre les modèles ne sont pas toujours très clairement identifiables. Si certains journaux présentent de grandes ressemblances dans leur manière de concevoir le rôle du journal de rue au point qu'il nous est possible de les regrouper, ils peuvent toutefois, par certains aspects, s'apparenter à des journaux qui appartiennent à d'autres modèles. Le lecteur comprendra que ce que nous cherchons à établir, c'est une typologie globale, et une analyse trop fine nous ferait perdre de vue les grandes orientations rédactionnelles que nous avons relevées.

Notre analyse des journaux nous amène à les regrouper en trois groupes. Le premier groupe comprend *The Big Issue*, *L'Itinéraire*, *Spare Change*, *Real Change* et *Homeless Talk*. *La Rue* et *La Quête* forment un deuxième groupe. Le dernier groupe est composé de *Macadam*, de *Our Voice*, de *Faim de siècle* et de *La Farola*.

Premier modèle : Les purs et durs

L'itinérance, un problème important, vécu par des gens comme les autres, dont la solution passe par la solidarité et l'action concrète à tous les niveaux de la communauté

The Big Issue, *L'Itinéraire*, *Spare Change*, *Real Change* et *Homeless Talk* ont en commun **de traiter l'itinérance en tant que sujet d'importance et d'intérêt**, même s'ils n'y consacrent pas tous le même pourcentage d'espace : nous avons vu que *The Big Issue* choisit de faire de l'itinérance un thème culturel en plus d'un thème social et politique. Ces cinq journaux ont aussi en commun de présenter le problème de l'itinérance à la fois dans son individualité (entrevues d'itinérants, articles sur les conditions de vie des itinérants) et dans sa globalité (dossiers traitant de la question du logement ou de celle de l'aide sociale, par exemple). Ils définissent ainsi le problème de l'itinérance, ainsi que ses causes sous ces deux aspects. Ces journaux se ressemblent aussi en ce qu'ils donnent **aux itinérants un rôle important dans l'équipe de production et, pour la plupart, une chance de s'exprimer par l'intermédiaire du média** (tous, sauf *The Big Issue*, sont d'ailleurs rédigés en grande partie par des itinérants). Ainsi, les journaux de ce groupe **véhiculent une perception positive des itinérants**. Ils les voient comme des gens ayant certes des défauts et des difficultés, mais ils estiment qu'ils ont des choses à dire et qu'ils sont capables de se prendre en main (d'ailleurs, du point de vue physique, les itinérants décrits ou montrés dans ces journaux se présentent beaucoup mieux s'il s'agit de camelots, donc d'itinérants qui se sont retrouvé un travail, que s'il s'agit d'itinérants ordinaires). Pour la plupart, ces journaux trouvent important de montrer que les itinérants, pris individuellement, sont des personnes possédant, au niveau social et comportemental, de même qu'au niveau psychologique, des capacités et des déficiences, comme tous les autres citoyens.

Par ailleurs, les journaux de ce premier groupe **s'intéressent aux relations des itinérants avec leur milieu immédiat**. Ils accordent généralement beaucoup d'importance à ce thème, proposant tous de nombreux moyens d'aider les itinérants, que ce soit en énonçant des grands principes ou en proposant des actions concrètes. Ils agissent de même quand ils traitent des relations des itinérants avec les instances gouvernementales et avec la société en général. Non contents de dénoncer de façon parfois très virulente les agissements des autorités ou de la société en général (ou de certaines catégories de personnes en particulier), ces cinq journaux suggèrent aux décideurs, c'est-à-dire à toute la communauté, incluant le gouvernement, les entreprises et les citoyens ordinaires, des comportements à adopter; certains s'engagent même de leur propre chef dans l'action, demandant à leurs lecteurs de les appuyer, ou encore souhaitent voir s'organiser davantage la communauté itinérante déjà existante afin que ses droits puissent être défendus. Ainsi, les journaux compris dans cette catégorie, bien qu'ils soient conscients comme les autres des difficultés de relations existant entre les itinérants et le reste de la société, **ont espoir de voir changer les choses, surtout en concentrant les efforts dans le milieu, puis en s'attachant la solidarité de la communauté au complet**. Ils estiment qu'il y a aussi des efforts à faire du côté du grand public. Les journaux reconnaissent l'impact négatif des préjugés. Ils accordent beaucoup d'importance aux relations des itinérants avec les citoyens ordinaires, et plusieurs souhaiteraient que les médias de masse présentent une image plus juste des itinérants.

On s'aperçoit, finalement, que les conceptions de l'itinérance, des itinérants et des relations de ces derniers avec le reste de la société qu'ont les journaux compris dans ce premier groupe **sont en accord avec les principes qu'ils se sont donnés à la fondation de leur journal** : en plus d'offrir un revenu aux itinérants, ils veulent attirer l'attention sur leurs problèmes; ils veulent aussi leur laisser la chance de parcourir leur bout de chemin vers l'insertion pendant que la société fait le sien.

Deuxième modèle : Les intellos

L'itinérance, un problème social, vécu par une masse d'individus, dont la solution se trouve au niveau global

La Rue et *La Quête* se dédient souvent presque exclusivement à l'itinérance, se penchant sur la définition du problème et de ses causes, rédigeant des articles de fond ou des textes critiques sur un problème social qu'ils jugent de première importance. Ces deux journaux forment un groupe qui a tendance à parler de l'itinérance non pas en considérant la personne dans son individualité (ils parlent certes de l'individu, mais ils s'arrêtent moins à le caractériser que les journaux du premier groupe), mais en **considérant la masse des itinérants dans ce qu'ils ont de commun : leur faiblesse, leur précarité et leur statut de victime**. Ainsi, ces journaux ont tendance à décrire les itinérants de manière plutôt négative, bien qu'ils reconnaissent parfois des attitudes positives et des qualités à leurs itinérants camelots. Cette perception négative se retrouve souvent dans les descriptions physique et sociale des itinérants : on les dépeint comme des gens mal habillés; ils dorment dehors et ont froid, ce qui les rend malades; ils font peur aux gens, sont exclus et accablés de honte, ont l'air misérable et sont malheureux. De plus, les itinérants sont emmurés dans le silence. *La Rue* et *La Quête* semblent vouloir changer en partie cet état des choses; des chroniques régulières sont en effet réservées chaque mois aux écrits des itinérants. Par contre, **aucune responsabilité ne leur est donnée, les itinérants n'ayant pas accès à des postes importants au sein du journal, que ce soit à la production ou à la rédaction régulière, qui est assurée par des journalistes professionnels**.

Parce qu'elles voient les itinérants en tant que masse aliénée, *La Rue* et *La Quête* ont tendance à accuser la société, qu'elles jugent évidemment responsable au premier chef de cet état de fait. Délaissant l'aspect des relations des itinérants avec leur milieu, *La Quête* et *La Rue* proposent certes des moyens d'aider les itinérants, mais elles ne suggèrent pas d'actions concrètes. Ces journaux accordent **beaucoup d'importance aux relations des itinérants avec les instances gouvernementales et avec la société en général, se faisant, chacun à leur façon, très virulents dans leur critique** (*La Quête*, dans le ton; *La Rue*, à l'aide de dossiers bien documentés). À la critique se joint parfois, surtout du côté de *La Rue*, la suggestion de moyens concrets à prendre pour aider les itinérants. Cependant, ces suggestions se situent davantage au niveau de grands principes. Selon ces journaux, tout le monde devrait changer ses comportements à l'endroit des itinérants. *La Quête* et *La Rue* sont conscientes des préjugés répandus dans l'opinion publique; elles parlent même de façon presque exclusivement négative de l'attitude des citoyens ordinaires face aux itinérants. Des obstacles très importants freinent donc l'insertion sociale des itinérants. Ceux-ci, affirme *La Quête*, pourraient même se révolter; ils ont un rôle de dénonciateurs, ajoute *La Rue*, mais la société ne veut pas voir en quoi l'itinérance illustre le dysfonctionnement social. Cependant, pour *La Quête* et *La Rue*, la résistance est beaucoup plus un souhait qu'une réalité tangible.

En résumé, on peut dire que *La Rue* accorde sa mission aux conceptions qu'elle a de l'itinérance : **le problème se situant à un niveau global, le journal de rue doit se faire le porte-parole des itinérants qui, écrasés, ne peuvent prendre la parole et ne seront pas entendus**. Compte tenu des ressemblances qui existent entre les conceptions que les deux journaux véhiculent, *La Quête* devrait se donner le même type de mission que *La Rue*. Il y a pourtant décalage : dans son énoncé de mission, *La Quête* se dit au service des itinérants du point de vue de l'expression et du développement des compétences, mais elle ne laisse pas plus de place à ces éléments que *La Rue*.

Troisième modèle : Les minimalistes

L'itinérance, un problème vécu par des personnes malchanceuses, auquel il n'est pas intéressant de chercher des solutions

La Farola, Faim de siècle, Our Voice et *Macadam* ont en commun de ne pas porter beaucoup d'intérêt au problème de l'itinérance dans sa complexité. **Ils traitent d'itinérance au travers de sujets divers, de manière peu sérieuse et peu approfondie, et ne s'arrêtent pas à la définir** (sauf *Faim de siècle*, et encore de façon très naïve). Pour ces journaux, **le monde de l'itinérance se limite à celui de leurs vendeurs, donc à celui d'individus pris séparément, qu'ils décrivent de façon essentiellement positive**, parfois en leur opposant des itinérants ordinaires plus dépourvus. Malgré leurs qualités, les itinérants camelots ne semblent pas par contre être perçus comme des gens capables de s'exprimer ou d'accomplir des tâches importantes au journal. Mis à part *Our Voice*, qui ouvre certains postes aux itinérants, dont un de dessinateur régulier, **ces autres journaux ne donnent pas de responsabilité à part celle de camelots**. L'expression se limite par ailleurs à la participation occasionnelle à des chroniques spéciales.

S'intéressant à leurs camelots et, qui plus est, au côté positif de leurs expériences, les journaux compris dans ce groupe **ne traitent guère, exception faite de ceux de *Macadam*, des relations des itinérants avec le reste de la société**. Ainsi, les critiques sont faibles, et les actions proposées, abstraites et peu nombreuses. *Macadam* fait cependant quelque peu exception. Il s'intéresse, par exemple, aux arrêtés anti-mendicité émis par les maires et s'engage à les faire annuler. Il parle aussi, davantage que les autres, des organismes qui viennent en aide aux itinérants. Enfin, *Macadam* est le seul à évoquer

l'importance de l'expression pour les itinérants; pourtant, il ne leur laisse pas plus de place dans ses pages. *Our Voice* se distingue de son côté par le fait qu'il accorde beaucoup d'importance aux attitudes du grand public à l'endroit des itinérants et qu'il est plus nuancé quand il les rapporte. Ainsi, si *La Farola* et *Macadam* dressent un portrait largement positif des relations entre le grand public et les itinérants (ici les camelots) et que *Faim de siècle* en fait un très négatif (de manière paradoxale, parce que lui-même ne trouve que des qualités à ses camelots), *Our Voice* présente les deux côtés des choses, notant au passage l'influence des préjugés.

Malgré leurs particularités, les journaux de ce troisième et dernier groupe se ressemblent au plan de leur conception de fond, qui se reflète d'ailleurs dans la mission qu'ils se sont donnée et que l'on peut résumer ainsi : **l'itinérance n'est pas un problème dont il est intéressant de parler; pourtant, il convient de faire le portrait (positif) des itinérants que l'on aide en leur offrant un revenu par la vente du journal de rue.**

Des journaux à part

Ha DHe et *Street News* ne peuvent être classés dans aucun des groupes que nous venons d'identifier. Il nous apparaît **que ces journaux se cherchent encore un créneau.** D'une part, *Ha DHe* ressemble un peu aux journaux du troisième groupe, au sens où il a tendance à présenter l'itinérance d'un point de vue individuel, sans rattacher l'itinérant ni à son milieu ni aux personnes qui lui viennent en aide. Il ne laisse pas non plus beaucoup de place à l'expression ni à la prise de responsabilités. D'autre part, le journal ressemble à *La Rue* parce qu'il rend la société responsable des problèmes des itinérants, en mettant en cause son dysfonctionnement ainsi que l'impact négatif des préjugés; il est d'ailleurs assez virulent

dans ses critiques à ce chapitre. *Ha DHe* critique la société, mais donne pourtant des causes individuelles à l'itinérance, ce qui est pour nous assez paradoxal.

Quant à *Street News*, il voudrait ressembler aux journaux du premier groupe, nous pensons tout particulièrement à *The Big Issue*, mais il n'en a tout simplement pas les moyens. Le journal cherche à traiter d'itinérance au travers d'autres sujets, mais ne parvient pas à se forger une ligne directrice, ce qui en fait un fourre-tout de textes sans lien logique entre eux. *Street News* cherche, en outre, à décrire le problème à la fois dans son individualité et dans sa globalité. Il aborde donc les relations entre les itinérants et leur milieu, les relations des itinérants avec les instances gouvernementales et, enfin, les rapports entre les itinérants et la société en général. Cependant, seul le premier aspect est traité à fond. Le journal rapporte l'importance du travail des organismes d'aide et fait état des actions concrètes menées en faveur des itinérants. Toutefois, il ne va pas aussi loin dans le traitement des deuxième et troisième aspects; les critiques qu'il formule contre les instances gouvernementales ou contre la société dans son ensemble manquent d'aplomb. Enfin, bien qu'il propose des moyens à prendre pour rendre l'insertion sociale des itinérants plus facile, *Street News* ne semble pas se rendre compte de l'influence déterminante des préjugés; il n'explore pas à fond la question des attitudes du public face à l'itinérance.

Un retour sur les études françaises

Nous avons, dans notre chapitre d'introduction, présenter les travaux de trois chercheurs français, les seuls qui, à notre connaissance, se soient intéressés au phénomène des journaux de rue. Nous allons reprendre ici les grandes lignes des conclusions de Damon, de Mesini et de Tujague et les mettre en rapport avec nos propres observations.

Tout d'abord, mentionnons qu'une partie de notre étude vient corroborer les résultats obtenus par Damon. Comme l'auteur l'a mentionné, les journaux de rue n'accordent pas tous la même importance à la thématique de l'itinérance. En outre, ils ne s'engagent pas tous de la même façon à remplir leur mission. Par contre, nous ne partageons pas, à la lumière de nos observations, le point de vue de Damon quant à l'inutilité des journaux de rue. Selon nous, il y a des types de journaux de rue dont la vente représente autre chose que de la mendicité déguisée, que la simple reprise d'un dialogue ponctuel entre demandeurs et offrants. Ainsi, des journaux de rue tels *The Big Issue*, *L'Itinéraire* et *Real Change*, par exemple, **donnent aux itinérants la chance de développer des compétences et de s'exprimer par l'intermédiaire d'un média qui est là pour les servir et les représenter**. *La Rue*, de son côté, a le mérite de **ramener l'itinérance au coeur des débats sociaux**. Parallèlement, *L'Itinéraire* prouve qu'il n'y a pas nécessairement de contradiction, comme le pense Damon, entre l'expression des itinérants et leur intégration sociale, les itinérants travaillant au sein de ce journal ayant la liberté d'interviewer des gens de tous milieux et d'écrire des articles traitant des sujets les plus divers, et non seulement d'itinérance.

Pour ce qui est des deux autres études, nous sentons moins à l'aise pour les commenter, notre étude se situant dans une approche méthodologique différente. Rappelons que Mesini et Tujague se sont penchées sur les textes écrits par les itinérants, or nous n'avons pas procédé à ce type d'analyse. Mesini et Tujague parlent beaucoup d'identité itinérante, de lutte revendicatrice, de résistance; si ces notions sont présentes dans les textes d'itinérants, elles le sont également, nous l'avons vu dans notre analyse, dans les textes de certains journalistes réguliers. La résistance reste pourtant, à bien des égards, encore à l'état latent. Mis à part *Real Change* et *Homeless Talk*, aucun journal **ne présente les itinérants en tant que groupe organisé de résistance**. Peut-être aurions-nous découvert, en analysant les textes des chroniques spéciales, que les itinérants eux-mêmes avaient une autre vision. Nous sommes amenée à nous ranger aux conclusions de Tujague

lorsqu'elle affirme que la plupart des articles qui traitent d'un réel mouvement de résistance font davantage référence à une lutte revendicatrice menée ponctuellement dans l'intérêt de certains groupes qu'à un mouvement de fond agissant dans l'intérêt de toute la collectivité itinérante.

CONCLUSION

CONCLUSION

Nous avons, avant de commencer cette étude, une vision assez naïve du phénomène des journaux de rue. Pour nous, l'idée même de lancer un journal écrit par des itinérants constituait quelque chose de valable en soi. Nous pensions en fait que de tels journaux pouvaient enrichir le paysage médiatique et être d'une grande utilité pour la société en général, en raison de la particularité qu'ils avaient de présenter le point de vue de gens exclus. Or nous avons constaté, en observant de plus près le phénomène, que tous les journaux de rue ne se ressemblent pas, loin de là, et constituent un phénomène plus complexe que nous l'avions prévu. De Londres à Seattle, en passant par Paris, Montréal et Boston, les journaux prennent des visages différents et, surtout, ils ne constituent pas tous des journaux véritablement écrits par des itinérants. Nous venions de perdre une première illusion. La question que nous nous sommes alors posée était la suivante : si les journaux de rue ne sont pas là pour présenter les opinions des itinérants, quelle est alors leur utilité? Notre analyse nous a amenée à établir que l'on pouvait classer les journaux de rue en trois grands modèles, en prenant comme base de catégorisation les conceptions de l'itinérance, des itinérants et de leurs relations avec le reste de la société que révèlent les orientations rédactionnelles choisies par les journaux.

Il est apparu, dès lors, que chaque type de journal avait son utilité, mais que certains étaient plus utiles que d'autres. Nous en sommes venue à croire, au fur et à mesure qu'avancait notre travail, qu'un journal de rue digne de ce nom devait rencontrer certaines caractéristiques, de manière à rendre véritablement service à la population qu'il dit aider. **Ces caractéristiques se situent au niveau de l'avoir et de l'être.** Ainsi, selon nous, un journal de rue **doit avoir une ligne éditoriale forte et présenter une rédaction de qualité.** Ainsi, les itinérants seront fiers de le vendre et le grand public trouvera intérêt à le lire régulièrement. Un journal de rue doit **bâtir un pont entre les itinérants et le reste de la société.** Les uns et les autres pourront alors se rencontrer et échanger via ce canal de communication. Un journal de rue

doit, enfin, permettre aux itinérants qui le vendent de **se sentir partie intégrante d'un projet**. Il faut que les itinérants puissent participer à la production du journal, que ce soit en écrivant des textes ou en occupant des postes à l'intérieur de l'organisation.

Deux journaux seulement parmi ceux que nous avons analysés rencontrent les critères énoncés ci-dessus: *The Big Issue*, édité à Londres dans son édition originale, et *L'Itinéraire*, publié à Montréal. Ils sont, d'après nous, des modèles à suivre, et ceux qui sont le plus susceptibles de rester et d'évoluer. Il y a bien sûr d'autres bons journaux. Nous avons trouvé *Real Change*, *Spare Change* et *Homeless Talk* très intéressants. Toutefois, ils nous apparaissent trop fermés sur eux-mêmes et sur la communauté itinérante. *La Rue* et *La Quête* sont également des journaux dignes d'intérêt. Leur propension à énoncer de grands principes, ainsi que leur approche très intellectuelle n'en font pas cependant des journaux véritablement près des gens; ils ne laissent pas d'ailleurs beaucoup de place à l'expression des itinérants dans leurs pages. Quant aux autres journaux, nous ne croyons pas qu'ils soient là pour rester. À l'exception de *Faim de siècle*, déjà englouti par la concurrence mais qui aurait pu continuer étant donné sa qualité rédactionnelle, les journaux créés uniquement pour offrir un revenu aux itinérants ne présentent pas assez d'intérêt, selon nous, pour être autre chose qu'un phénomène de mode, tributaire d'un contexte socio-économique particulier. Il est vrai qu'un journal comme *Street News* perdure depuis maintenant huit ans. Nous ne saurions l'expliquer autrement que par la charité des New-Yorkais et le dévouement de son équipe. C'est la même chose pour *Ha DHe*, même si, dans son cas, la charité ne vient pas de la population de Saint-Petersbourg mais de *The Big Issue*, version écossaise, qui finance les activités du journal.

Le rôle de *The Big Issue Écosse* dans le lancement du journal russe n'est qu'un indice de l'influence qu'exerce le plus important et le mieux organisé des journaux de rue à travers le monde. *The Big Issue* est le seul journal à enregistrer des profits (qui servent à financer la Fondation Big Issue pour les itinérants) et à ne pas subir de baisse de tirage. Il est aussi

l'instigateur du Réseau international des journaux de rue, par l'intermédiaire duquel il peut donner conseils et aide financière aux autres journaux de rue. Au dire des responsables des activités internationales de *The Big Issue*, le réseau constitue une force de pression efficace en faveur des droits des itinérants, et plus il y aura de journaux membres, plus cette force sera accrue²⁴. Il reste que plusieurs journaux craignent l'influence de *The Big Issue*, qui s'identifie clairement comme une entreprise commerciale. Pour ces journaux, le droit des itinérants à l'expression doit primer sur la recherche de profits; or, d'après le grand patron de *The Big Issue*, les lecteurs ne s'intéressent pas assez aux itinérants pour lire leurs textes (c'est pourquoi l'atelier d'écriture de la Fondation The Big Issue se déroule en dehors de la production du journal lui-même), et les itinérants eux-mêmes sont attirés avant tout par l'argent²⁵. Il y a là un débat important, mais cela ne risque pas d'empêcher la croissance de *The Big Issue*, qui vise, depuis le printemps 1997, à acheter *Street News* pour s'implanter en Amérique, mais qui en est empêché par la charte qu'il a lui-même instauré. La Charte des journaux de rue interdit en effet à un titre de faire concurrence à un autre sur son propre territoire. Néanmoins, peut-être que la venue de *The Big Issue* apportera une solidité au mouvement des journaux de rue aux États-Unis. *The Big Issue*, après tout, détient une formule gagnante. Il pourrait, du reste, élargir l'espace qu'il réserve à l'expression, afin de respecter les itinérants américains dans ce qu'ils ont de particulier : ils constituent une communauté qui s'organise et qui a à coeur la défense de ses propres droits, comme nous avons pu le constater à la lecture des journaux américains compris dans notre corpus.

La question de la place que devrait prendre l'expression des itinérants à l'intérieur des journaux de rue soulève la controverse. Les participants au deuxième congrès international des journaux de rue, tenu à Londres, en ont discuté, et le sujet a également suscité de vifs

²⁴ Ces informations proviennent des échanges que l'auteur a eus avec des employés de la Fondation The Big Issue et avec des représentants d'autres journaux de rue lors du deuxième Congrès international des journaux de rue, tenu à Londres, en novembre 1997.

²⁵ Idem.

débats lors du troisième congrès du genre, qui a eu lieu à Montréal, à l'automne 1998. De façon générale, il semble y avoir une nette divergence d'opinion entre certains éditeurs de journaux de rue : ceux qui croient en l'utilité et en l'importance de l'expression et ceux qui n'y croient pas. Le premier groupe, qui est représenté par les «purs et durs» dans notre échantillon, pourrait sans doute trouver des alliés du côté des tenants de la recherche participante et de l'«empowerment», concepts que nous avons explorés en introduction, de même qu'auprès des partisans de la culture itinérante. On peut croire en effet qu'il réside chez ces éditeurs une croyance selon laquelle l'expression écrite constitue un moyen de redonner aux itinérants un sentiment de responsabilité et la confiance en leurs moyens, en plus de permettre un échange avec le reste de la société. L'ancien rédacteur en chef et mentor de *L'Itinéraire*, Serge Lareault, nous a d'ailleurs confirmé que ce sont ces préoccupations qui l'avaient porté à lancer *L'Itinéraire* et à maintenir une orientation éditoriale favorisant la participation des itinérants et leur mise en contact avec des gens provenant de tous les milieux sociaux, via l'élaboration de reportages.

Pour les éditeurs d'autres journaux, comme ceux compris dans nos catégories «intellos» et «minimalistes» (*The Big Issue* aussi, mais de façon plus nuancée), l'expression des itinérants est moins importante et apparaît même, dans certains cas, comme un obstacle à la communication et à la réinsertion sociale. Pour ces éditeurs, les citoyens ordinaires ne sont pas intéressés par l'expression des itinérants. Et si quelques uns des journaux compris dans les catégories «intellos» et «minimalistes» favorisent une certaine responsabilisation des itinérants en leur octroyant des tâches au sein du journal, la plupart semblent laisser de côté l'expression écrite en tant que moyen d'apprendre sur soi et de se sentir lié au monde. Promouvant le gain économique comme moyen de se sortir de l'itinérance, ces éditeurs seraient très certainement plus à l'aise avec le concept de réaffiliation par le travail qu'avec les notions de reconstruction identitaire (tous deux vus en introduction) ou de culture itinérante.

Il serait intéressant, si on poursuivait la réflexion sur le phénomène des journaux de rue, de s'attacher davantage aux raisons qui amènent les éditeurs des journaux de rue à privilégier un type d'orientation rédactionnelle plutôt qu'un autre. L'on pourrait certainement, par exemple, non seulement retracer les affiliations des éditeurs avec les concepts sociologiques que nous avons présentés brièvement en introduction, mais rendre compte du contexte social, économique et politique dans lequel sont produits les différents types de journaux de rue. Cela permettrait à notre avis de pouvoir proposer de véritables stratégies rédactionnelles, des stratégies que les éditeurs des journaux de rue existants ou des nouveaux journaux de rue pourraient employer de façon à aider les itinérants le plus efficacement possible selon la situation. Des éléments de cette contextualisation pourraient être d'une part le type de gouvernement et de service en place, de même que la conception historique de l'itinérance et, d'autre part, la réception du grand public, ainsi que son rapport avec l'écrit.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

L'itinérance

Fournier, Louise et Céline Mercier. *L'itinérance selon la documentation scientifique; recension des écrits*, Montréal, Centre de recherche Louis Pinel, janvier 1996, 186 p.

La culture des itinérants

Cohen, M.B. et D. Wargner. «Acting on their own behalf : Affiliation and political mobilization among homeless people», *Journal of Sociology and Social Welfare*, no 19, 1992, p. 21-40

Corson, D.J. «Minority and nonstandard discourse», *The Canadian Modern Language Review*, vol. 50, no 2, 1994, p. 271-295

Fiske, John.. «For cultural interpretation : A study of the culture of homelessness», *Critical Studies in Mass Communication*, vol.8, no 4, 1991, p. 455-474

Goffman, Erving. *Stigma, notes on the management of spoiled identity*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1963, 147 p.

Murray, Harry.«Time in the streets», *Human Organization*, vol. 43, no 2, été 1984, p.154-161

Park, P. et H. Budd, *Voices of change; participatory research in the United States and Canada*, Toronto, OISE Press, 1993, 203 p.

Rogers, Everett-M. et autres. «The PEN project in Santa Monica: Interactive communication, equality, and political action», *Journal of the American Society for Information Science*; vol. 45, no 6, juillet 1994, p. 401-410

Snow, D. et L. Anderson. «Identity work among the homeless : The verbal construction and avowal of personal identities», *American Journal of Sociology*, no 92, 1987, p. 1336-1371

Wagner, David. *Checkerboard square: culture and resistance in a homeless community*, CI, Boulder, CO: Westview Press, 1993, 200 p.

Wagner, David. «Beyond the pathologizing of nonwork: Alternative activities in a street community», *Social Work*; vol. 39, no 6, novembre 1994, p.718-727

Wagner, David. «Beyond the conventional wisdom about the homeless: "Cultures of resistance" on the streets», *Research in Community Sociology*; vol. 5, 1995, p.127-142

Yeich, S. «Grassroots organizing with homeless people - a participatory research approach», *Journal of Social Issues*, vol. 52, no 1, janvier 1996, p. 111-121

La non-culture des itinérants

Correiteiro, Teresa Cristina. *Exclusion sociale et construction de l'identité*, Coll. Santé, sociétés et cultures, Paris, Éditions de l'Harmattan. 1993, 270 p.

Lesage, Marc. *Les vagabonds du rêve; vers une société de marginaux?* Montréal, Boréal, 1986, 141 p.

Ouellette, Francine-Romaine. *Femmes sans toit ni voix*, Québec, Les publications du Québec, 1989, 89 p.

Prolongeau, Hubert. *Sans domicile fixe*, Coll. Pluriel, Paris, Hachette, 1993, 222 p.

L'exclusion sociale

Castel, R. «La dynamique des processus de marginalisation: de la vulnérabilité à la désaffiliation : Marginalité et exclusion sociale. (Dynamics of the processes of marginalization : from vulnerability to disaffiliation)», *Cahiers de recherche sociologique*, no. 22, 1994, p. 11-25

Ellul, Jacques. *Déviances et déviants dans notre société intolérante*, Toulouse, Éditions Érès, 1992, 172 p.

Roy, Shirley. *Seuls dans la rue, portraits d'hommes clochards*, Montréal, éditions Saint-Martin, 1988, 174 p.

L'insertion sociale

Chobeaux, F., Salon, P. et J.-L. Aliaga. «Dossier éducation, formation, insertion», *Actualité de la formation permanente*, no 129, mars-avril 1994, p. 51-55

Favreau, Louis et Lucie Fréchette. *Pauvreté urbaine et exclusion sociale : pistes de renouvellement du travail social auprès des personnes et des communautés locales en difficulté*, Hull, Université du Québec à Hull, Cahiers du GÉRIS 1996 : série recherche no 5, 1996, 28 p.

Hefner, Keith. «The evolution of youth empowerment at a youth newspaper», *Social Policy*, vol. 19, no 1, été 1988, p. 21-24

Ninacs, William A. «Entraide économique, création d'entreprises, politiques sociales et empowerment », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 8, no 1, printemps 1995, p.97-119

La représentation des itinérants

Campbell, Richard et Reeves, Jimmie L. «Covering the homeless : The Joyce Brown story», *Critical Studies in Mass communication*, vol. 21, no 42, 1989, p. 21-41

Dear M. et B. Gleeson. «Community attitudes toward the homeless», *Urban geography; Urban homelessness*, vol. 12, no 2, spécial, 1991, p. 155-176

Guilbert, Lucille. *Pauvre ou vagabond, le quêteux et la société québécoise*, Coll. «Rapports et mémoires de recherche du Célat», Faculté des Lettres de l'Université Laval, no 9, novembre 1987, 142 p.

McNulty, Bernadette Rose. *Hitting the streets : A study of news reporting on homelessness*, Mémoire (M.A.), Université de Pennsylvanie, 1989, 140 p.

McNulty, Bernadette Rose. *Homeless and hopeless : Resignation in news media constructions of homelessness as a social problem*, Thèse (Ph. D.), Université de Pennsylvanie, 1992, 288 p.

Penner, Maurice et Susan. «Publicizing, politicizing, and neutralizing homelessness: Comic strips», *Communication Research*, vol. 21, no 6, décembre 1994, p. 766-781

Toro, P. A. et D. M. McDonell. «Beliefs, attitudes and knowledge about homelessness : A survey of the general public», *American Journal of Community Psychology*, vol. 20, 1992, p. 53-80

Williams, B.F.; Austin-Broos, D.J. et autres. «The public I/eye: Conducting fieldwork to do homework on homelessness and begging in two US cities», *Current anthropology; Ethnographic authority and cultural explanation*, vol. 36, no 1, 1995, p. 25-51

Les journaux de rue

Damon, Julien. «Les journaux de rue, usage social d'un handicap économique ou usage économique d'un handicap social?», *Revue française des affaires sociales*, no 2, 1995, p.55-77

Mesini, Béatrice. «Les "exclus" à travers la presse de rue, structuration endogène d'un groupe mobilisé», *Revue française des affaires sociales*, no 2, 1995, p.87-99.

Tujague, Françoise, «Les journaux de rue; processus d'institution d'un groupe social?», Mémoire (Maîtrise de sciences et techniques), Université de Metz, 1996, 107 p.